

**Hitchcock
Présente - 19 -
Histoires
Percutantes**

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

HITCHCOCK

PRÉSENTE

**HISTOIRES
PERCUTANTES**



HITCHCOCK

PRÉSENTE

**HISTOIRES
PERCUTANTES**



HISTOIRES PERCUTANTES

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS

NERVEUX

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

HISTOIRES QUI RIMENT AVEC CRIME

HISTOIRES À DONNER LE FRISSON

HISTOIRES À LIRE AVEC PRÉCAUTION

HISTOIRES DRÔLEMENT INQUIÉTANTES

ALFRED HITCHCOCK présente :
HISTOIRES PERCUTANTES

Le titre original de cet ouvrage est :

A HANGMAN'S DOZEN

LE PIÈGE

(The Trap)

Par STANLEY ABBOTT

Les Emory Sinclair auraient dû être heureux. À New York ils habitaient une maison dans la 70e Rue Est, ils avaient à Palm Beach une somptueuse résidence d'hiver, et ne connaissaient pour ainsi dire pas l'étendue de leurs ressources.

Mais Emory Sinclair, ayant fait fortune à trente-cinq ans, avait en tête de doubler cette mise avant d'avoir atteint la limite des quarante-cinq. Délaissée et s'ennuyant, Helen Sinclair tuait le temps en allant dans les endroits les plus coûteux se faire masser, maquiller ou embellir de quelque façon, si bien que, à trente-six ans, elle en paraissait tout juste trente.

Tout aurait encore pu aller si Emory Sinclair n'avait congédié sa secrétaire. Mais, convaincu que toutes les femmes sont idiotes de naissance, il la remplaça par Paul Fenton et Mme Sinclair ne fut pas longue à s'apercevoir que ce garçon sans attache avait beaucoup de charme.

D'une pièce située au troisième étage de la maison de la 70e Rue Est et qu'il appelait son bureau, Emory Sinclair spéculait à l'échelle mondiale. Il misait sur l'imminence de la chute d'un gouvernement, l'assassinat d'un dictateur ou une mauvaise récolte et, pour ce faire, tenait à ce que son secrétaire logeât chez lui.

Au nombre de ses attributions, Paul Fenton avait à s'occuper du compte personnel de Mme Sinclair. Comme il était beau garçon et s'habillait bien, il était souvent invité quand on avait besoin d'un homme pour compléter une table. D'autres fois, lorsque Emory Sinclair était trop occupé pour le faire, c'était lui qui accompagnait Helen au théâtre.

Helen Sinclair ne fut pas longue à comprendre ce qui lui arrivait. Paul était amusant et, le fait qu'elle courût un risque en trompant Emory, lui paraissait ajouter du piment à l'aventure.

Mais ce qui avait commencé en liaison tranquille s'embrasa soudain en une passion dévorante et ils furent convaincus qu'ils ne pourraient plus vivre l'un sans l'autre. Paul eût été prêt à aller trouver Emory Sinclair et lui dire carrément ce qu'il en était, si Helen ne l'en avait dissuadé. Bien qu'elle semblât n'être qu'une jolie femme, on eût pu déceler une extrême fermeté dans la ligne ravissante du menton et de

l'astuce dans le doux regard des yeux bleus. Or elle était sans illusion quant à la réaction qu'aurait eue son mari si elle lui avait demandé de divorcer. Elle ne possédait pas de fortune personnelle et Paul n'aurait un salaire qu'aussi longtemps qu'il conserverait son poste. Outre qu'elle n'était pas de celles qui peuvent vivre d'amour et d'eau fraîche, Helen n'avait aucune envie de se priver d'une fortune qu'elle savait dépasser le million de dollars.

Au cours des semaines qui suivirent, Helen réfléchit longuement et demeura constamment occupée du problème. Parfois il lui semblait déceler quelque chose d'ironique dans le sourire éclairant le visage rose et gras de son mari, lui faisant se demander si, au courant, il ne prenait point plaisir à renouveler le jeu du chat et de la souris. S'ajoutant à son sentiment de frustration, cela emplissait la jeune femme d'une sorte de fureur boudeuse et elle se surprit à envisager l'idée de se débarrasser d'Emory (elle préférait user de cet euphémisme, n'aimant pas le mot « meurtre ») mais sans arriver à trouver un moyen qui ne fût point violent et sans danger pour elle. Toutefois, n'étant pas femme à renoncer aisément, elle finit par imaginer un plan ingénieux.

Mais ce fut seulement le jour où ils s'apprêtaient à fermer pour l'hiver leur maison de New York que l'occasion se présenta. Helen était assise dans le bureau d'Emory, au troisième étage, attendant qu'il eût fini de régler différentes choses avec Paul. Dans moins d'une heure, ils seraient partis : les meubles avaient été recouverts de housses, les domestiques payés, et les bagages attendaient dans le hall d'entrée.

Paul s'approcha d'elle :

- Voici vos billets d'avion, madame Sinclair.

Elle vit qu'Emory l'observait. Oh ! Comme elle détestait ce petit sourire ! Elle ne savait jamais ce qu'il pensait... une véritable énigme.

- Merci, Paul, dit-elle aimablement.

Emory intervint :

- Paul doit porter d'urgence ces papiers chez les Lazard, aussi ai-je dit à Johnson de l'y conduire avec la voiture. De toute façon, nous n'en avons plus besoin. Nous prendrons un taxi pour aller à l'aéroport. Paul, dites à Barton qu'il nous en appelle un pour dans un quart d'heure.

Tandis que Paul s'entretenait avec le maître d'hôtel par le téléphone intérieur, Helen Sinclair réfléchissait en toute hâte. Paul parti, elle serait seule dans la maison avec Emory. Elle se leva et gagna la porte. Son cœur battait à coups précipités mais, extérieurement, elle était très calme quand elle déclara :

- Alors, je vais dire à Barton qu'il peut disposer. Quand il aura appelé le taxi, nous n'aurons plus besoin de lui.

Dans sa chambre, à l'étage au-dessous, elle prêta l'oreille, en attente. Et pendant qu'elle attendait ainsi, elle passait en revue dans sa tête ce

qu'elle ferait lorsque Paul aurait quitté la maison. Il était entendu qu'Emory et elle se rendraient ensemble à l'aéroport, elle afin de prendre l'avion pour la Floride où elle séjournerait un mois chez les Henderson avant d'ouvrir sa propre villa à Palm Beach. Emory, lui, s'envolerait pour Chicago où il descendrait pour trois semaines au Monahan Club, après quoi il la rejoindrait chez les Henderson. Paul se rendait à Philadelphie, dans sa famille. Tout était donc parfait, puisque rien ne serait découvert avant trois semaines. Lorsque Emory ne se présenterait pas au Monahan Club, ils penseraient simplement qu'il avait modifié ses projets et quand on s'aviserait de sa disparition, ce serait trop tard. Tout ce qu'il restait à faire à Helen était très simple. Lorsque ce serait terminé, juste un coup de fil à donner. Un plan à toute épreuve.

Le bruit de la porte d'entrée se refermant la fit se lever. Quand elle atteignit la fenêtre, la voiture démarrait. À présent que Paul était parti, il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de Barton. Elle prit rapidement son manteau, son sac et ses gants. Un dernier coup d'œil dans le miroir, elle tira un peu de côté la petite toque de fourrure afin de la rendre plus seyante, puis prit l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée.

- M. Sinclair a modifié ses plans, Barton, dit-elle. Il ne partira que plus tard. Alors, laissez ses bagages dans le hall et mettez les miens dans le taxi. Prévenez le chauffeur que j'arrive dans quelques minutes.

Quand Barton revint, elle lui dit qu'il n'avait pas besoin d'attendre plus longtemps. Lorsqu'il fut parti, elle s'assura que la porte d'entrée était bien fermée, puis consulta sa montre.

Ils devaient partir à dix heures et demie ; elle disposait donc de six minutes. Dans un couloir transversal qui, au fond du hall, donnait accès aux cuisines, elle alluma l'électricité et ouvrit un placard, où se trouvaient le compteur et les coupe-circuit. Au-dessous d'eux, sur une planchette, une boîte de carton contenait des plaquettes de porcelaine avec des fusibles, certains brûlés, d'autres neufs. Elle en prit un brûlé qu'elle déposa sur la planchette, puis retourna dans le hall attendre près de l'ascenseur. Autour d'elle, la maison était froide et silencieuse. Son attente lui parut durer une éternité. Elle s'efforçait de ne pas penser, mais son imagination battait la campagne. Quand elle se surprit à trembler, elle se demanda si elle tiendrait jusqu'au bout.

Elle se raidit soudain en entendant claquer la porte d'Emory, puis son pas pesant quand il pénétra dans l'ascenseur. Lorsqu'elle perçut le ronronnement de la descente, elle courut jusqu'au placard et retira vivement le coupe-circuit marqué *Ascenseur*. À sa place, elle inséra une plaquette avec le fusible brûlé et laissa tomber l'autre dans la boîte de carton. Alors, elle respira bien à fond, car elle allait aborder la phase de son plan qu'elle appréhendait le plus.

Comme elle se hâtait dans le couloir, elle pouvait entendre Emory tambouriner contre les parois de la cabine. Lorsqu'elle déboucha dans le hall, le bruit lui emplit les oreilles, provoquant en elle un début de panique. Ses hauts talons martelèrent les dalles de marbre et le bruit cessa dans la cage de l'ascenseur. Elle avait presque atteint la porte d'entrée, lorsqu'il reprit de nouveau, accompagné de hurlements qui lui glacèrent le cœur. Elle sortit de la maison, claqua la porte derrière elle et s'immobilisa sur le perron pour reprendre haleine. Elle vit que le chauffeur de taxi la regardait. *Se pouvait-il qu'il eût entendu ?* Elle prêta l'oreille tout en feignant de fouiller dans son sac. Elle n'entendit rien et la porte n'avait été ouverte qu'un bref instant. Se ressaisissant, elle descendit les marches de pierre et prit place dans le taxi.

- Faites vite, dit-elle, ou je vais manquer mon avion !

En vol, elle prit un somnifère et dit à l'hôtesse de l'air de ne pas la déranger. Lorsqu'elle se réveilla, ils avaient atteint la Floride. Les Henderson l'attendaient à l'aéroport et l'emmenèrent dans leur voiture à travers l'éclatant soleil, jusqu'à leur maison sur la plage.

* * *

Au cours des jours qui suivirent, Helen Sinclair s'efforça de ne pas penser. Elle nagea, joua au tennis ou sortit faire des emplettes. Elle n'était jamais seule. Le soir, il y avait toujours une réception quelque part et, lorsqu'elle regagnait enfin sa chambre, elle prenait un somnifère. De la sorte, elle parvint à faire taire sa conscience. Dans la nuit du sixième jour, elle rêva que quelqu'un tambourinait à sa porte ; elle allait pour l'ouvrir, mais alors le bouton lui restait dans la main, cependant que les coups redoublaient de l'autre côté. Folle de terreur, elle s'agrippait à la porte et y donnait des coups de pied, mais le battant restait aussi inébranlable qu'un solide bloc de marbre.

Elle se réveilla en criant, trempée de sueur. Elle demeura un moment, soulevée sur un coude, à écouter avec attention. Mais la maison restait silencieuse. Personne n'avait dû l'entendre. La question qu'elle repoussait depuis plusieurs jours fulgura soudain dans son esprit. Était-il mort ? Elle ne pouvait plus l'esquiver, son cerveau échappait à son contrôle. Avec un réalisme atroce, elle vit Emory enfermé dans la cabine de l'ascenseur, appelant désespérément au secours, donnant des coups de pied contre la porte, puis effondré dans un coin, mourant inexorablement.

Elle fut incapable d'endurer plus longtemps cette image. Si seulement elle pouvait en parler à quelqu'un ! La jeune femme regarda le téléphone posé sur la table de chevet, se demandant si elle oserait appeler Paul. Finalement, elle saisit le combiné et demanda Tinter, mais raccrocha avant qu'on lui eût répondu. Trop dangereux. Elle comprenait que c'était une chose qu'elle devrait à jamais renfermer en

soi. Mais chaque jour qui passait allégeait ses craintes. Au bout de trois semaines, ce qui est arrivé ne la préoccupait plus.

Ce soir-là, les Henderson donnaient une réception en l'honneur d'Helen, parce que c'était son anniversaire. Elle se rendait chez le coiffeur avec Lois Henderson, lorsque celle-ci lui demanda :

- Quand Emory va-t-il arriver ?

Elle tressaillit, ayant presque oublié que c'était le jour où il devait la rejoindre.

- Dans l'après-midi, je suppose.

- S'il est comme le mien, il aura complètement oublié que c'est ton anniversaire.

- Oh ! Il en est bien capable ! convint Helen en riant.

Elle se rappelait que, deux mois auparavant, ils avaient regardé ensemble un ravissant collier d'émeraudes. Emory l'avait jugé trop cher. Helen décida de se l'acheter quand elle serait de retour à New York.

Durant l'après-midi, elle monta s'étendre dans sa chambre pour se reposer avant la réception et réfléchir à ce qu'elle ferait quand Emory n'arriverait pas. Elle laisserait voir aux Henderson qu'elle était inquiète, mais n'agirait pas avant le lendemain. Elle téléphonerait alors au Monahan Club à Chicago, et chez Paul à Philadelphie. Elle annoncerait à Paul qu'elle repartait pour New York, puis appellerait Barton pour qu'il rouvre la maison de la 70e Rue Est. Et elle demanderait à Paul de signaler la disparition d'Emory. Tout se passerait très bien. Le temps qu'elle arrive, la partie déplaisante de l'affaire serait terminée. Elle s'abandonna à la perspective d'un séjour de rêve en Europe, puis d'un mariage discret avec Paul.

Plus tard, lorsqu'elle se fut changée, elle descendit au rez-de-chaussée et s'y trouva nez à nez avec Emory.

Pétrifiée sur place, elle sentit son visage s'empourprer et eut le sentiment qu'elle allait s'évanouir. Elle essaya de parler ; ses lèvres bougèrent mais aucun son n'en sortit. Un verre à la main, il la considérait, avec son drôle de petit sourire.

- Bonjour, Helen... On croirait que tu viens de voir un fantôme ?

Elle le regardait, bouche bée, se demandant ce qui s'était passé. Il n'avait pu s'en sortir tout seul. Ce devait être le chauffeur de taxi... Ou Barton. Oui, Barton... Il était le seul à avoir une clef. Peut-être, ayant oublié quelque chose, était-il revenu à la maison...

Elle se laissa choir dans un fauteuil.

- Je ne me sens pas bien, voulut-elle dire, mais seul un murmure s'échappa de ses lèvres.

Sans un mot, Emory se tourna vers le bar, lui servit un verre qu'il lui apporta. Un scotch nature. Elle le but d'un trait.

- N'essaye pas de parler, lui dit-il et, s'asseyant en face d'elle, il alluma

un cigare.

Au creux du fauteuil, elle sentait ses forces revenir lentement et, observant Emory entre ses cils mi-clos, essayait de déchiffrer l'expression de son visage. *Il va me laisser dans l'incertitude*, pensa-t-elle.

- Tu sembles te remettre, constata-t-il. Es-tu en état d'endurer une surprise ?

Il s'était penché vers elle en posant la question, mais elle ne répondit rien. Alors, déposant le cigare sur un cendrier, il plongeait la main dans sa poche.

- Cette fois, je n'ai pas oublié.

La main ressortit de la poche tenant un écrin noir, qu'il lui tendit en ouvrant le couvercle.

- Tiens, dit-il.

Elle étendit la main, d'un geste hésitant. Sur un fond de satin blanc, le collier d'émeraudes. Le regard d'Helen alla du bijou au visage de son mari :

- Quand est-ce que tu...

- Je l'ai acheté quand je suis allé en ville le matin de notre départ. Je voulais l'avoir avant de m'envoler pour Chicago.

- Tu es allé en ville ? s'entendit-elle demander.

- Oui, c'est pour cela que je ne me suis pas rendu à l'aéroport avec toi, répondit-il avec un sourire en coin. J'avais dit à Paul de te raconter que j'allais à sa place porter ces papiers chez les Lazard. Je ne voulais pas que tu puisses te douter de quelque chose. Je tenais à ce que ce soit une surprise.

- Paul était en haut ? s'écria-t-elle.

- Oui, je l'y avais laissé pour qu'il finisse de ranger.

Elle se mit maladroitement debout, se cramponnant au dossier d'une chaise proche.

Emory lui sourit, amusé, moqueur :

- Quand je suis revenu chercher mes bagages à la maison, il était toujours là-haut.

Les yeux énormes dans son visage cendrex, elle le regarda fixement, incapable de parler.

- Et il y était encore quand je suis parti, ajouta-t-il posément.

CHASSÉ-CROISÉ

(Fair Game)

par JOHN CORTEZ

Dans son visage triste, ses grands yeux gris avaient une façon de regarder fixement comme si elle pensait à quelque chose de lointain et à jamais perdu. Ses pommettes hautes lui donnaient un air languissant et ses lèvres roses étaient toujours graves. Elle souriait rarement. Pourtant, elle était belle, d'une beauté troublante et inoubliable. Je m'en rendais compte.

Ni grande ni petite, elle était mince, très mince. On pouvait voir sous sa peau sa fine ossature quand elle joignait les mains. Elle était comme un objet de porcelaine. Même sa voix avait un timbre fragile, tel le dernier écho d'un murmure oublié.

Chaque fois qu'il la prenait dans ses bras, on aurait cru qu'il allait lui ôter le souffle, peut-être même la vie, car c'était une brute ; mais je suppose qu'il pouvait se montrer très tendre, car elle avait l'air d'aimer cela. C'étaient les rares moments où un semblant de sourire se dessinait sur ses lèvres et, en retour, elle l'étreignait puis l'embrassait. J'avais toujours essayé de ne pas les regarder, mais quelle ne fût la rapidité avec laquelle je détournais les yeux, l'image était là, nette et tenace.

Elle nous avait vus arriver, s'était avancée et se tenait là, sans chapeau, dans la neige. Elle fit signe de la main, et ce fut suffisant pour le faire venir à longues et rapides enjambées. Je restais en arrière, observant les eaux bleues et ondulantes du lac, qui n'étaient pas encore gelées après cette première chute de neige automnale.

Je les entendais chuchoter, se dire des mots doux et tendres, je suppose, et j'essayais de ne pas leur prêter attention.

Qu'est-ce qui te tracasse Ludlow ? me demandai-je. Pourquoi te ronger comme ça ? Il ne s'est rien passé entre elle et toi, absolument rien. C'est à peine si elle connaît ton existence. En plus, elle est mariée, et c'est un brave type.

Je passai à côté d'eux, et je l'entendis dire : « S'il te plaît, Elroy », et je compris qu'elle se dégageait de son étreinte ; puis je fus sur les marches, qu'elle avait balayées, piétinant pour débarrasser mes bottes de la neige. Au sud et à l'ouest, je voyais s'étendre à l'infini le ciel de plomb et les forêts de conifères ; c'était ce que nous appelions ici un grand pays, des kilomètres et des kilomètres de désert montagneux.

- Vous n'entrez pas, Ludlow ? dit Endicott.

Je refermai la porte derrière moi. Endicott avait enlevé sa veste de chasse rouge, et elle la lui prit des mains pour l'accrocher au portemanteau. Son torse volumineux se souleva comme il respirait profondément.

- Ce café sent drôlement bon, Rosemary, dit-il. Tu peux aller chercher le whisky, chérie ? J'en boirais bien une petite goutte.

Je rentrai dans ma chambre où je déchargeai mon fusil et le mis dans un coin. Je laissai tomber ma veste et ma casquette sur le lit, puis m'assis sur le rebord. J'ignore combien de temps je restai comme ça, les mains serrées entre mes cuisses, regardant fixement le plafond.

La voix d'Endicott me tira de ma rêverie.

- Du café, Ludlow ? me demanda-t-il de la pièce voisine.

- J'arrive tout de suite, répondis-je.

Il avait une tasse à moitié pleine et la bouteille de whisky à la main.

- Non merci, répondis-je. Je le prends nature.

Il haussa les sourcils.

- Je vous ai déjà vu boire des cafés arrosés. Qu'est-ce qui se passe ?

- Je n'en ai pas envie aujourd'hui.

Il haussa les épaules.

- Comme vous voudrez.

Je la sentais qui m'observait, ainsi qu'elle le faisait souvent, mais je feignais de ne pas m'en rendre compte. Toutefois, elle continuait de me regarder fixement et finit par dire :

- Encore bredouille aujourd'hui, Sam ?

J'acquiesçai.

- Je ne sais s'il faut ou non s'en réjouir, dit-elle. Ces pauvres petits daims ne font de mal à personne. Pourquoi vous, les hommes, faut-il que vous soyez si brutaux ? Pourquoi faut-il que vous les massacriez ?

- Ne faites pas attention à elle, Ludlow, dit Endicott. Je n'ai jamais connu personne ayant le cœur aussi tendre. Elle aimera mieux contourner un insecte plutôt que marcher dessus.

Son rire retentit dans la pièce.

- Il te faut avoir plus de cran, ma chérie.

- Ce n'est pas cela, Elroy, dit-elle. Tu le sais. C'est simplement que je ne peux supporter l'idée que l'on tue.

Le rire d'Endicott retentit de nouveau.

- Tu t'y feras. Viens un jour avec moi, et regarde- moi quand j'en tue un. Ça te guérira.

Elle frissonna.

- Tu sais que je ne pourrais pas le supporter, Elroy. J'en serais malade pour une semaine. J'espère que tu n'en auras pas un seul.

Il était très grand, et je suppose que, comme beaucoup d'hommes de haute stature, il était attiré par des femmes de petite taille, ou bien

apparemment sans défense. Si c'était l'unique raison, alors je présume qu'ils formaient un couple parfait. Mais il était beaucoup plus âgé qu'elle, de quinze ou vingt ans, dirais-je.

Te voilà à nouveau en plein délire, Ludlow, pensai-je. En quoi es-tu concerné par leur différence d'âge ?

Uniquement parce qu'elle te regarde de temps à autre. Il est fou d'elle. Tu ne le vois pas ?

Il lui avait demandé de préparer la bouffe mais c'est lui qui fit presque toute la cuisine.

- Il n'y a qu'ici que je peux la faire, Ludlow, dit-il en me gratifiant d'un clin d'œil et d'un large sourire. À la maison, elle ne me laisse même pas entrer dans la cuisine.

À la fin du repas, il lava la vaisselle, et elle l'essuya. J'allai dans ma chambre. Je m'étendis sur les couvertures avec un magazine, mais je n'arrivai pas à lire. Je les entendais parler à mi-voix, j'entendais son petit rire, et à un moment donné il y eut le bruit d'une bousculade suivi par un reproche qu'elle lui fit, et le rire clair d'Elroy. Allongé sur le lit, feignant de ne pas les entendre, je me remémorais comment j'étais arrivé là.

Quand il m'avait offert cent dollars, en sus de mon salaire de guide pour les neuf jours de la chasse au daim, je l'avais pris pour ce que de toute évidence il était, un type très riche du sud des États-Unis, qui possédait là-bas une entreprise de construction, ou une petite usine, je ne sais plus ? Je n'ai jamais pris la peine de m'en assurer. Il me payait à l'avance, et ça me suffisait. Quand il avait dit que sa femme venait aussi, j'avais dit d'accord, car je m'étais imaginé qu'elle serait d'un certain âge, comme lui, et probablement bâtie comme un roc ; mais c'était Elle.

J'avais posé le magazine à côté de moi, et je contemplais le plafond, quand elle passa la tête, puis entra dans la pièce.

- Je vous dérange ? questionna-t-elle de sa petite voix presque timide.

- Pas du tout, répondis-je.

Je balançai mes jambes au-dessus de la couchette, et m'assis sur le rebord.

Elle observait ma carabine et mon fusil, qui étaient appuyés dans un coin. Elle pointa un doigt long et dit :

- Comment se fait-il que vous ayez deux fusils ? demanda-t-elle.

Je maudis les battements accélérés de mon cœur. Elle s'ennuie, c'est tout, pensai-je, elle en a simplement assez d'être seule toute la journée, pendant que toi et Endicott allez chasser. Elle est probablement habituée aux spectacles et aux night-clubs. Elle n'a pas l'habitude d'être cloîtrée dans un endroit désert, à des kilomètres de tout événement.

J'essayai de paraître désinvolte.

- Je suis l'homme-aux-deux-cols, répondis-je, comme dans les westerns. Un dans chaque main.

Elle me regarda de façon pénétrante et m'adressa son sourire vague.

- Vous vous moquez de moi, dit-elle d'un ton de reproche. Je ne plaisante pas. Y a-t-il une différence entre les deux ?

Je me levai et en ramassai un.

- Celui-ci est un fusil, répondis-je. Ça, c'est une carabine. C'est un peu plus court et plus léger, donc plus facile à transporter toute la journée dans les bois. Pourtant, je préfère le fusil. Il n'y a aucune différence de calibre. Ils font tous les deux du 30/30.

- Vous pourriez me montrer comment ça marche ?

Je la dévisageai.

Pendant un moment, un peu de couleur apparut sous la pâleur naissante de ses traits.

- Je... Je voudrais vraiment apprendre. À cause d'Elroy. Il aime tant chasser, et je... j'aimerais y participer. J'aime partager les choses avec lui. Mais il ne me prendra pas au sérieux. Il se moque de moi quand je lui pose certaines questions, et cela me consterne. Accepteriez-vous de me montrer comment marche ce fusil ?

Je continuais de la dévisager. Elle détourna les yeux, puis ramena vers moi son regard gris, et la supplication humide que j'y lus me décida.

- Quand le percuteur est légèrement en arrière comme ça, c'est que le cran de sûreté est mis. Quand vous voulez tirer, vous le relevez comme ça avec votre pouce. Ensuite, vous appuyez sur la détente. Pour éjecter la cartouche vide et en mettre une neuve dans la culasse, vous manœuvrez le levier comme ça. Ensuite, vous appuyez de nouveau sur la détente ou, si vous ne tirez plus, vous laissez le chien baissé, et le remettez au cran de sûreté. Vous comprenez ?

Elle acquiesça.

- Voilà, dis-je. Prenez-le et essayez. Il n'est pas chargé.

Ses yeux s'agrandirent comme si je lui avais balancé un serpent venimeux.

- Oh ! Non, Sam ! Je ne peux me résoudre à toucher à un fusil.

- Alors comment allez-vous apprendre à tirer ?

- Laissez-moi le temps. Quand je serai seule demain, j'essaierai. Vous ne le chargerez pas, n'est-ce pas ? J'essaierai quand je serai seule, comme ça personne ne se moquera de moi. Je sais que c'est stupide, mais je suis comme ça. J'aimerais tant savoir tirer, pour Elroy. Vous m'apprendrez, hein ?

J'éprouvai un sentiment d'intense solitude ainsi qu'un désir ardent et sans espoir.

- O.K. ! Madame Endicott, répondis-je. Je vous apprendrai.

Le daim sortit du fourré, et resta un moment immobile. Je le mis en joue, puis j'hésitai, me disant que s'il passait sur cette colline, il serait juste dans la trajectoire d'Endicott. Après tout, c'était ce pour quoi il me payait. Je pouvais le lui laisser, mais il n'existe pas d'exaltation plus grande que celle de faire mouche soi-même.

C'était un jeune mâle avec une magnifique paire de bois, mais il était trop loin pour que je puisse compter ses cors. Sa chair était probablement aussi dure que de la semelle, mais il ferait un superbe trophée. Je resserrai mon doigt sur la détente. S'il ne se déplaçait pas bientôt, j'allais tirer.

C'est alors que le daim se mit en mouvement, et commença à gravir la pente. Il se déplaçait sans hâte, allant d'un pas tranquille vers le sommet de la montagne. À un moment, je distinguai sa silhouette sur le ciel gris. Puis il disparut.

J'attendis. Le coup de feu retentit dans le silence. L'écho roula et me dépassa, jusque dans les sapins et le silence. Puis vint un autre coup de feu, et tout de suite après, un troisième. Ces échos-là, aussi, roulèrent, s'éloignèrent, puis moururent.

Une étrange répugnance m'étreignit alors que je gravissais le sentier. Je ne pouvais l'expliquer. Tout ce que je savais, c'est que j'étais troublé. Était-ce l'humeur du jour, les nuages bas et lugubres, le début de l'hiver qui ressemblait au silence profond et éternel de la tombe ? Puis l'image de Rosemary traversa ma mémoire, et je compris ce que c'était.

Je m'arrêtai au sommet de la montagne. Il était là, en contrebas, assis de dos sur une souche d'arbre. Je restai à l'observer. Je le sentis alors naître en moi, confusément au début, tournoyant simplement dans les profondeurs de mon être, et j'ignorais ce que c'était. Puis quelque chose le nourrit, et il se mit à grandir, à croître irrésistiblement en moi, jusqu'à ce que, à l'ultime moment, je le contraigne à retourner dans les profondeurs d'où il avait surgi. J'abaissai mon fusil, me rendant compte que je tremblais de tous mes membres.

Quand je me sentis mieux, je descendis vers Endicott. Il m'avait entendu arriver, s'était relevé et avait ramassé son fusil d'un air écœuré.

- Raté, dit-il amèrement. J'ai tiré trois fois, et trois fois je l'ai raté. Je suppose que vous avez entendu ?

Je ne répondis pas.

- Il est arrivé par-là, reprit Endicott, et il avançait tranquillement. Je n'aurais pu rêver meilleure cible. Mais je l'ai loupé, et là, il a filé. J'ai essayé deux fois pendant qu'il courait, mais que pouvais-je espérer quand je ne suis même pas capable d'atteindre une cible qui marche ? Il me regarda.

- Vous m'écoutez, Ludlow ?

Je refis surface, chassant les sombres pensées et la peur, la peur engourdissante du mal qui m'envahissait, et dont j'avais jusque-là ignoré l'existence en moi.

- Je vous ai entendu tirer, dis-je avec gaucherie. C'est dommage. Mais une autre occasion se présentera et vous aurez plus de chance, alors.

Il m'observait toujours.

- Vous n'avez pas l'air bien.

Je regardai fixement l'anneau de verdure que formaient les sapins de toutes sortes autour de cette clairière.

- Si, je vais très bien.

- Vous semblez tout retourné, dit-il. Moi aussi, je suis plutôt désorienté. Si on remettait ça à demain ?

Je n'aimais pas l'idée de retourner au chalet, de la voir aller et venir, d'entendre sa voix, de sentir son regard sur moi de temps à autre. Je n'aimais pas ça du tout, mais il n'y avait pas moyen d'y couper.

Alors, je répondis :

- O.K. ! Endicott, allons-y...

Ce soir-là, je n'essayai même pas de lire. Étendu sur les couvertures, les mains sous ma tête, les yeux clos, je m'efforçais de chasser le souvenir de l'incident d'aujourd'hui, et j'essayais de ne pas prêter attention à leurs voix derrière le rideau.

Ils jouaient au scrabble, et elle gloussait avec délices à chaque fois qu'elle gagnait ; lui bougonnait, mais on sentait qu'il le faisait avec bonhomie et qu'il était vraiment content qu'elle gagne. Peut-être même l'avait-il laissée gagner. Il n'y avait rien qu'il n'aurait fait pour elle.

Je ne l'avais pas entendue entrer. J'avais les yeux fermés, et je fus conscient tout d'abord de son parfum, puis de sa présence ; j'ouvris les yeux, et elle était là, m'observant de ce regard grave et légèrement désenchanté, la lueur de la lampe donnant à ses cheveux un reflet cuivré.

Endicott allait et venait dans la pièce voisine ; la radio se mit à hurler, et bien que j'aie toujours détesté les radios trop fortes, je l'aimai à ce moment-là.

- Vous ne vous sentez pas bien, Sam ? demanda-t-elle, et je pensai qu'il y avait quelque chose de spécial dans sa voix lorsqu'elle s'adressait à moi, quelque chose comme de l'intérêt, puis ensuite je me dis que ce n'était que mon imagination.

Je m'assis sur le rebord du lit.

- Je me sens très bien.

- Vous n'avez pratiquement rien mangé ce soir.

- Je n'avais pas très faim.

- Est-ce que je pourrais vous préparer quelque chose ?

- Ça va bien. Ne vous faites pas de souci.

- J'aimerais vous préparer quelque chose.

Pour changer de sujet, je lui dis.

- Et alors, la carabine ? L'avez-vous essayée aujourd'hui ? Ce serait juste ce qu'il vous faut, un fusil léger comme celui-ci

Elle frissonna.

- J'ai essayé. J'ai vraiment essayé, Sam. Je l'ai prise une fois, mais c'est tout. Je l'ai reposée tout de suite. Les armes me donnent la chair de poule. Cela a toujours été comme ça. Je ne crois pas que j'arriverai un jour à me forcer à tuer un animal.

- Il n'y a pas de raison d'en faire une telle histoire, répondis-je. Je ne comprends pas pourquoi vous avez si peur.

- Mais *j'ai peur*, dit-elle, et elle frissonna de nouveau, se recroquevillant sur elle-même. Ses yeux s'agrandirent, et se fixèrent sur ce quelque chose de profond et de triste qu'elle seule pouvait voir.

- Ils appellent ça une phobie. Peut-être est-ce une chose qui m'est arrivée quand j'étais enfant, et dont je ne peux me souvenir. (Ses lèvres crispées émirent un petit rire nerveux.) Peut-être devrais-je consulter un psychiatre. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que je vous fasse un sandwich ?

- Absolument sûr. Merci quand même.

- Eh bien, bonne nuit, Sam.

- Bonne nuit, madame Endicott...

* * *

Il y avait quelque chose à propos de ces traces qui m'avait troublé dès que je les avais vues, mais je ne savais quoi. Mon esprit était trop rempli d'aspirations sans espoir, de frustration et de dégoût de moi-même, ainsi que de cette peur du mal qui était en moi, et dont j'avais ignoré l'existence.

Je laissai Endicott dans la clairière, pendant que je faisais un tour dans les bois, pour voir si je pouvais débusquer quelque animal et l'amener à passer près d'Endicott, mais il n'y avait nulle trace de daim aujourd'hui. Rien que le désert boisé, vert, morne et immuable avec son silence terrifiant et sa solitude menaçante.

Finalement, je fis un brusque crochet, et tout en gravissant le sentier, je me remémorai l'épisode de la veille, l'impulsion morbide que j'avais eue, lorsque j'avais mis Endicott en joue ; c'est en repensant à ce souvenir effrayant que je remarquai les traces. Elles étaient parallèles aux miennes, mais se dirigeaient vers le haut de la montagne, alors que les miennes descendaient. Je notai l'endroit, juste avant le sommet, où elles bifurquaient vers la gauche et semblaient aller en direction du bois.

Endicott était toujours assis sur la même souche, en contrebas, et fumait une cigarette. Je me forçai à continuer, sans ralentir mon allure

ou m'arrêter. S'arrêter, réfléchir et la voir en pensée, la veille, tout le mal était peut-être venu de là.

Je fis suffisamment de bruit pour qu'il m'entende arriver. Il se leva pour m'accueillir. Je sentis que son regard me détaillait. Savait-il ? Se doutait-il de quelque chose pour hier ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

- Vous êtes resté longtemps parti, dit-il, et l'intérêt qu'il y avait dans sa voix me parut sincère. Je commençais à m'inquiéter à votre sujet.

- Pour quelle raison ?

Il me scruta de nouveau du regard.

- Je n'en sais rien. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette depuis deux jours. Si ça ne va pas, on peut s'arrêter un jour ou deux.

Je me mis à respirer plus facilement. Ce n'était pas ce que j'avais cru.

- Je me sens bien.

- Alors, ce n'est pas cette année que je tuerai un daim, mais je peux revenir l'an prochain, n'est-ce pas ? Restez au chalet, au moins jusqu'à demain. Je peux chasser à proximité du chalet et sur les pistes. Je ne vais pas me perdre. N'en faites pas tout un plat, uniquement parce que je vous ai engagé. Vous serez payé quand même.

Je faillis presque lui crier : « Pourquoi faut-il que vous soyez un si chic type ? » Mais je me bornai à dire :

- Je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie. Allons, rentrons prendre un verre.

* * *

Elle s'était assise entre nous, les mains serrées entre ses cuisses. Son visage paraissait pâle à la lueur rougeoyante du tableau de bord, plus pâle que je ne me le rappelais. Les ombres caressaient les traits de son visage, et je les enviais, car je n'osais, moi, la toucher.

- Tournez à droite un peu plus loin, dis-je.

C'étaient les premiers mots que je prononçais depuis que nous avions quitté le chalet.

Endicott freina et quitta la route. Il y avait plusieurs voitures garées en face du café ; alors que je descendais de voiture, j'entendis le juke-box et les bruits de voix. Je restai en retrait, les laissant passer les premiers. Juste à l'entrée, il y avait un petit vestibule, et nous y accrochâmes nos vestes. Je me souviens encore de ce que le juke-box jouait, parce que la chanson correspondait à ce que je ressentais :

Je ne cesse de penser à toi.

Je me sens triste et déprimé...

Nous allâmes au bar, et Endicott posa un billet de vingt dollars sur le comptoir. Je commandai un whisky et le bus d'un trait, puis ce fut ma tournée. Je vis qu'Endicott et Rosemary me regardaient, car ils

n'avaient pas encore touché à leur verre. Je m'assis et écoutai la chanson.

Mes larmes se mettent à couler.

Chaque fois que j'entends ton nom...

C'était une clientèle de chasseurs, gaie et bruyante. Ils ne parlaient pratiquement que de chasse, des daims qu'ils avaient tués, de ceux qu'ils avaient blessés, de ceux qu'ils avaient ratés. Tous étaient grossièrement vêtus d'épaisses chemises de laine et de pantalons rouges, même les femmes ; les hommes n'étaient pas rasés, et sentaient le bois, le sapin, les aiguilles de pin et la résine ; ils parlaient très fort de façon à être entendus de chacun, et au fond le juke-box hurlait.

J'ai eu beau essayer

Mon cœur ne cesse de me dire que je

Ne peux t'oublier...

Endicott ne tarda pas à se mêler à eux, engagé dans une discussion avec deux autres chasseurs sur le meilleur fusil pour chasser le daim. J'avais bu d'un trait trois autres whiskies et l'alcool faisant son effet, je me sentais plus calme. Mon cafard s'était un peu dissipé, et j'aurais été content si je n'avais su que mes idées noires allaient revenir sitôt passé l'effet de l'alcool.

À deux reprises, je rencontrai son regard dans le miroir du bar, et ce fut toujours moi qui baissai les yeux le premier. Puis je finis par me retourner et la regarder en face.

Elle jouait avec son verre, plaquant des ronds humides sur le comptoir, et étudiant leur dessin d'un air lointain.

Au bout d'un moment, elle leva les yeux vers moi, et nos regards s'accrochèrent ; je crus lire un message dans le sien.

- Cela vous ferait plaisir de danser ? demandai-je.

Elle allait bien dans mes bras, et je réalisai que cela aussi, avait été une erreur.

- Qu'est-ce qu'il y a, Sam ? demanda-t-elle alors que nous dansions. J'avais cru que sortir vous remonterait le moral. D'ailleurs c'est moi qui l'ai suggéré à Elroy. Qu'est-ce qu'il y a ? Vous ne voulez pas me le dire ?

Le disque se termina, et nous nous arrê tâmes de danser. Quand le suivant commença, elle semblait avoir lu dans mes pensées car elle ne fit aucun geste pour reprendre la danse.

- On étouffe ici, dit-elle. Je crois que je vais aller prendre l'air.

Toutes les voitures étaient givrées par l'air froid et humide qui venait du lac. Elle me tournait le dos, comme à nouveau perdue dans ses

pensées, et je commençai par lutter, puis je me dis que ce pourrait bien être la seule occasion que j'aurais jamais. J'éprouvais un mélange de désir et de frustration. Je la saisis par les épaules, la tournai vers moi et la serrai dans mes bras.

Au début, elle se défendit un peu. En tout cas, c'est ce qui m'a semblé, mais elle était si fragile et si mince et moi tellement en colère et amer que je n'eus pas l'impression d'avoir été brutal. D'abord ses lèvres furent froides et indifférentes, puis elles devinrent humides et chaudes, et je compris que, après tout, je ne m'étais pas trompé.

Ce fut le bruit soudain de quelqu'un ouvrant la porte qui nous interrompit. Elle avait perçu l'approche avant moi, et m'avait repoussé. Je me retournai vivement, croyant que c'était Endicott, mais il ne s'agissait que d'un autre couple. Ils passèrent devant nous et montèrent dans une voiture.

Nous retournâmes à l'intérieur.

* * *

Le jour était gris, aussi gris que mes pensées. Les nuages, bas dans le ciel, ressemblaient à une mer houleuse, l'air avait un goût humide et amer, et l'odeur d'imminentes chutes de neige se répandait sur l'immensité.

Je restai dehors, attendant qu'Endicott lui dise au revoir. Il la quittait toujours à regret. Il demeurerait avec elle sur le pas de la porte, hésitant comme un collégien prenant congé de son premier flirt. Cette fois, cela me fit grincer des dents, parce que je me remémorais la veille, quand elle était dans mes bras.

- Vous ne l'avez pas entendue, Ludlow ?

Arraché à mes pensées, je détournai mon attention du lac, et les regardai.

- Rosemary vous a demandé si vous croyez qu'il va neiger demain ?

Je croisai son regard, mais n'y lus aucun message. De toute façon, elle était trop loin pour ça.

- J'en suis presque sûr.

- Beaucoup ? demanda-t-elle.

- Ça se pourrait, répondis-je.

Il l'embrassa alors, longuement et tendrement.

- Au revoir, trésor, dit-il.

- Sois prudent, chéri.

Je me mis en route.

- Au revoir, Sam.

Pendant un très bref instant, mon pas se fit hésitant, mais je ne m'arrêtai point, ni même ne tournai la tête.

- À tout à l'heure, lui criai-je.

Il ne fit aucune tentative pour converser, et je l'imitai. On n'entendait

que le bruit du léger raclement de nos bottes dans la neige.

Arrivés à un croisement, je m'immobilisai, et il s'arrêta à côté de moi.

- Aujourd'hui, nous allons faire autrement, dis-je. Partons chacun de notre côté. Vous connaissez bien les environs, maintenant, et vous ne vous perdrez pas tant que vous suivrez cette voie ferrée. Un peu plus loin, elle coupe de nouveau le sentier, et vous pourrez revenir par là ou bien rebrousser chemin. Moi, je vais aller en reconnaissance dans le bois. Peut-être pourrai-je abattre quelque animal. O.K. ?

Il me regarda sans répondre. Sait-il ? me demandai-je. Connaît-il la vraie raison derrière tout cela ? Se doute-t-il que j'ai peur de moi, peur de ce que je pourrais faire ?

Quelques vagues flocons de neige tombèrent lentement entre nous, puis il répondit :

- O.K. ! Ludlow.

- Ce n'est pas la peine de m'attendre, lui dis-je. Retournez au chalet quand vous en aurez assez de chasser. Mais ne vous enfoncez pas dans les bois. C'est immense par ici, et vous pourriez vous perdre si la neige recouvrait vos traces.

Il acquiesça et se mit en route.

J'empruntais la piste qui serpentait vers la montagne. Autrefois, les locomotives avaient frayé avec fracas et grincements leur chemin sinueux le long de ces pentes escarpées. Aujourd'hui, ce n'étaient plus que des souvenirs, que l'on avait fini par oublier, comme j'aurais souhaité que pussent l'être tous les miens.

Je suivis les empreintes des daims qui se dirigeaient vers le sud. Elles paraissaient récentes, et je bifurquai donc à l'embranchement vers le bois. La neige s'amoncelait, les flocons étaient plus épais. Il ne tarderait pas à neiger très fort.

Les traces du daim traversèrent bientôt la vieille voie de chemin de fer. Je voyais les traces d'Endicott là où il était passé avant moi. Quand je remarquai la seconde piste qui suivait la sienne, je m'arrêtai brusquement. C'étaient les mêmes empreintes que celles que j'avais remarquées la veille, et tandis que je les observais, je réalisai avec une sensation de malaise ce qui m'avait troublé à leur sujet.

Elles étaient petites... Des traces faites par un adolescent ou par une femme. Je les suivis...

Elle était accroupie derrière une grosse souche, vestige de ce qui avait été autrefois un pin géant de Norvège, et elle était si occupée à viser, qu'elle ne se rendit pas compte de mon arrivée silencieuse derrière elle. Endicott s'était arrêté quelques mètres plus haut pour allumer une cigarette, et son dos constituait une belle cible rouge.

Dans le grand silence de la forêt, le déclic de la carabine qu'elle avait armée fit un bruit très net. Elle avait retiré le gant de la main qui était posée sur la détente. J'avais toujours les miens. J'interrompis son

geste juste à temps. De saisissement, elle appuya sur la détente, mais comme il y avait mon pouce, un bout de mon gant resta coincé entre la broche du fusil et le percuteur, et c'est ce qui empêcha le coup de partir. La surprise l'avait tant ébranlée, que je pus facilement lui arracher la carabine.

Elle était recroquevillée dans la neige, blottie contre la souche, son poignet droit plaqué sur sa bouche. Elle avait eu un brusque hoquet de surprise. C'était l'unique son qu'elle avait émis.

Endicott ne sut jamais ce qui s'était passé derrière lui. Quand je jetai un coup d'œil dans sa direction, il s'était remis en route, le fusil dans le creux de son bras. Il ne se retourna pas une seule fois. Bientôt, il eut disparu.

J'avais déjà connu le chagrin, dans mon esprit et dans mon cœur, mais ce n'était rien comparé à ce que j'étais en train de vivre. Maintenant, j'éprouvais l'angoisse profonde de l'ultime désillusion.

Je la regardais. J'avais mal, très mal ; c'était le genre de souffrance qui s'estompe, mais ne meurt jamais ; cependant, je ne ressentais aucune haine, et j'en fus surpris. Même maintenant où je la découvrais enfin telle qu'elle était réellement, je demeurais incapable de la haïr. Ce que j'avais éprouvé pour elle avait été trop réel, trop profond, pour que la haine s'y substitue.

- Ainsi vous ne savez pas tirer, dis-je, les fusils vous font très peur, et vous vous égarez si vous vous promenez à plus de cinquante mètres du chalet.

Il neigeait à présent sans arrêt et le vent s'était mis à souffler. Nos traces de pas étaient maintenant recouvertes.

- Vous vouliez être sûre que vous ne seriez jamais soupçonnée, n'est-ce pas ? C'est pourquoi vous n'avez rien tenté hier, et que vous avez attendu jusqu'à aujourd'hui ; aujourd'hui la neige aurait recouvert vos traces. Et au cas où vous seriez soupçonnée, vous aviez prémédité ça aussi : ma carabine. S'ils voulaient extraire la balle et faire une recherche balistique, cela serait moi, n'est-ce pas, puisque vous ne savez pas tirer ?

Deux larmes jaillirent de ses yeux, tremblèrent un instant au bord des cils, puis roulèrent le long de ses joues. Elle secoua silencieusement la tête en signe de négation. En d'autres circonstances, cela aurait pu m'émouvoir, mais j'étais subitement devenu vieux et sage.

- Même la nuit dernière, continuai-je, quand vous m'avez laissé vous embrasser, et que l'on m'a vu le faire... Tout cela était prévu pour me faire soupçonner, c'est ça ? Un mobile pour le tuer. Quel meilleur motif que sa femme ? Vous êtes seule dans le coup ?

Elle se mit à parler, et ses lèvres remuaient difficilement. Elles avaient perdu leur carnation, et étaient presque aussi pâles que la neige qui tombait devant son visage.

- Je vous aime, Sam ; je vous aime.
- Vraiment ? N'est-ce pas plutôt quelqu'un que vous connaissez déjà ? C'est pour ça que vous avez essayé de tuer votre mari ? Ou alors il est trop vieux pour vous, et vous voulez être libre, tout en ayant quand même son argent ?
- Je vous aime, Sam. Vraiment. Croyez-moi, je vous en prie ! Elle vit que c'était inutile.
- Qu'allez-vous faire ?
- Je n'en parlerai à âme qui vive, Rosemary. Je n'en parlerai jamais à qui que ce soit. De toute façon, qui me croirait ? Allons-y.
- Où ça ?
- Au chalet...

* * *

Ce serait ma parole contre la sienne. Me rappelant à quel point Endicott l'aimait, je réalisai qu'il serait inutile de lui dire quoi que ce fût. Elle l'embobinerait d'une façon ou d'une autre. Elle tournerait vers lui ses grands yeux tristes, l'air fragile, faible et persécutée, et c'est elle qu'il croirait plutôt que moi.

Et elle recommencerait. Pas de la même façon, sans doute, mais différemment, un jour ou l'autre. Je ne pouvais pas le lui dire - il l'aimait trop.

Je quittai la piste pour rentrer dans le bois. Elle s'arrêta et hésita.

- Ce n'est pas le bon chemin pour rentrer, dit-elle.
- Raccourci, assurai-je. Vous ne voyez pas comme il neige ? Je veux rentrer le plus vite possible. Vous venez ?

Elle suivit. Le bois se referma sur nous. Le vent gémissait dans les cimes des arbres, mais en bas nous le sentions à peine. Ici, c'était un autre monde, un monde vierge, un monde déconcertant d'arbres à perte de vue, tous identiques, où chaque endroit était semblable à un autre, et où ni le ciel, ni même le soleil ne pouvait indiquer le bon chemin, car la neige tourbillonnait si fort et si vite, que vous ne pouviez voir plus haut que le faîte des arbres.

Je pressai le pas.

- Sam ! appela-t-elle. Ralentissez s'il vous plaît, Sam ! Je ne peux vous suivre.

Elle haletait à chaque mot.

Je marchai encore plus vite.

- Sam ! cria-t-elle en courant après moi.

Je me mis aussi à courir. « Sam, Sam, Sam ! » puis elle trébucha, chuta de tout son long, et moi je continuai à courir, courir.

- Sam, Sam, Sam...

Je courais, courais... je trébuchai, je reçus en plein visage une branche trop basse, et derrière moi le cri perçant, le cri déchirant et terrifiant.

- Sam, Sam, Sam...

De plus en plus faible, jusqu'à ce que je réalise qu'il n'existait plus que dans mon esprit.

* * *

J'étais avec l'équipe de secours qui la trouva, et lui était là aussi. La tempête s'était calmée au bout de deux jours, et on la retrouva blottie derrière une souche, pelotonnée de côté, une joue reposant sur ses mains jointes. Le shérif enleva délicatement la neige de son visage ; avec ses yeux clos, et cet air mélancolique sur ses traits, elle paraissait dormir. Je me détournai, et pleurai presque, mais personne n'en pensa rien, car tous ressentaient la même chose.

- Pourquoi ? s'écria-t-il, les larmes ruisselant le long de ses joues. Pourquoi s'est-elle éloignée ? *Pourquoi*, alors qu'elle avait si peur d'aller dans les bois ? Quelqu'un me dira-t-il pourquoi ?

UN MEURTRIER, EN CHAIR ET EN OS

(A Real, Live Murderer)

par DONALD HONIG

J'attendais dans le noir, sous le porche de derrière. Je n'étais pas très rassuré. Tout était trop tranquille, et les arbres semblaient m'observer sévèrement, comme s'ils savaient que j'allais faire quelque chose que je n'aurais pas dû faire. Même le vent avait cessé, et, par la fenêtre ouverte à l'étage, j'entendais Pa ronfler, lentement, à petits coups saccadés.

J'avais l'impression d'être planté là depuis des siècles, et pourtant ça ne faisait guère plus d'un quart d'heure. Je m'étais levé à minuit moins dix, et j'étais descendu depuis près de cinq minutes lorsque les douze coups de minuit avaient retenti sur la prairie. J'espérais presque que Pete ne se montrerait pas, mais je savais pertinemment qu'il viendrait. N'importe comment, il traînait toujours jusqu'à des heures impossibles. Il était bien le seul à avoir le droit de rester dehors aussi tard - enfin, si tant était qu'il en eût le droit. Quoi qu'il en soit, il était perpétuellement à l'affût d'une bêtise à faire.

Pete avait vu l'assassin, l'autre nuit, et il m'en avait parlé l'après-midi, pendant que je menais le cheval de Pa à l'abreuvoir, devant chez Dooley. Il avait promis de m'y emmener ce soir, si j'arrivais à me faufiler dehors, mais il m'avait prévenu qu'on serait forcés d'attendre qu'il soit très tard, pour être bien sûrs que le meurtrier ne nous verrait pas : c'est qu'on allait bientôt le pendre, or, comme chacun sait, ça porte malheur d'être regardé par quelqu'un qu'on va bientôt pendre. On ne pouvait pas aller le voir pendant la journée, parce qu'il nous aurait vus à coup sûr ; il fallait être absolument certains qu'il dormait. J'avais vraiment envie de le voir, moi aussi. Je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir un assassin, et pour rien au monde je n'aurais raté celle-là.

C'est alors que je l'ai entendu arriver. Il venait par l'ormeraie, de l'autre côté de la route, et je le distinguais nettement à présent. J'ai descendu les marches du porche en faisant le moins de bruit possible, puis j'ai traversé l'arrière-cour et je suis passé par-dessus la palissade. On s'est retrouvés au milieu de la route. Une pleine lune blafarde s'était levée au-dessus des arbres, et on se serait presque cru au beau milieu de la matinée.

- Ça a marché, je lui ai dit.

- Au poil, m'a répondu Pete, qui avait passé les pouces sous ses bretelles.

Il portait le calot de l'armée nordiste que Clay Taylor lui avait dernièrement rapporté de Virginie. Pete était seul à posséder un tel couvre-chef dans tout Capstone, et il ne s'en serait pas séparé pour un empire. À l'entendre, il s'en fallait d'un rien qu'il aille en découdre avec ces chiens de rebelles. Il y avait maintenant deux ans que le pays était en guerre.

On a suivi la route jusqu'au carrefour, après quoi on s'est engagés dans Grant Avenue, déserte et baignée par la clarté de la lune.

- T'es sûr qu'il ne nous verra pas, hein ? je lui ai demandé.

- Rien à craindre, m'a répondu Pete.

On marchait sur les touffes d'herbe qui poussaient entre les ornières creusées par les roues des chariots.

- Tu l'as déjà vu combien de fois ?

- Deux fois, m'a-t-il répondu. Les deux dernières nuits.

- À quoi il ressemble ?

- Tu vas voir. Tu vas le voir pour de bon, la lune est avec nous, cette nuit.

Le long bâtiment bas et étroit de la prison surgissait, isolé, au milieu du paysage. Non loin de là se trouvaient la taverne de Gibson, chez Dooley et les magasins, mais en cet instant, tout était calme. Très calme.

On a fait le tour de la prison, sur la pointe des pieds. Les petites fenêtres des cellules s'ouvraient tout en haut d'un mur blanchi à la chaux. Pete avait poussé le tonneau d'eau de pluie sous l'une d'entre elles, celle où était enfermé l'assassin. C'est lui qui a grimpé sur le tonneau en premier, et, en se cramponnant aux barreaux dont il a rapproché son visage, il a plongé le regard à l'intérieur.

- Il est là ? ai-je chuchoté en me tordant les mains.

- Chhhut ! a-t-il fait pour toute réponse.

- Aide-moi !

Il m'a laissé suffisamment de place sur le côté du tonneau pour que je puisse le rejoindre et, en m'agrippant d'abord à la ceinture de son pantalon puis aux barreaux, je me suis hissé à la hauteur de la lucarne. Alors, en retenant mon souffle, j'ai scruté les profondeurs de la cellule.

Il était allongé sur la couchette, le meurtrier. Allongé sur le dos. Et il dormait. La lumière de la lune tombait droit entre les barreaux, et on le voyait comme en plein jour. Je le reconnaissais, maintenant : c'était Jimmy Grover, un homme que j'avais vu en ville, de temps en temps. Saoul, le plus souvent. Il n'était pas vraiment costaud ; plutôt enrobé. Il portait une courte barbe, qui donnait à son visage détendu un air curieusement triste. Il avait les mains nouées sur la poitrine, et il

ressemblait très précisément à n'importe quel individu en train de dormir.

- C'est lui, a murmuré Pete.

- Pas si terrible que ça, je lui ai répondu.

C'est alors que ses yeux se sont ouverts. Lentement, mystérieusement, et ils étaient braqués en plein sur nous, derrière les barreaux. Eh bien, avec les yeux ouverts, il était pire : on aurait dit qu'il était mort. Et comment il avait ouvert les yeux, juste sur nous ! Il y avait de quoi vous donner la chair de poule. Il avait soulevé les paupières, et ses prunelles étaient rivées sur nous, vissées dans les nôtres ; on se serait crus paralysés par un rayon contre lequel on ne pouvait rien. On était bien incapables de bouger. Tout ce qu'on savait faire, c'était lui rendre son regard, les doigts accrochés aux barreaux.

Au début, ses yeux n'ont rien manifesté du tout, exactement comme si nos têtes en train de l'espionner n'étaient qu'un prolongement de son rêve. Et puis ils ont pris une expression alarmée, et j'ai bel et bien vu un frisson secouer tout son corps. Mais il n'a pas bougé. Je crois que s'il avait remué à ce moment-là, s'il avait seulement desserré les mains, on serait tous les deux tombés cul par-dessus tête, en bas du tonneau.

C'est lui qui a parlé le premier.

- Qu'est-ce que vous voulez ? s'est-il écrié.

Il avait un peu peur, et peut-être qu'il était aussi un rien indigné.

On avait perdu notre langue, tous les deux. Alors, comme on se taisait, il nous a reposé sa question, sur un ton légèrement radouci.

- On veut rien, a enfin répondu Pete.

- Vous voulez sûrement quelque chose, a repris l'assassin.

- Non, non, c'est la vérité vraie, a encore fait Pete.

Alors le meurtrier s'est mis à bouger tout doucement, en faisant des mouvements d'une lenteur délibérée, comme pour ne pas nous effaroucher. D'abord, il a écarté les mains, et puis il s'est assis sur la couchette, sans nous quitter des yeux.

- Vous êtes venus me regarder, c'est ça ? Vous pensez sûrement que je suis un drôle de phénomène, hein ?

- Oui, m'sieur, a dit Pete, pas tant parce qu'il était d'accord que pour se montrer aimable.

- Eh bien, si vous êtes venus observer un assassin, vous perdez votre temps, a repris le meurtrier assis dans le clair de lune et qui nous regardait, le nez en l'air, comme si c'était nous les plus bizarres.

- Vous voulez dire que vous n'êtes pas un assassin ? je lui ai demandé.

- J'ai jamais tué personne.

- Alors, pourquoi vous êtes là ? a repris Pete.

- Les prisons sont pleines d'innocents, tu sais.

- Mais tout le monde dit que vous êtes un assassin.

Il y mettait de l'obstination, Pete. On aurait dit qu'il voulait le convaincre.

C'est alors que Jimmy a commencé à nous raconter sa version des événements qui lui avaient valu tant d'ennuis ces derniers temps.

- On avait pas mal bu, Eddie Larsen et moi, qu'il nous a expliqué. On avait dégoté quelque chose à boire chez Gibson, et quand on a pris dans la direction du marais, on était plutôt gais. Chemin faisant, on a croisé les demoiselles Taber et le docteur Howell, et Eddie, qui était dans tous ses états, leur a comme qui dirait raconté des insanités. Il a fallu que je lui flanque un coup sur la tête pour le faire taire. Alors il a commencé à me crier après, et on s'est enfoncés dans les bois en s'engueulant. C'est ce que les demoiselles Taber et le docteur ont raconté au procès, et c'est la vérité vraie, pour sûr ; seulement, ce qui est faux, c'est les conclusions qu'ils en ont tirées.

- Vous pouvez pas en vouloir aux gens d'avoir fait des suppositions, a dit Pete.

- P'têt'ben qu'non. Mais c'est pas juste de pendre quelqu'un sur des suppositions, qu'il a rétorqué en s'emportant.

Et puis il s'est un peu calmé :

- Je vais vous raconter le reste, si ça vous intéresse.

- Ça oui, ça nous intéresse, que j'ai répondu.

- Alors Eddie et moi on a vidé la bouteille. Seulement, ça lui suffisait pas : il lui en fallait encore. Et puis il s'est mis à m'expliquer qu'il y en avait sûrement dans l'appentis, chez Mattick, et qu'il allait lui en emprunter une cruche. Moi, j'étais un peu pompette, d'accord, mais j'avais pas perdu la tête. Non, que j'lui ai dit alors, on peut pas entrer chez les gens comme ça et leur voler leur bien. Surtout à un gars comme Mattick. Mais Eddie, il savait ce qu'il voulait, et quand il avait quelque chose dans la tête, il l'avait pas autre part. La dernière fois que je l'ai vu, il cavalait en direction de chez Mattick, et tout ce que je sais, c'est que deux jours plus tard, on m'arrêtait pour l'avoir tué, alors qu'il n'y avait même pas de cadavre.

- Mais il y avait plein de sang sur les pierres, le long de la route, lui a rappelé Pete.

- C'est pas une preuve, ça, a rétorqué Jimmy.

Pete ne s'est pas laissé désarmer pour si peu :

- On raconte que vous l'avez tué et enterré quelque part.

- Pour ça, je sais bien ce qu'on raconte, mon garçon. Et ce que j'en dis, c'est que c'est rien que des menteries, voilà.

- Il paraît que vous étiez rond comme une queue de pelle, alors vous avez fait le coup sans vous en rendre compte, et maintenant, vous ne vous en souvenez même plus, a repris Pete.

- Ça, c'est tout des racontars, et ils ont pas le commencement d'une preuve, a répété Jimmy.

Sur quoi il s'est levé. La lune l'éclairait jusqu'à la ceinture tandis que ses jambes disparaissaient dans l'ombre, et il s'est drapé dans sa dignité pour déclarer :

- Vous contemplez la victime d'une erreur judiciaire, les gars.
- Alors, qui est-ce qui a fait le coup ? je lui ai demandé.
- Ça, j'en sais rien.
- En tout cas, c'est vous qui allez trinquer, a fait Pete.
- À moins d'un miracle, a repris Jimmy.
- Bon, eh bien, tenez bon ; on sait jamais, le miracle pourrait bien se réaliser, qu'il a répondu, Pete.

Puis on est redescendus du tonneau et on est repartis en marchant bien au milieu de la route déserte.

- Évidemment, j'en sais rien, a dit Pete, mais moi, je lui trouve l'air innocent.

- Innocent ou pas, ils vont le pendre et ça va pas faire un pli. C'est ce que Pa a dit hier.

- J'aime pas ça, a fait Pete en commençant à ruminer.

- On peut avoir l'air innocent et ne pas l'être.

- On peut tout aussi bien l'être. Je vais te dire une bonne chose, Gascius : quand on pend un type, on peut toujours découvrir après qu'il était innocent et donner son nom à un jardin public ou à une course de chevaux, ça ne lui fait ni chaud ni froid, il n'est plus là pour le voir, le pauvre vieux, et c'est pas ça qui le ressuscitera.

- Mais s'il est innocent, où est donc passé Eddie Larsen ? Ça fait plus d'une semaine qu'il a disparu, maintenant.

- Il a pu se planquer n'importe où. P'têt'même qu'il attend que le vieux Jimmy soit pendu pour sortir des bois et dire : « Elle est bien bonne, hein ! » Y'en a qui ont un drôle de sens de la rigolade, tu sais.

- Qu'est-ce qu'on pourrait faire, alors ?

- On va se creuser les méninges, a répondu Pete en se passant les pouces sous les bretelles.

J'étais sûr que Pete allait bien finir par inventer quelque chose - perspective qui piquait ma curiosité en même temps que je la redoutais un peu, parce qu'il se laissait souvent emporter par son imagination, au mépris de toute prudence. La plupart du temps, ses idées donnaient l'impression d'être nées d'un cauchemar, d'avoir été poursuivies pendant des kilomètres sur des cailloux pointus, d'avoir valdingué dans un précipice et tourbillonné dans les rapides avant de dégringoler dans une cataracte pour échouer finalement sur la terre ferme, toujours solidement plantées sur leurs pattes de derrière, et courant de plus belle.

Je crois bien que j'éprouvais comme de la pitié pour le vieux Jimmy. La justice, à Capstone, vers 1860, était pour le moins expéditive : c'était l'opinion publique - autant dire : les préjugés des hommes qui

passaient leur temps assis sous le porche chez Dooley - qui statuait sur la culpabilité de l'un ou de l'autre, et le procès n'était en général qu'une simple formalité. Qu'il se trouve assez d'hommes pour dire : « J'ai dans l'idée que c'est Jimmy Grover qui a refroidi Eddie Larsen », et l'avocat de Jimmy Grover pouvait faire tous les effets de manches qu'il voulait et déclamer tant et plus, le compte de son client était bon. Alors voilà, la potence n'attendait plus que Jimmy, et on aurait bien dit qu'il n'allait pas tarder à s'y balancer au bout d'une corde.

Juste après midi, le lendemain, Pete a jailli des buissons au fond de la cour, derrière chez moi, sa casquette de l'armée nordiste, sous laquelle pendouillaient ses cheveux bruns, vissée de guingois sur la tête. C'est tout. Il a juste replongé dans les fourrés, sans un mot. Mais ça me suffisait. J'ai traversé la cour et j'ai disparu dans les buissons à mon tour.

- On y va, m'a-t-il dit.

Je l'ai suivi jusqu'à la route, et puis à l'ombre des ormes, sous lesquels il faisait bien frais. C'est seulement quand il s'est arrêté que j'ai remarqué qu'il tenait à la main trois objets dont la réunion avait quelque chose de rudement insolite : un marteau, un burin et un clairon.

- Qu'est-ce que c'est que ce fourbi ? je lui ai demandé.

- On va faire sortir le vieux Jimmy du violon, m'a-t-il répondu.

Je n'ai pas pris la peine de lui demander ce que son matériel venait faire dans l'histoire : n'importe comment, il aurait pu me raconter ce qu'il voulait, ça n'aurait eu aucun sens et j'aurais immédiatement pensé que c'était infaisable. Alors je me suis contenté de le suivre comme j'avais appris à le faire, en attendant la révélation, qui ne pouvait être que fulgurante.

Quand on est arrivés en vue de la prison, Pete s'est immobilisé et m'a entraîné derrière l'écurie.

- Maintenant, écoute, m'a-t-il dit en me tendant le clairon. Il paraît que tu sais te servir de ce genre d'ustensile. Je voudrais que tu entres là-dedans donner la sérénade au shérif.

- Donner la sérénade au shérif, hein ?

- Tout juste. Tu lui en joues un air. Comme ceux avec lesquels tu as régalié toute la ville, au dernier pique-nique. Voilà. Alors, tu y vas et tu fais autant de bruit que possible.

- Et s'il veut pas ?

- Tu lui racontes qu'il faut que tu répètes dans un endroit clos, parce que tu joues au bal de la paroisse, samedi soir. Le shérif est un gaillard au cœur pur, plein de compassion envers son prochain, et il te laissera jouer tant qu'il sera humainement capable d'endurer ça. Pendant ce temps-là, je vais desceller les barreaux de la cellule et tirer Jimmy de là. Allez, maintenant, on y va.

J'ai fait le tour de la prison et pris pied sur le trottoir de planches qui longeait tout le devant du bâtiment. Il n'y avait personne sur les tonneaux de cidre placés sous le porche et où, d'habitude, s'asseyaient les hommes ; ils n'aimaient pas rester là quand il y avait à l'intérieur quelqu'un attendant d'être pendu. En ouvrant la porte, j'ai vu le shérif Rice déboucher du couloir où se trouvaient les cellules.

- Salut, Gascius, il m'a dit.

- Je peux m'entraîner ici, shérif ? je lui ai demandé. Je joue du clairon à la soirée de samedi et il faut que je répète, mais je ne sais pas où aller. Mes parents m'ont fichu dehors.

- Et pourquoi tu ne vas pas dans les bois ?

- On ne se rend pas bien compte, dehors. Les ondes sonores se perdent et on ne les entend pas revenir.

Le shérif a pris un air rêveur pour me répondre :

- Eh bien, c'est lui infliger un traitement inutilement cruel, pour sûr, mais il n'y a qu'un seul prisonnier dans la boutique, en ce moment, et n'importe comment il va bientôt se retrouver avec une cravate de chanvre... Ma foi, je pense que tu peux y aller.

Alors je me suis redressé de toute ma hauteur, j'ai aspiré un grand coup et mis devant ma bouche en cul de poule l'embouchure du clairon d'où j'ai illico tiré des sons tonitruants : ceux des sonneries militaires que m'avait apprises mon oncle Herm. C'en était trop pour les oreilles du shérif. Du coup, il est allé s'asseoir dehors, sur un tonneau, pendant que je faisais trembler les murs sous les déflagrations de mon instrument. Rice avait bien fait de sortir d'ailleurs, parce que chaque fois que je reprenais mon souffle, c'était pour entendre Pete donner des coups de marteau et faire voler en éclats le mur du fond, comme un pivert qui aurait eu un bec d'acier. Je suis resté planté là pendant une bonne demi-heure, jusqu'à ce que ma tête éclate et que j'aie l'impression que si je soufflais encore une fois, j'allais rendre mes tripes. J'étais bien obligé d'arrêter les dégâts, et j'ai tendu l'oreille : on n'entendait plus Pete. Alors je suis ressorti. Le shérif Rice était à présent sous un arbre, de l'autre côté de la rue - à une distance respectable.

- Hep, Gascius ! il m'a interpellé. Tu as fini ?

- Oui, merci shérif, vous avez été bigrement gentil.

- Tu joues rudement bien, dis donc, a-t-il repris en traversant la rue pour revenir s'installer sur les marches de bois, ce dont je me suis réjoui car je préférais qu'il ne rentre pas tout de suite.

Après quoi, j'ai repris la route en marchant avec toute l'indolence d'un bœuf primé au concours agricole ; mais ensuite j'ai fait demi-tour à l'abri des écuries et j'ai couru ventre à terre vers l'arrière de la prison. Curieux spectacle en vérité que celui qui m'y attendait : Pete avait bel et bien réussi à faire sauter les barreaux, mais il s'efforçait maintenant

d'extraire Jimmy par la fenêtre exiguë et ça n'allait pas tout seul. Il avait réussi à le faire sortir jusqu'à la taille et, à vrai dire, la lucarne disparaissait complètement derrière lui ; il donnait l'impression d'être boulonné au mur comme un trophée de chasse. Il n'avait plus de pattes de derrière, et avec celles de devant, on aurait dit qu'il se livrait à une démonstration de natation. Quant à Pete, il faisait des bonds sur place en lui agrippant de temps à autre un bras auquel il imprimait alors une secousse, sans succès notable.

Et puis il m'a aperçu ; il a ôté son calot d'un geste rapide et s'est mis à le faire tourner dans l'atmosphère comme un sémaphore en folie, pour me faire signe de me grouiller. Je me suis donc précipité sur le théâtre des opérations ; il est venu à ma rencontre en courant et m'a empoigné par les épaules.

- Il faut absolument le dégager ! m'a-t-il dit, en proie à une vive agitation.

J'ai fourré le clairon dans la ceinture de mon pantalon et on est repartis au grand galop. On ne s'est arrêtés qu'au-dessous de Jimmy. On a levé les yeux vers lui et il nous a rendu notre regard. On aurait dit une gargouille au crâne chauve, couvert de gouttelettes de sueur, et dont la bouche grande ouverte au milieu de la barbiche était bien incapable d'articuler la moindre parole, mais cet orifice béant était plus éloquent que bien des discours ; en outre, la partie supérieure de son corps était agitée de saccades et de soubresauts qui en disaient long sur la façon dont ses jambes devaient gigoter derrière le mur.

- Maintenant, tu lui chopes un tentacule, a fait Pete en se redressant pour lui intercepter un bras, et tu le lâches pas. On va lui tirer dessus.

Jimmy a cru bon d'intervenir :

- Allez-y mollo, les gars !

- Vous, vous soufflez un bon coup et vous respirez plus, lui a intimé Pete.

Alors on s'est mis à tirer. Au début, on avait l'impression qu'il ne sortirait jamais de son trou, et puis on a bien cru qu'on allait le couper en deux. En un éclair, j'ai imaginé les gens du patelin procédant à la pendaison de ses jambes pendant que le reste du corps se débinerait avec nous. Là-dessus, il a plissé les yeux, fermé la bouche, et son visage s'est tordu dans une drôle de grimace : ça commençait à venir. On a entendu des bruits affreux de raclement et de frottement, et puis ça a fait comme un chiffon qui se déchire : voilà qu'il émergeait centimètre après centimètre. Des côtés de l'ouverture a jailli un petit nuage de poussière, et tout de suite après, le gars a giclé hors du mur, très vite - plus vite qu'on ne pensait, Pete et moi, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvés sur le cul avec notre Jimmy qui, après avoir exécuté un superbe vol plané, est tombé comme une enclume, à plat ventre entre nous.

On est restés sur place une seconde. On avait tous les trois les bras et les jambes coupés, autant par la stupeur que par l'effort, mais ça y était. Et puis Jimmy a tenté de se relever et il a poussé un gémissement.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui a demandé Pete comme on se redressait en s'assenant de grandes claques pour enlever la poussière dont on était couverts.

- C'est ma jambe, a dit Jimmy. Je peux pas m'appuyer dessus.

Il avait encaissé un bon coup en tombant et ne pouvait plus marcher. Alors il a bien fallu que Pete et moi on l'aide à se relever, et on s'est dépêchés de l'emmener dans les bois, en le faisant marcher à cloche-pied, un bras passé autour de notre cou à chacun. On s'est arrêtés à quelque distance de là, dans un endroit très retiré au milieu des ormes, et on l'a installé au creux d'un taillis, non loin du ruisseau.

- Vous voilà arrivé, lui a dit Pete. Au moins, comme ça, vous ne manquerez pas d'eau le temps qu'on vous dégotte un cheval.

- J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de pied dans la jambe, a dit Jimmy en s'allongeant sur le dos et en fermant les yeux.

Il valait le coup d'œil, avec son costume plein de poussière et son pantalon dont le moins qu'on puisse dire est qu'il avait mal supporté le passage par la fenêtre.

- C'est quand même mieux que d'être pendu, non ? a objecté Pete avec une logique imparable et qui n'appartenait qu'à lui.

Jimmy a relevé les paupières et nous a regardés. Ses yeux se sont emplis de larmes.

- J'ai dans l'idée que je vous dois une fière chandelle, les gars...

- C'est bon, lui a répondu Pete. Maintenant, vous restez tranquille pendant qu'on va dénicher un moyen de transport quelconque. Vous êtes bien planqué dans ces buissons, alors ne vous en faites pas.

On l'a provisoirement abandonné pour revenir précipitamment sur nos pas.

- Et selon toi, où est-ce qu'on va trouver un cheval ? ai-je demandé, tandis qu'on fonçait à travers bois.

- Ça, j'en ai pas la moindre idée, a rétorqué Pete. Peut-être que quelqu'un aura eu la bonne idée de laisser traîner le sien. Ouvrons l'œil et voilà tout.

Nous revînmes pour trouver les lieux du crime en proie à la panique générale. Des hommes couraient en tous sens, et un groupe de cavaliers se rassemblait devant chez Dooley, au milieu d'un nuage de poussière tellement épais qu'on aurait dit de la fumée.

- Dis donc, a demandé Pete à un jeune gars, qu'est-ce que c'est que tout ce ramdam ?

- Le vieux Jimmy a mis les voiles ! a répondu le gaillard, hors d'haleine.

On a entendu quelqu'un hurler : « Il fallait le pendre tant qu'on le tenait ! »

C'était bien la première fois qu'on voyait une telle activité à Capstone. On aurait dit que tout le monde était sur le pied de guerre, tous les boutiquiers avec leur tablier autour des reins, les fermiers avec leurs fils, et même les mecs qui hantaient la taverne et qu'on n'en avait jamais vu décarrer en plein jour. Presque tous ceux qui avaient un cheval étaient dessus ; c'est dire que c'étaient pas les canassons qui manquaient mais pas un seul qu'on puisse emprunter. Le shérif est passé devant nous avec ses adjoints, me jetant un bref coup d'œil. Je me suis mis à trembler, mais il a foncé, apparemment sans le moindre soupçon, vers un chariot plein d'hommes armés de fusils dans lequel il a bondi à son tour, et il avait l'air hargneux comme un coyote. C'est juste à ce moment-là que le père d'Eddie Larsen a gueulé, depuis le porche devant chez Dooley.

- Écoutez-moi tous, les gars ! J'offre deux cents dollars à celui qui le ramènera, mort ou vif !

J'ai jeté un coup d'œil à Pete, et son visage était tout illuminé. On aurait dit un sapin de Noël. On pouvait y lire chacune de ses pensées et jusqu'à la moindre de ses intentions.

- Tu ne peux pas faire ça, Pete ! je lui ai dit.

Mais il a passé sa main sous mon bras, me remorquant déjà en direction du chemin.

- J'ai pas dit que j'allais le faire, m'a-t-il répondu, mais c'est tout de même une somme, non ? Pense un peu au costume, au chapeau melon et à la carriole qu'on pourrait se payer avec tout cet argent. Sans compter que, de toute façon, ils finiront bien par remettre la main sur le vieux Jimmy, vu qu'il n'a pas de cheval et qu'on ne peut pas lui en trouver un. Ce serait vraiment du gâchis de laisser un de ces culs-terreux mettre le grappin sur tout ce pognon, tu ne trouves pas ?

- Je ne trouve pas, non.

Il avançait maintenant très vite dans le bois, et j'étais obligé de sauter par-dessus les arbres abattus pour ne pas me laisser distancer.

- Tu ne peux pas faire ça, lui ai-je répété.

- Écoute-moi un peu. Après tout, on n'est pas certains qu'il soit vraiment innocent. C'est ce qu'il nous raconte, bien sûr, mais je ne crois pas qu'il ait beaucoup de mal à s'en convaincre lui-même. Et puis on a toute la ville contre nous, non ? Combien tu crois qu'il y a de chances qu'on ait raison et que tous les autres se trompent, hein, je te le demande un peu ?

- Je suis contre.

- Alors les deux cents dollars seront entièrement pour moi.

- Tu auras du sang sur les mains !

- Mais c'est très vraisemblablement un meurtrier. Plus j'y pense et plus

j'en suis convaincu.

Ça bouillonnait dans sa tête, et il n'y avait rien à faire. Je lui ai répété que je ne voulais pas en entendre parler, alors il a filé devant et a bientôt disparu dans l'ormeraie, où tout était parfaitement calme. Je me suis laissé tomber sur un tronc d'arbre et j'ai croisé mes mains sur ma poitrine en m'efforçant de ne rien croire de tout ce qui s'était passé. Refuser d'accepter toutes sortes de notions déplaisantes pouvait grandement contribuer à apaiser une conscience agitée... Ou du moins c'est ce que je me disais.

Et puis j'ai entendu Pete siffler dans les bois, alors je me suis relevé d'un bond, persuadé qu'il avait changé d'avis. Seulement ce n'était pas le cas. En arrivant au ruisseau, je l'ai trouvé debout à côté d'un Jimmy étendu dans la même attitude paisible que la nuit précédente.

- Je l'ai estourbi d'un coup de burin, a déclaré Pete. Et comme il ne m'a pas vu, il ne pourra rien raconter.

- Tu aurais pu le tuer !

- Je l'ai seulement endormi, nuance ! Et maintenant, donne-moi un coup de main pour le transporter, si tu veux mériter tes cent dollars et être aussi un héros.

On l'a donc agrippé par les poignets et les chevilles et on a entrepris de le transbahuter à travers bois.

- Ça ne me plaît pas du tout, ai-je protesté.

- Parce que tu crois peut-être que tu es pur sucre, toi, hein ? m'a-t-il dit. En te plantant là-bas et en jouant de ce clairon ridicule, tu as bel et bien posé ta candidature à la taule, tu sais !

C'est comme ça qu'on l'a ramené dans la cour, derrière la prison, où on l'a déposé par terre.

- Il vaudrait mieux le ramener devant.

- Pete, je vais te dire une chose, moi. À la minute même où ils l'apercevront, ils n'auront rien de plus pressé que de le pendre. Si tu n'as encore jamais assisté à une pendaison, sache que ça n'est pas joli-joli, et que tu seras bien obligé de le regarder se balancer au bout de sa corde tout en sachant à chaque seconde que c'est toi qui la lui as passée autour du cou.

Alors là, ça lui a coupé la chique. Il a baissé les yeux sur Jimmy et s'est mis à hocher la tête comme s'il venait de se rendre compte qu'il avait mis les pieds dans une drôle de mélasse.

- M'est avis que c'est bien ce qu'ils feraient, ouais... a-t-il murmuré. Alors, qu'est-ce qu'on peut faire, nous ?

- L'aider à larguer les amarres, comme on en avait l'intention depuis le début. Donc, avant tout, l'éloigner d'ici.

- J'ai dans l'idée que tu as raison, a-t-il dit. (Et de la part de Pete Mariah, ce n'était pas un aveu de pure forme : c'était carrément un revirement politique.) Tu es la première personne qui ait jamais réussi

à me faire renoncer à quelque chose que j'avais décidé, a-t-il ajouté.

- Personnellement, je n'en suis pas mécontent.

- Je vais voir ce qui se passe par-devant.

Pendant ce temps-là, j'ai tiré Jimmy jusqu'à l'orée du bois où je l'ai camouflé dans les buissons. J'aime autant vous dire qu'il dormait bien. Le somnifère que Pete lui avait flanqué sur la cafetière était apparemment efficace.

Pete est revenu en moins de deux et a bondi dans les buissons où il s'est tapi, tel le puma.

- On a de la chance, m'a-t-il alors dit. Un chariot vide est attelé juste devant chez Dooley. Maintenant, voilà ce qu'on va faire : je vais aller le chercher et l'amener derrière l'écurie, où tu auras traîné Jimmy ; on le charge dans la charrette et on va le transporter au bidonville. Là-bas, ils adorent planquer les types recherchés par la police.

Non sans efforts, j'ai donc une fois de plus traîné Jimmy derrière l'écurie où je l'ai dissimulé dans l'herbe haute. Quand je commençais à imaginer ce qui se passerait si on me prenait la main dans le sac, je n'étais guère tranquille. Pete Mariah, lui, il ne se soucie jamais de ces problèmes subalternes que sont les conséquences de ses actes. Mais pour ça, il faut être parfaitement inconscient. Cela dit, si j'avais été capable de raconter des mensonges du calibre de ceux que Pete échafaudait quotidiennement, j'aurais sûrement été comme lui. Lorsque les circonstances l'exigeaient, il pouvait faire preuve d'une imagination prodigieuse.

C'est ainsi que je suis resté caché avec Jimmy, incapable d'inventer un mensonge ou une explication quelconque à ma présence en ces lieux, la tête aussi vide qu'une poche préalablement visitée par un pickpocket. J'ai collé mon oreille sur la poitrine de Jimmy pour m'assurer qu'il respirait encore, et, grâce au Ciel, c'était bien le cas ; même qu'on aurait dit qu'il avait de la paille sèche dans les poumons. C'est alors que Pete a fait son apparition, assis sur le siège de la carriole dont il tenait les rênes, et qu'il a conduit derrière l'écurie.

- Allons-y, m'a-t-il dit en descendant. Chargeons-le là-dedans.

- Tu ne crois pas que c'est un peu risqué, de le trimbaler comme ça ?

- Pas le moins du monde. On a encore un petit rabe de chance.

La chance en question avait pris la forme d'une caisse en sapin, de forme allongée, et qui, selon moi, avait tout du cercueil. À vrai dire, j'aurais soutenu mordicus que c'en était un si Pete n'en avait pas soulevé le couvercle à l'aide du marteau et du burin qui lui étaient assurément devenus indispensables. À ce moment-là, en effet, j'ai été bien obligé de me rendre à l'évidence : il ne s'y trouvait que quelques pierres, que nous avons balancées dans les fourrés avant de hisser notre client dans le chariot et de le fourrer dans la boîte. On aurait dit qu'elle avait été faite pour lui. Pete a ensuite pratiqué quelques trous

dans le couvercle pour qu'il puisse respirer, après quoi il a tout remis en place.

- Et voilà ! Maintenant, on peut y aller sans se faire de mouron.

On s'est alors juchés sur le siège ; puis Pete a pris les rênes et l'attelage a gagné le chemin, puis on s'est engagés dans Grant Avenue. En passant devant chez Dooley, on a tout de même trouvé le temps bien long car on ne savait pas à qui appartenait le chariot... Mais on a quand même fini par arriver en haut de la côte. Une fois de l'autre côté, on a pris un peu de vitesse, et c'est meurtris par les cahots et environnés par un vacarme épouvantable qu'on s'est engagés dans le chemin de terre qui mène au bidonville où va se réfugier tout ce qu'il y a de plus louche dans la contrée.

On avait déjà fait un petit bout de chemin quand des gens se sont mis à pousser de grands cris derrière nous.

On s'est retournés pour voir sept ou huit hommes à cheval foncer dans notre direction.

- Pas la peine d'essayer de les distancer, a dit Pete en retenant les chevaux.

Alors on a attendu sur place, en observant un silence quelque peu embarrassé tandis que les chevaux se rapprochaient à grand fracas. Et puis on s'est retrouvés cernés par un groupe d'hommes, au nombre desquels j'ai reconnu Ned Casey, le shérif adjoint, Jack Mattick, et quelques autres.

- C'est votre voiture ? a demandé Casey à Mattick.

- Ouais, a répondu Mattick. On l'avait laissée devant chez Dooley pour aller s'en jeter un petit dernier, à la santé de ce pauvre vieux, et quand on est ressortis, elle avait disparu.

- On est tombés dessus alors qu'elle errait à l'aventure, a fait Pete avec toute la nonchalance du papillon. Les chevaux allaient tout seuls. On a cru qu'elle venait d'en bas, près du ruisseau.

- Eh bien, c'est celle de Mattick, a répondu Casey.

Ils ont jeté un coup d'œil à la caisse qui se trouvait à l'arrière, et je me suis dit que si Jimmy voulait se réveiller et se mettre à pousser les hauts cris, c'était le moment où jamais, mais il n'en a rien fait. Là-dessus, on a sauté à bas de la voiture et on est restés au milieu de la route. J'ai bien regardé Pete ; son visage était l'expression même de l'innocence. Le marteau et le burin étaient toujours passés dans la ceinture de son pantalon, mais personne ne s'en est avisé.

Mattick a mis pied à terre, a attaché son cheval derrière le chariot, puis il s'est installé sur le siège, a pris les rênes et en a effleuré le dos de l'attelage.

- On devrait quand même pouvoir finir notre boulot, maintenant, a-t-il dit.

Alors il a fait faire demi-tour au chariot, qui a lentement remonté la

côte, escorté par les hommes. Ils avaient tous l'air très solennel et ils étaient bien silencieux. Quant à nous, on les a suivis de loin, en regardant le chariot cahoter sur la mauvaise route.

- Il ne faut pas les perdre de vue tant qu'ils n'auront pas posé cette fichue caisse dans un coin, a dit Pete.

- Et s'il se réveille ? lui ai-je demandé.

- J'espère qu'il aura assez de bon sens pour la fermer. Ça vaudrait nettement mieux pour lui. S'il se met à faire du raffut là-dedans, c'est la fin des haricots.

J'allais lui demander pourquoi Jack Mattick avait pris la peine de fermer consciencieusement une caisse de pierres, et ce qu'il pouvait bien avoir l'intention d'en faire, mais je n'en ai jamais eu l'occasion : ce que j'ai vu la seconde d'après m'a coupé le sifflet. Quittant Grant Avenue, Mattick conduisait maintenant le chariot dans Baker Avenue, qui mène au cimetière. Pete avait pigé en même temps que moi, mais on était beaucoup trop angoissés pour penser à échanger nos impressions. On s'est contentés d'ouvrir tout grand les yeux.

Mattick est descendu du chariot dont il a déverrouillé le panneau arrière et, avec l'aide de certains des hommes, il a fait glisser le cercueil hors de la charrette. Plus loin, par-delà les grilles, un prêtre entouré d'un petit groupe de gens était planté sur un tertre, au milieu des pierres tombales.

J'avais envie de hurler mais, sans détourner les yeux des hommes qui transportaient le cercueil vers le tertre, Pete m'a attrapé par le bras :

- Tu prends tes jambes à ton cou, m'a-t-il dit, et tu fais main basse sur la première pelle venue. Et puis tu reviens ici aussi vite que possible. Il n'y a pas un instant à perdre, sinon on ne reverra plus jamais vivant ce pauvre vieux Jimmy.

Alors Pete s'est accroupi sur les pierres derrière la grille basse en fer forgé, et moi j'ai mis le cap en quatrième vitesse sur la première maison en vue, de l'autre côté de la prairie. J'ai fait irruption dans la cour pour me précipiter aussitôt dans l'appentis. Une pelle, un râteau et une houe étaient appuyés contre un mur. Je me suis emparé de la pelle et j'ai décampé sans demander mon reste. Un type a descendu quatre à quatre les marches de derrière en criant : « Hé, toi, là-bas ! » mais qu'est-ce que vous vouliez qu'il fasse ? Il n'avait pas fini de parler que j'avais déjà disparu depuis longtemps. Il m'a poursuivi un petit moment, mais je savais que je tenais la vie de Jimmy Grover entre mes mains, et celui qui aurait pu m'arrêter en cet instant n'était pas né.

Quand je suis revenu au cimetière, Pete était toujours assis au même endroit, tranquille comme Baptiste.

- Ça y est, ils l'ont mis au royaume des taupes, m'a-t-il dit en se relevant et en faisant glisser ses pouces de haut en bas sous ses

bretelles.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? je lui ai demandé, tout ruisselant de sueur.

- À mon avis, on a un peu de temps devant nous.

- Pauvre Jimmy ! que j'ai dit.

- Te bile pas tant pour lui, a rétorqué Pete. Si on n'arrive pas à le tirer de là à temps, c'est toi qui auras sa mort sur la conscience jusqu'à la fin de tes jours et qui seras encore le plus à plaindre.

Le prêtre et les autres ont regardé Mattick enfoncer à l'aide d'une pierre la plaque portant le nom du mort, puis ils sont redescendus du tertre et ont repassé la porte du cimetière. Ils sont remontés à cheval tandis que Mattick s'éloignait sur son chariot, le prêtre assis à côté de lui. On a attendu quelques minutes, le temps qu'ils disparaissent, et puis Pete a bondi par-dessus la barrière et je l'ai suivi avec la pelle et tout le tremblement.

On a piqué un sprint jusqu'au tertre où la terre fraîchement retournée venait à peine d'être aplatie. La plaque qui portait le nom du défunt ressemblait étrangement à un dossier de chaise sur lequel on aurait écrit à l'encre : « Dink O'Day, mort le 8 juin 1862. » Dink O'Day, c'était l'esclave de Mattick, son homme à tout faire : un pauvre type miteux, râpé, une sorte d'épave qui traînait à la ferme où il faisait de petits travaux en échange du vivre et du couvert.

Mais ce n'était pas le moment de se livrer à de vaines spéculations. Pete a empoigné la pelle et s'est attaqué à la tombe d'où la terre n'a pas tardé à déménager. Elle n'était pas trop tassée, et c'est d'énormes pelletées que Pete a fait voltiger. Quand il en a eu plein les bras, je l'ai relayé et il a repris la pelle lorsque j'ai été trop fatigué pour continuer. Il avait de la terre jusqu'aux hanches lorsque la pelle a heurté la caisse. On entendait Jimmy donner de grands coups de pied et de poing contre le couvercle et pousser des hurlements à glacer le sang. La première chose qu'a faite Pete, ç'a été de percer un trou avec le marteau et le burin dans le haut de la caisse pour lui donner de l'air. Et puis il a forcé le couvercle, et on a vu Jimmy bondir comme poussé par un ressort. Ses cheveux, enfin, le peu qui lui en restait, se dressaient, tout raides, sur sa tête, et on aurait dit que c'était la première fois qu'il voyait le ciel. Il s'y est repris à deux fois avant de pouvoir articuler un mot ; sa pomme d'Adam montait et descendait, ses épaules se soulevaient comme s'il avait essayé d'avaler un œuf.

- Calmez-vous, lui a dit Pete.

- Que s'est-il passé ? s'est écrié Jimmy. Où suis-je ?

- Quelqu'un vous a flanqué dans un cercueil, et sans nous, vous seriez mort étouffé, lui a tranquillement répondu Pete.

Alors Jimmy a eu un soubresaut, il a regardé autour de lui, les pierres tombales, les petits angelots, tout ça, et quelque chose me dit qu'il a dû trouver le décor rudement déprimant, parce qu'il s'est mis à

trembler comme une feuille, et s'est cramponné à Pete en l'implorant.

- F-faites-moi sortir de là, j-je vous en prie, j-je vous en supplie, s-sortez-moi de là !

C'était une bonne idée, évidemment, et c'est ce qu'on s'est aussitôt mis en devoir de faire, mais ça n'a pas été tout seul. Il a tout d'abord fallu refermer le cercueil et reboucher le trou pour redonner à la tombe une allure respectable, après quoi il s'est agi de faire sortir Jimmy par la porte de derrière. Et c'est alors que Pete a eu une idée de génie : puisque toute la ville le cherchait, Jimmy ne serait pas en sécurité dans les bois. Un mystérieux inconnu ne s'était-il pas une fois déjà fauflé derrière lui afin de l'estourbir, et, pour quelque raison demeurée mystérieuse, n'avait-on pas tenté de l'inhumer secrètement sous un faux nom ? Le seul endroit où il serait peinard, c'était chez moi, dans le grenier à foin.

C'est comme ça qu'on s'y est fauflés tous les trois et qu'on y a planqué Jimmy sous une couverture de cheval. Et puis on est retournés chez Dooley. La plupart des hommes n'étaient pas encore rentrés de leur expédition, aussi Dooley était-il assis sous le porche, son tablier blanc autour des reins, en train de fumer un manille.

- Alors, ça y est ? Ils l'ont retrouvé ? s'est exclamé Pete en arrivant, comme on s'appuyait sur la rambarde.

- Non, a fait Dooley, sans cesser de téter son manille.

- Vous croyez qu'ils vont le retrouver ?

- Il a pas pu aller bien loin.

- Mais comment il a fait pour se tailler ?

- D'après le shérif, il devait y avoir un moment qu'il s'occupait des barreaux.

- À propos, a dit Pete en se frottant le menton, comme si ça venait de lui passer par la tête, on a enterré Dink O'Day, aujourd'hui, à ce que j'ai vu.

- Ouais. Il y a déjà quelques jours qu'il a passé l'arme à gauche. D'après Mattick, il aurait eu une attaque. Ils étaient là, en train de boire un coup à sa mémoire quand l'attelage s'est débiné. Mais ils l'ont retrouvé. Mattick a dit qu'un coup pareil, c'était ce vieux Dink tout craché ! a ajouté Dooley avec un petit rire.

On est repartis et je voyais que Pete était absorbé dans ses réflexions. Car, en pareil cas, il ne dit pas un mot. Et moi, je me taisais pour le laisser ruminer tout son soûl. Quand il s'était assez creusé les méninges, des fois il en sortait quelque chose. Et c'est plongés dans un profond silence qu'on a poursuivi notre chemin : lui, en pleine méditation, et moi, pénétré de respect. De temps en temps, des cavaliers passaient à toute vitesse en soulevant des nuages de poussière. En dehors des gars qui fouillaient les champs et les bois à la recherche de Jimmy, la ville était tout ce qu'il y a de plus tranquille,

et sous le soleil qui tapait dur, les maisons baignaient dans une lumière jaune. Seuls quelques vieux s'étaient installés pour contempler le déroulement des opérations.

- Je suppose, a dit Pete, rompant le silence, que tout comme moi, tu ne penses pas grand-chose de bien de Jack Mattick.

- Je n'ai jamais tellement pensé à lui...

- Eh bien, c'est un foutu sale caractère, à la cervelle ramollie et qui n'a que du whisky dans les veines. Et ses amis ne valent pas plus cher, je t'assure.

- Selon toi, pourquoi qu'il a enterré un cercueil plein de cailloux ?

- Il va falloir qu'on fasse notre petite enquête à ce sujet.

- Comment ça ?

- On se retrouve ce soir, au carrefour. On avisera.

- Pourquoi ce soir ?

- Il vaut toujours mieux faire ces choses-là dans le noir.

- Quelles choses ?

- Inspecter.

- Dis donc, tu n'aurais pas l'intention de fourrer ton nez chez Mattick, par hasard ?

- Écoute, Gascius, on se retrouve ce soir, et c'est tout, m'a-t-il répondu. À dix heures, au carrefour.

* * *

Cette perspective ne m'enchantait pas tellement, je vous prie de croire. Mais j'étais rongé par la curiosité qu'est-ce qui avait bien pu arriver à Eddie Larsen ? Pourquoi Jack Mattick avait-il enterré un cercueil vide ? Et je me demande si, après la fièvre, la curiosité n'est pas l'affection la plus diabolique qui puisse affecter un organisme ; et pour autant que je sache, il est impossible d'y résister. C'est pour ça que, pour finir, après avoir monté en douce un peu d'eau et de nourriture à Jimmy dans le grenier, je suis allé à la rencontre de Pete. Il était bien au carrefour, comme prévu. Les hommes avaient regagné le porche de chez Dooley, sous les lampes où grouillaient les insectes ; ils avaient l'air fatigué, et pas content du tout.

- Alors ? ai-je demandé à Pete.

- Ils sont dans le trente-sixième dessous parce qu'ils ne l'ont pas encore retrouvé. Le père d'Eddie Larsen offre toujours deux cents dollars pour la capture de Jimmy.

- Je croyais que tu avais chassé cette idée de ton esprit ?

- C'est vrai, mais elle me trotte toujours par la tête... Allez, on y va.

Mattick habitait assez loin de là, dans un endroit isolé, tout près du marécage. Ce n'était pas grand-chose : la terre n'avait jamais été fameuse mais elle était maintenant complètement épuisée, et tout le monde se demandait comment il faisait pour y survivre. À la vérité,

c'était un personnage plutôt douteux qui frayait avec le bidonville, et il devait bien y avoir un fond de vérité dans les racontars selon lesquels il se faisait beaucoup d'argent, et de façon sûrement pas très catholique. Personne ne travaillait au bidonville, n'empêche que tout le monde y avait de l'argent ; alors j'ai pas besoin de vous faire un dessin.

On a quitté la route pour s'enfoncer sous les arbres baignés d'ombre. Rien que d'entendre ces abrutis de grillons faire leur petit bruit de crécelle dans la nuit, j'avais vraiment l'impression de myriades de petites lumières noires, pas faites pour des yeux humains. On est alors tombés sur un sentier qu'on a suivi jusqu'au bout, après quoi il a fallu se frayer un chemin à travers les haies d'aubépine qui pullulaient autour de chez Mattick. Un croissant de lune venait de se lever, et il y avait juste assez de lumière pour se diriger. On a débouché tout près de la maison, ou plutôt d'une cabane à peine améliorée, flanquée d'un porche lui-même coiffé d'un toit en pente. En dehors de la petite lampe qui luisait faiblement derrière l'une des fenêtres, la maison était entièrement plongée dans le noir et on n'entendait pas le moindre bruit.

J'aurais bien exprimé ma façon de penser à Pete, à savoir que, non seulement ça n'avait aucun sens, mais encore que c'était peu judicieux et que ça pouvait avoir des conséquences catastrophiques, mais autant parler à un mur. Je l'ai donc suivi jusqu'à l'appentis, qui se trouvait à bonne distance de la maison, de l'autre côté du puits, derrière quelques cordes de bois de chauffage. Pete a réussi à ouvrir la porte et on est entrés. Il y avait une fenêtre par laquelle la lumière de la lune filtrait timidement, de sorte qu'on y voyait un peu malgré tout. Comme appentis, ça n'avait rien de formidable : le sol de terre battue, sur une étagère des cruches de cidre, certaines pleines, d'autres vides ; tout un assortiment d'outils à portée de la main, un harnais, et enfin, dans un coin, un tonneau dissimulé sous ce qui devait être de la grosse toile.

- On dirait qu'il n'y a pas grand-chose par ici, ai-je dit.

- Peut-être bien que non, en effet, a répondu Pete, pas trop convaincu cependant. Jetons quand même un coup d'œil dans ce tonneau.

Il s'est dirigé vers la barrique et a écarté la toile. Les rayons blafards de la lune tombaient tout droit dedans. Alors, quand on a regardé à l'intérieur, on a vu ce qu'il y avait au fond, et j'ai su à ce moment-là que je ne pourrais plus jamais oublier ce que je voyais.

J'étais d'âge à m'enrôler comme clairon dans le régiment de New York lors de la dernière année de la guerre ; j'ai un peu servi en Virginie où j'ai vu des morts dans un champ, une fois, mais jamais rien qui ressemble au spectacle qu'offrait cette nuit-là Dink O'Day dans ce tonneau.

Comment on l'avait fourré dedans... C'était vraiment horrible. Il avait les pieds au niveau du visage, comme si on les y avait fait rentrer après tout le reste, et la tête tordue de côté.

- Pete, fichons le camp d'ici !

La suggestion lui a paru judicieuse et on a décampé. Comme on avait trop peur pour repasser devant la maison, qui nous donnait maintenant l'impression d'être la plus sinistre bâtisse du monde, on est repartis par l'autre côté, en prenant bien soin de rester à bonne distance de la ferme, et on a fait tout un détour pour regagner la ville. Le shérif était sous le porche, chez Dooley, avec les hommes. Pete lui a fait signe de nous rejoindre, et on s'est un peu enfoncés dans l'ombre.

- On a fait une découverte extrêmement intéressante, shérif.

Il a jeté à Pete un regard pour le moins sceptique.

- Du plus grand intérêt, ai-je ajouté, de sorte qu'il m'a regardé à mon tour.

C'était un grand bonhomme ; il portait un immense chapeau, dont le bord rabattu lui masquait bien la moitié du visage.

- Quel genre de découverte ? nous a-t-il demandé.

- Un cadavre, a déclaré Pete.

Le shérif n'a plus dit un mot ; il s'est contenté de poser une main sur notre dos à tous les deux, et de nous pousser dans la direction d'où on était venus. Sans doute n'imaginait-il pas qu'il puisse s'agir d'un autre corps que celui d'Eddie Larsen. Car à aucun moment il ne nous a demandé de qui il s'agissait ; il nous faisait simplement avancer dans le noir, comme ça.

Et lorsqu'on est arrivés chez Mattick, il ne nous a demandé qu'une chose :

- C'est là ?

- Dans l'appentis, lui a répondu Pete.

- Dans l'appentis ? a répété le shérif, incrédule.

- Oui, m'sieur. Enfoncé dans le tonneau, a encore dit Pete.

Le shérif a mis le cap sur l'appentis. J'aimais bien sa façon de marcher : il se fichait pas mal de savoir s'il faisait du bruit ou pas. L'unique lumière brillait toujours dans la maison, mais Mattick n'a pas montré son nez. Le shérif est entré dans la cabane et a foncé droit vers le tonneau, au fond duquel il a jeté un bon coup d'œil. Alors, il a poussé un juron :

- Mais c'est pas Eddie Larsen ! C'est Dink O'Day !

- Il a enterré un cercueil vide. Enfin, Mattick... ai-je expliqué.

Le shérif a paru sur le point d'exploser et, ressortant en vitesse, il a couru vers la maison. On traversait la cour quand Mattick a ouvert la porte et s'est planté dans le rectangle de lumière. Je pense que, l'espace d'une seconde, il s'est demandé qui ça pouvait bien être, puisqu'il a appelé :

- C'est vous, docteur ?

- Pourquoi ? Vous avez besoin d'un docteur, Jack ? lui a alors demandé le shérif qui avançait toujours, mais pareil à un fauve lancé sur sa proie ; puissant, sûr de lui, le pas assuré et la démarche résolue. L'instant d'après, il était debout sous le porche, en plein dans la lumière, face à Mattick, mais plus grand et plus fort que lui, et avec en outre toute l'autorité que lui conférait son insigne. Aussi quand Mattick a vu la porte de l'appentis grande ouverte, il a bien essayé de prendre la poudre d'escampette, mais c'était fichu d'avance. Le shérif a contré chacun de ses mouvements, puis l'a attrapé par un bras et collé au mur. Mattick a regardé le shérif comme un animal pris au piège.

- Alors, Dink est mort d'une attaque, hein ? Mais l'attaque venait peut-être bien de toi, non ? a dit le shérif en prenant Mattick par les épaules, lui décollant le dos du mur pour l'y plaquer de nouveau sans ménagement.

- Écrase, Rice, a marmonné Mattick.

Alors le shérif l'a ceinturé pour de bon et il l'a emmené tandis que Pete et moi on leur emboîtait le pas.

- Je crois que j'ai presque tout pigé, m'a dit Pete.

Pour moi, tout ça c'était du chinois, et d'ailleurs, quand tout a été dit, Pete a bien dû avouer que, même lui, il n'avait pas tout compris, tellement c'était compliqué.

Voilà les faits, tels qu'on a entendu Mattick les raconter en prison, au shérif et à tous les autres.

Mattick avait surpris Eddie Larsen en train d'essayer de lui voler du cidre dans son appentis et l'avait coursé avec un fusil. Pour finir, l'ayant descendu, il avait envoyé Dink chercher le docteur de Little Village, de l'autre côté des marais, auquel il avait vendu le corps - tout le monde savait que le docteur déterrait les cadavres pour faire ses expériences. Seulement, ça avait donné des idées folâtres à Dink, qui s'était mis dans la tête d'essayer de soutirer un peu d'argent à Mattick ; fou furieux, Mattick avait étranglé Dink. Là- dessus, le jour de l'enterrement, il s'était dit qu'il pourrait aussi bien vendre son cadavre au docteur, et voilà pourquoi il avait enterré un cercueil vide. Et c'est le docteur qu'il attendait, la nuit où on était arrivés.

Quand tout a été dit, et une fois Mattick sous les verrous, les hommes nous ont emmenés, Pete et moi, chez Dooley, pour nous payer un verre de limonade. C'est là, après avoir juré de faire la peau du docteur, que le père d'Eddie Larsen a dit :

- Au fait, les gars, on doit tous des excuses à Jimmy Grover !

- Où qu'il soit, a dit l'un des hommes.

La petite voix de Pete s'est alors élevée :

- Je sais où il est, moi.

- Et où c'est ? a demandé le vieux Larsen.

- Ça, vous n'allez pas tarder à le savoir, a repris Pete. Mais il me semble que la dernière fois que vous en avez parlé, c'était pour offrir deux cents dollars à celui qui vous le ramènerait, non ?

Lorsque tous les rires se sont tus, le vieux Larsen a poursuivi :

- Elle est bien bonne, celle-là, mon garçon ! J'avais offert cet argent pour voir pendre un homme ; or ça sera sûrement meilleur pour mon cœur de ne pas le voir pendre... Disons que l'offre tient toujours.

Et voilà comment on n'aura jamais rien vu de plus rapide à Capstone que Pete et moi fonçant hors de chez Dooley pour aller chercher Jimmy dans le grenier à foin et le ramener parmi les honnêtes gens.

VIOLENCES

(Act Of Violence)

par ARTHUR GORDON

Il avait chassé la scène de son esprit depuis bien longtemps ; elle revenait encore hanter ses rêves avec la netteté d'une eau-forte, comme si on l'avait gravée à l'acide dans son inconscient. Elle comportait toujours une plage que le clair de lune rendait blanche comme l'ivoire, de petites vagues tièdes venant crémier autour de ses pieds, et un corps recroquevillé, le visage enfoncé dans l'eau scintillante. Chaque fois, il s'éveillait en réprimant un cri de terreur et de protestation...

Tout avait commencé de la façon la plus banale. Il avait achevé son travail à la Jamaïque et s'apprêtait, à la fin de la semaine, à reprendre l'avion pour Miami lorsque Paxton, le directeur de la succursale de Kingston l'en avait dissuadé.

- Si vous preniez quelques jours de détente, mon vieux. Faites donc un saut du côté tempéré de l'île et offrez-vous un week-end à Haddon Hall avant de rentrer au pays. Un minicar attend l'arrivée de chaque vol à Montego Bay. Le coin est superbe, la nourriture excellente et vous pourrez monter à cheval, jouer au tennis, pratiquer tous les sports que vous voudrez. C'est aussi la plus belle plage de l'île. Et puis, un joyeux célibataire comme vous devrait bien faire la connaissance d'une belle fille, non... ?

La belle fille, il l'avait trouvée. Il l'avait trouvée dans le minicar qui attendait, comme le lui avait dit Paxton, l'arrivée de son avion. Trois voyageurs en provenance de Miami étaient déjà installés dans le véhicule : un jeune homme et une jeune femme tout gonflés de fierté et qui se tenaient par la main, des jeunes mariés à n'en pas douter. Et la fille.

C'est en suivant le conducteur qui portait ses bagages qu'il découvrit son profil encadré par la vitre du minicar. Elle semblait attendre on ne savait quoi en essayant de maîtriser son impatience. Telle fut la première impression d'Aiken. Impression inexplicable : elle attendait en effet comme les deux autres voyageurs qu'il prît place à l'intérieur et, par conséquent, l'attitude de la jeune femme n'aurait pas dû attirer son attention.

À son approche, elle se tourna vers lui. Il reçut un choc : elle avait des cheveux noisette, une peau bronzée, et des yeux couleur de mer qui

l'examinèrent pendant qu'il avançait sous le soleil éclatant, et qui ne parurent pas déçus de ce qu'ils voyaient. Arrivé à la voiture, il tendit la main.

- Je me présente : John Aiken. J'espère ne pas vous avoir fait trop attendre.

La main de la jeune femme lui parut ferme et fraîche en même temps.

- Jan Livingston. Non, pas du tout.

Elle avait une voix agréable, chaleureuse. Pendant un quart de seconde, Aiken eut de nouveau l'impression que son calme apparent dissimulait une tension profonde. Puis cette impression s'évanouit comme la précédente.

- M. et Mme Nesbitt, dit la jeune mariée, écarlate, en esquissant un sourire timide.

- Tout est prêt, massa, annonça le conducteur.

Aiken se glissa dans le véhicule et s'assit à côté de Jan. Un coup d'œil sur la main gauche de sa voisine lui apprit qu'elle ne portait pas d'alliance.

- C'est votre premier séjour à la Jamaïque ? demanda-t-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre détaché.

Elle hocha la tête sans dire un mot. Aiken décida de revenir à la charge.

- On m'a assuré qu'on trouve ici tout ce que l'on peut souhaiter : équitation, tennis, voile, natation, etc. Quel sport préférez-vous ?

Le minicar venait de franchir les grilles de l'aéroport et s'engageait sur la route côtière. À la gauche des passagers, la mer étendait son manteau de jade et de turquoise. La jeune femme ne la quittait pas des yeux.

- La natation... oui, la natation.

Aiken regarda le hâle de ses bras et la minceur de son corps.

- Vous êtes certainement une bonne nageuse, dit-il.

- C'est exact, répondit Jan. Je vais vous paraître bien prétentieuse, mais je sais que je nage bien.

Aiken s'adossa à son siège en prenant bien soin de ne pas effleurer sa voisine. Et pourtant, il brûlait du désir de le faire.

- Moi, reprit-il, je crains bien d'être un peu rouillé. Cela vous ennuerait-il de me donner quelques leçons ?

Un pli barra le front lisse de la jeune femme : la suggestion lui avait-elle déplu ? Le pli disparut aussi vite qu'il était venu.

- Au contraire, ce sera avec plaisir, avec le plus grand plaisir que je le ferai, monsieur Aiken.

La solennité de la formule lui déplut.

- Puisque vous avez accepté de devenir mon professeur de natation, pourquoi ne pas m'appeler Johnny ?

La bouche de Jan s'incurva légèrement vers le bas. Aiken respira une

bouffée de son parfum ; il avait une fragrance subtile, très féminine.

- Entendu, Johnny.

Le minicar roula vers l'est pendant une heure, sans incident autre que l'apparition devant les roues d'une mangouste grosse comme un putois. Les jeunes mariés babillaient gaiement sur le siège arrière. Les champs de canne à sucre, les bananiers, les grands vautours qui planaient en silence dans l'air lumineux, tout les enchantait. Jan Livingston restait immobile, les mains croisées sur les genoux. De temps à autre, un virage rapprochait son épaule de celle d'Aiken. Chaque fois, il en avait conscience, et elle aussi, lui semblait-il, mais elle n'en laissait rien paraître.

Au bout d'une heure, ils virent enfin Haddon Hall se découper sur un promontoire au-dessus de la mer.

C'est une ancienne exploitation sucrière, que l'on a transformée en une luxueuse résidence hôtelière ; elle possède une plage privée bordée de palmiers et l'on y jouit d'une vue magnifique.

Lorsqu'un virage amena les voyageurs sur une pente raide et poussiéreuse, Aiken remarqua la pâleur de sa voisine ; ses mains, auparavant abandonnées, étaient étroitement serrées.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-il doucement. Un ennui ?

Elle secoua la tête et aussitôt ses mains se détendirent. Le minicar s'arrêta dans une cour silencieuse inondée de soleil où les bougainvillées et les hibiscus mettaient des taches de couleur. Un serveur en veste blanche vint leur ouvrir la porte.

- Bienvenue, lança-t-il avec l'accent chantant des Anglo-Africains. Soyez les bienvenus à Haddon Hall.

Paxton n'avait en rien exagéré. Aiken découvrit d'immenses vérandas, des murs blancs et frais, de grandes salles où étincelait l'argenterie. La propriétaire, une Écossaise très délicate du nom de Mackie, lui fit les honneurs des lieux. En lui montrant sa chambre, elle l'invita à sonner au moindre désir et lui suggéra d'aller se baigner avant l'heure du thé. La plage, précisa-t-elle, était à quatre cents mètres, par la route. Le minicar serait à la disposition des clients dans un quart d'heure.

- Avez-vous beaucoup de clients en ce moment ? s'enquit Aiken, le regard fixé sur des monts lointains.

- Quelques-uns seulement. La saison vient juste de se terminer.

- Et tous sont à la plage ?

- Oh non ! Certains jouent au tennis, comme nos jeunes mariés, je crois. Et aussi le capitaine Davis, qui nous vient d'Afrique. Vous devriez bien vous entendre l'un et l'autre. Il y a des cabines de bain sur la plage.

Mme Mackie lui lança un regard interrogateur.

- Miss Livingston est une fort jolie femme, ne trouvez-vous pas, et d'une beauté tout à fait hors du commun.

Et sans attendre sa réponse, elle sortit, un sourire cordial aux lèvres. Aiken défit rapidement ses bagages, enroula son maillot de bain dans une serviette et descendit le grand escalier tournant. La vaste salle qui servait de fumoir était vide. En attendant le minicar, il feuilleta le registre relié en cuir qui reposait sur une table. Il lut les noms familiers de célébrités new-yorkaises et de vedettes du spectacle. L'avant-dernier nom retint son attention : M. et Mme Ace Murdock, Miami. Au-dessus, un autre client, seul : Antonio Capa. Arrivés tous trois la veille.

Aiken referma le registre avec une grimace de dégoût. Il connaissait Murdock de réputation seulement, comme tout un chacun à Miami : Joueur invétéré, grand amateur de courses de chevaux et de femmes, on le trouvait au cœur de toutes les combines, à l'origine de toutes les magouilles. Il ne faisait rien d'illégal, officiellement du moins. Mais, vente d'hôtel ou combat de boxe, partout où, à Miami, il y avait de l'argent à gagner, Ace Murdock était là. Comme il avait suscité des haines mortelles, on le disait toujours accompagné d'un garde du corps. Les femmes, disait-on aussi, ou certaines femmes étaient tout autant attirées par lui que lui par elles. Bref, il représentait une certaine espèce d'Américain : la pire. Et Murdock séjournait à Haddon Hall...

- Hello ! lança une voix à l'accent anglais derrière lui.

Aiken se retourna.

- Davis.

L'homme était grand et fort, il avait des yeux bleus au regard franc et amical, il portait une chemise kaki et un short.

- Mme Mackie m'a dit que vous comptiez aller nager. Ça vous ennuie si je vous accompagne ?

- Pas du tout. Au contraire.

La solidité et la sincérité visibles de Davis plurent tout de suite à Aiken.

- Le minicar nous attend. Miss Livingston est déjà montée. Dites donc, il y en a beaucoup comme elle aux États-Unis ?

- Quelques-unes ! reprit Aiken avec un sourire.

- C'est suffisant pour qu'on demande sa naturalisation. Allons-y, il reste juste une heure avant le thé. Ici, ils sont très ponctuels en ce qui concerne les repas et le reste.

* * *

La plage bordée de cocotiers se recourbait comme un cimetière immaculé. Après s'être rapidement changés, les deux hommes s'approchèrent de l'eau. Aiken se perdit en contemplation. Émeraude au-dessus des hauts fonds, la mer devenait améthyste ailleurs puis indigo, alliant la beauté à la sérénité...

- Pour un beau coin, c'est un beau coin, remarqua Davis qui avait deviné ses pensées. En tout cas, pour quelques jours. Pour des vacances. Mais je n'aimerais pas vivre ici. Les fleurs sont trop grandes, les étoiles trop brillantes, le soleil trop ardent et la mer trop bleue. Même les émotions prennent une autre dimension. Un homme vous importune et vous ne pensez qu'à le tuer. Une belle fille passe... Ma fiancée m'attend à Cape Town. C'est une perle, et cependant...

Il s'arrêta au milieu de sa phrase : Jan Livingston venait de sortir de la seconde cabine. Elle portait un maillot noir uni conçu pour laisser la plus grande liberté possible dans l'eau, qui l'enveloppait comme une seconde peau.

Davis émit un sifflement à peine audible. Réaction normale parfaitement compréhensible, se dit Aiken. Mais, en même temps, il sentit monter lui une bouffée de colère dont la violence l'étonna. Il était inutile de l'analyser : c'était une manifestation bestiale de jalousie masculine à l'état pur. Il ne pouvait supporter qu'un autre homme apprécie et admire cette fille.

Jan vint vers eux en dissimulant ses cheveux noisette sous un bonnet blanc. Pendant qu'elle avançait, les bras levés, les contours de son corps se dessinaient avec une parfaite netteté contre le bleu aveuglant du ciel. Elle pénétra dans la mer, exécuta un plongeon en surface et disparut aux regards.

Davis et Aiken attendirent. Quinze secondes passèrent. Trente. Quarante.

- Tout va bien selon vous ? demanda Davis mal à l'aise. Elle est sous l'eau depuis...

Le bonnet réapparut soudain, à cinquante mètres de la rive. Un bras bronzé les invita à venir le rejoindre. Le bonnet s'enfonça de nouveau.

- Bon sang ! s'exclama Davis, cette fille nage comme un phoque. Qu'attendez-vous pour la rejoindre ? Moi, je reste là où j'ai pied.

Aiken s'éloigna du rivage à brasses mesurées dans l'eau marbrée de soleil. Le visage de Jan surgit tout d'un coup à côté de lui.

- Les fonds sont merveilleux, dit-elle. Venez, je veux vous les montrer. (Elle tendit la main.) Prenez une bonne inspiration, plusieurs même afin de bien oxygéner votre sang.

Il lui obéit et se laissa entraîner. Ils descendirent jusqu'au moment où la pression de l'eau devint douloureuse aux oreilles d'Aiken. L'eau était d'une transparence incroyable. Il lui semblait suivre une sirène dans un monde silencieux pailleté d'argent. Longeant paresseusement un récif, il aperçut, à sa base, une conque géante. Jan la lui désigna et tira sur sa main. Mais, pour lui, on était déjà trop bas ; l'air commençait à lui manquer.

Jan augmenta un instant sa traction, puis le laissa partir. Tandis qu'il remontait, il la vit s'enfoncer en spirale dans les profondeurs ; des

bulles miroitantes ceignaient ses bras et ses jambes. À peine arrivé à la surface, il aspira l'air goulûment. Il n'avait pas encore retrouvé sa respiration quand la jeune femme fit surface à son tour.

- Je l'ai.

Elle brandit son trophée.

- Je n'en reviens pas. Comment respirez-vous ?

Elle éclata de rire.

- Simple question d'entraînement. Je nage depuis l'âge de trois ans... (Le ton de sa voix changea brusquement.) Nous avons de la visite, dirait-on.

Aiken fit un rapide demi-tour sur lui-même. Deux cavaliers, un homme et une femme, arrivaient par le chemin qui menait à la plage. La chevelure de la femme rutilait comme cuivre dans les obliques rayons du soleil. Un troisième cavalier les suivait à distance.

- Ce sont sans doute les Murdock, avança Jan. Mme Mackie m'a dit qu'ils étaient partis faire une promenade à cheval. Je vais aller leur dire bonjour.

- Vous connaissez Ace Murdock ?

Aiken regarda la jeune femme fixement.

- Non, répondit-elle d'une voix douce, mais j'ai entendu parler de lui.

Elle jeta la conque et revint au rivage d'un puissant crawl à six temps. Aiken ne la quitta pas des yeux. Elle sortit de l'eau, répondit d'un signe de tête aux présentations effectuées par Davis et leva la main pour caresser les naseaux de la monture du premier cavalier. Celui-ci se pencha pour lui parler. Malgré la distance, Aiken en voyait assez pour que ses cheveux se hérissent sur sa nuque. L'autre avait des manières froides, pleines d'arrogance, mais qui trahissaient également le désir. Selon toute évidence, la femme de Murdock s'en aperçut, comme Aiken. Elle fit faire demi-tour à son cheval et, après l'avoir cravaché, elle le lança au galop sur le chemin de Haddon Hall.

Aiken revint sans hâte à la nage. En approchant du rivage, il découvrit que Murdock était plus jeune qu'il ne le pensait. Ses cheveux d'un noir brillant et ses yeux, si clairs qu'ils semblaient incolores, formaient un contraste étrange avec son teint hâlé. Il inclina à peine la tête lorsque Davis lui présenta Aiken, tout occupé qu'il était à contempler les épaules nues de Jan et la blancheur lumineuse de son long cou ivoirin. La jeune femme souriait, les yeux levés vers lui. Loin d'ignorer l'intérêt que Murdock lui portait, elle le sollicitait, elle s'offrait délibérément à ses regards, elle quémandait son approbation. Telle fut du moins l'impression curieuse qu'éprouva Aiken.

Derrière eux, le troisième cavalier retint sa monture. Tandis qu'il descendait maladroitement de cheval, Murdock, se redressant sur sa selle, lui lança avec un éclat de rire :

- Eh bien, Capa, on a mal aux fesses ?

Ç'aurait pu être une plaisanterie inoffensive formulée sans arrière-pensée, mais une note sarcastique dans le ton de Murdock révélait un mépris caché non seulement pour la victime de sa remarque mais aussi pour l'espèce humaine dans son entier.

Capa haussa les épaules sans répondre. Son physique surprit Aiken. Il s'était toujours représenté un garde de corps avec les apparences d'un gorille. Or Capa était de petite taille, il avait des mains fines et délicates et son visage était presque enfantin. Ou le paraissait tant que l'on ne regardait pas ses yeux.

Une ombre rapide et silencieuse traversa la plage. Levant les yeux, Aiken vit un grand vautour qui planait au-dessus d'eux, les ailes rigides, le cou tendu.

- Vingt tickets que vous êtes incapable de recommencer, dit Murdock en désignant l'oiseau de la tête.

- Il y a des gens qui aiment jeter l'argent par les fenêtres, répondit le petit homme sans élever la voix.

Il sembla se recroqueviller sur lui-même en un mouvement indescriptible. Soudain, une arme apparut dans sa main. Un automatique à canon long, qui faisait penser à un pistolet de fête foraine. L'arme toussa trois fois, avec un bruit étouffé. Aiken entendit au-dessus de lui le claquement ignoble que provoquèrent les balles en s'enfonçant à travers les plumes du vautour. L'oiseau vacilla sur lui-même, perdit un peu d'altitude, puis se reprenant d'un coup d'aile, il reprit son ascension. L'automatique toussa de nouveau. Cette fois, le grand prédateur s'abattit en chandelle et s'abîma dans les flots.

Pendant cinq secondes, personne ne parla.

- Ça va, dit enfin Murdock d'un air détaché. Vous les gagnez, vos vingt tickets. Puis, se penchant vers Jan, il ajouta : Si vous veniez prendre un verre au bar quand vous aurez fini de jouer les sirènes ?

- J'y songerai, répondit-elle après une brève hésitation.

- Je vous attends.

Murdock se redressa, fit faire demi-tour à sa monture, enfonça ses éperons dans les flancs de l'animal.

- Allez, Capa !

Le petit homme se remit en selle et suivit son patron.

Jan les regarda partir. Puis, ses épaules eurent un frémissement de peur ou d'irritation, et elle regagna sa cabine où elle s'enferma.

Aiken lança un coup d'œil à Davis. Le Sud-Africain avait une expression sinistre sur le visage.

- Plutôt antipathiques, ces deux-là, si vous voulez mon avis. Ce Capa est un véritable sadique qui aime à tuer pour le plaisir. Quant à Murdock, il n'a pas beaucoup de prévenance envers sa femme.

- Vous croyez que ça la gêne ?

Davis passa le dos de sa grande main sur son menton.

- La belle Elaine ne sait pas bien dissimuler ses sentiments. Vous le verrez.

* * *

À Haddon Hall, le thé s'accompagnait de tout un cérémonial. Il était servi sur une terrasse en pierre qui avait grossièrement la forme d'un triangle. L'angle supérieur était occupé par un vieux et placide canon de bronze pointé vers la mer. De son affût, un sentier en pente raide descendait vers la plage. Mme Mackie, assise sous une tonnelle, faisait elle-même le service.

Elaine Murdock ne se montra pas tout de suite. Son mari fit son apparition le premier, en tenue de cheval toujours, et suivi par un Capa silencieux et attentif.

Après avoir toisé les autres clients d'un regard hautain, il se dirigea tout droit vers Jan.

- Officiellement, le bar n'est pas encore ouvert, lui dit-il, mais je réussirai bien à convaincre le barman de nous servir mieux que du thé.

La jeune femme leva le visage vers lui. Les rayons du soleil couchant doraient sa peau et donnaient à ses yeux une belle couleur chaude. De l'endroit où il était assis, Aiken distingua, au creux de sa gorge, une faible pulsation. Elle acquiesça de la tête et se leva. Murdock lui prit le coude. Et tous deux quittèrent la terrasse sous les regards de l'assemblée. Dans le silence qui suivit leur départ, Davis se racla la gorge en signe évident de désapprobation. Entendant un pas derrière lui, Aiken se retourna. Elaine Murdock venait d'arriver sur la terrasse.

Il constata immédiatement qu'elle avait dû être fort belle. Aujourd'hui, les creux au centre de ses joues étaient trop profonds, les rides autour de sa bouche trop amères. Moins que l'âge, estima Aiken, l'avaient transformée la frustration, la jalousie, la colère.

Les portes battantes se refermèrent derrière Murdock et Jan. Elaine restait debout immobile, les yeux fixés sur les battants. Capa s'approcha d'elle, lui offrit une cigarette et l'alluma. Elle se retira à l'extrémité de la terrasse et s'accouda sur le canon. Le bout incandescent de sa cigarette tremblait. Elle fuma un moment, puis écrasa sa cigarette sous son pied comme si elle voulait l'anéantir ; elle traversa la terrasse et franchit à son tour les portes battantes.

Un sursaut de colère fit se dresser Aiken. Qui autorisait Murdock à humilier ainsi sa femme ? Pourquoi Jan Livingston se conduisait-elle comme la dernière des dernières ? Il sentit soudain que Capa l'épiait avec un regard aussi expressif que celui d'un requin. Il lui rendit le regard sans chercher à dissimuler son animosité jusqu'à ce que l'autre détourne les yeux. Et il rentra lui aussi dans l'hôtel.

Au bar, un serveur en veste blanche remplissait deux grands verres.

Ace Murdock était assis de biais sur un tabouret ; sa main reposait sur le bras de Jan en un geste négligent de possession. Il regardait sa femme avec une espèce de joie sardonique.

- Ma chère, je croyais que tu avais eu ta dose. Mais si tu as vraiment besoin d'un autre verre, prends donc le mien. Cela ne pourra qu'augmenter ton charme fatal.

D'un seul mouvement convulsif, Elaine Murdock saisit le verre et l'envoya se fracasser contre la grande glace qui ornait l'arrière du bar. Le miroir vola en mille éclats qui s'éparpillèrent autour du barman ahuri.

Personne ne bougea pendant un long moment. Le barman se pencha enfin sous le comptoir et se redressa, un torchon à la main. Jan, très pâle, repoussa ensuite son tabouret et quitta rapidement la pièce. Mais pas seule. Aiken la suivait, à trois pas. Il eut tôt fait de la rattraper.

- Une minute !

Il avait le souffle rauque comme s'il avait couru.

- Qu'est-ce qui vous prend ? À quel jeu jouez-vous ?

- Je vous demande pardon ?

Elle lui jeta un regard glacial.

- Vous m'avez très bien compris. Vous connaissez Murdock depuis deux heures à peine. Vous savez à quel genre d'homme il appartient. Et malgré cela, malgré cela... vous venez vous asseoir là et vous vous laissez caresser par lui ! Vous...

- Ce que je fais ne concerne que moi !

Les yeux de la jeune femme se mirent à lancer des flammes.

- Pas quand d'autres en souffrent. Vous humiliez Mme Murdock. Vous nous plongez tous dans l'embarras ! Vous êtes...

Elle s'éloigna sans un mot. Aiken la regarda monter l'escalier et disparaître. Il entendit un léger bruit derrière lui et se retourna d'un seul mouvement. Capa, adossé à un mur, l'observait, l'air nonchalant.

- Qu'est-ce que vous regardez comme ça ? demanda Aiken, furieux.

- Pas grand-chose, répondit le petit homme en haussant les épaules. Vous.

* * *

Pendant qu'il s'habillait pour le dîner, Aiken donna raison à Jan : sa conduite ne concernait qu'elle. Si une aventure passagère consistait, pour elle, en une liaison sordide avec un homme comme Murdock, elle ne méritait pas la peine qu'il prenait. Il s'était trompé à son propos, voilà tout. Il n'avait plus qu'à l'ignorer.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Au dîner, il la retrouva en face de lui, de l'autre côté de la longue table étroite. Sa robe jaune pâle dénudait ses épaules ; un ruban, jaune également, retenait ses cheveux tirés en arrière à la manière d'une petite fille. Comment résister à ce

mélange d'innocence et de sophistication ? Chaque fois que son regard se portait sur elle, Aiken ressentait un choc. Et il était convaincu que Murdock éprouvait la même sensation.

Assise à côté de son mari, Elaine gardait le silence et restait tendue. Elle mangeait du bout des dents tout en éparpillant des miettes de pain de ses longs doigts nerveux. Son visage congestionné révélait qu'elle avait bu, beaucoup bu. Davis, son vis-à-vis, essaya plusieurs fois sans succès d'engager la conversation avec elle. Le regard vide et neutre de Capa ne perdait rien de la situation.

La lune jaillit de la mer comme une gigantesque orange. Après le dîner, on servait le café au fumoir. Quelqu'un proposa à Aiken de faire le quatrième au bridge. Il déclina l'invitation. En dépit de ses résolutions, il ne quittait pas Jan des yeux. Elle se montrait aimable, causant avec les uns, riant avec les autres. Mais, pour Aiken, elle ne pensait qu'à Murdock et elle faisait tout pour attirer son attention.

Un orchestre de calypso prit place sur la terrasse. Les jeunes mariés sortirent les premiers et commencèrent à danser langoureusement dans la lumière argentée. Ace Murdock traversa le fumoir à pas lents pour dire quelques mots à Jan. Elle sourit en hochant la tête. Tous deux sortirent à leur tour.

Par l'entrebâillement des portes, Aiken vit le truand enlacer la jeune femme. Au son d'une musique douce et sentimentale, elle dansait serrée contre lui. Sa robe faisait une tache claire dans la pénombre. Elaine Murdock, qui épiait aussi le couple, enfonça ses ongles dans la paume de ses mains. Cela n'échappa pas à Aiken.

Comme d'autres clients se dirigeaient vers la terrasse, il leur emboîta le pas. Murdock et Jan se tenaient maintenant à la pointe du triangle ; ils dansaient encore mais avec une telle lenteur qu'ils paraissaient unis dans une étreinte. La fureur et le dégoût le submergèrent brutalement : c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il fit demi-tour, dévala l'escalier de pierre menant à la cour de l'hôtel, qu'il traversa sans rien voir. Il se retrouva sur la route.

Dans son dos, la musique qui continuait semblait se moquer de lui. La route s'étendait blanche comme la craie dans la clarté lunaire devant lui. Il s'engagea dans la partie qui menait à la plage. Ses pieds soulevaient de petits nuages de poussière argentée ; l'écho de ses pas résonnaient bruyamment dans le silence de la nuit. À une centaine de mètres de l'hôtel, il s'arrêta pile, la tête rentrée dans les épaules, les poings crispés au fond de ses poches. Pourquoi les agissements de cette fille le touchaient-ils ? Douze heures auparavant, il ignorait jusqu'à son existence. Elle se conduisait comme une traînée : en quoi cela le regardait-il ? Quelle importance avait-elle pour lui ?

Dans l'ombre, au bord de la route, les racines sinueuses d'un banian géant se contorsionnaient comme des serpents. Il alla s'asseoir au

milieu d'elles et alluma une cigarette. Au ciel, la lune naviguait, indifférente, sereine. Un chien hurla dans les collines. Quand la cigarette lui brûla les doigts, Aiken la jeta dans un tourbillon d'étincelles.

Il entendit marcher avant de voir qui que ce fût. Ils débouchèrent du virage, progressant d'un pas vif, étroitement serrés l'un contre l'autre. Le devant de sa chemise à lui et sa robe à elle brillaient au clair de lune. Ils passèrent à moins de cinq mètres d'Aiken sans le remarquer ; ils étaient pourtant si proches de lui qu'il put distinguer le ruban jaune retenant les cheveux de Jan et lire sur le visage de Murdock une satisfaction arrogante, l'expression de l'homme qui se rend sur une plage solitaire en compagnie d'une belle fille, d'une belle fille facile...

- Et même si elle nous a vus, disait Murdock, on s'en moque. Elle piquera une petite colère et puis ira se soûler comme d'habitude...

Le son des voix s'évanouit. Le bruit des pas diminua. Le chien hurla de nouveau dans les collines. Le silence revint.

Immobile, Aiken essayait de faire le vide dans son esprit, de ne pas suivre par la pensée les deux silhouettes jusqu'à la plage ténébreuse. Peine perdue : la colère provoquée par l'outrage le possédait si pleinement que, lorsqu'il voulut allumer une nouvelle cigarette, l'allumette trembla au bout de ses doigts. Qu'est-ce que Davis avait dit à propos de la Jamaïque ? « Même les émotions prennent une autre dimension. Un homme vous importune, et vous ne pensez qu'à le tuer. Une belle fille passe... »

Il se força à attendre la fin de ces tremblements nerveux. Après avoir pris une profonde inspiration, il se leva et regagna la route. À quoi bon prolonger son séjour ? Il rentrerait à l'hôtel, ferait ses bagages et partirait demain, dès l'aube.

En remontant vers Haddon Hall, comme toute sa colère s'était consumée en une seule brusque flambée, il se sentit vidé, à bout de force. Allez-y, songea-t-il maussadement, sur votre plage, gardez pour vous vos petits secrets nocturnes, promenez-vous côte à côte sur le sable, nagez dans l'obscurité vif-argent et...

L'idée lui causa un choc si violent qu'il s'arrêta net. Il se rappelait le monde silencieux qu'il avait un moment partagé avec elle, et la traction puissante de ses doigts quand elle avait voulu l'entraîner au fond, sa capacité peu commune de nager sous l'eau, de *rester* sous l'eau...

Un cri de protestation s'étrangla dans sa gorge. Tout était clair maintenant : la tension qu'il avait décelée chez Jan dès l'aéroport, la conduite provocante qu'elle avait eue, cela faisait partie d'un plan soigneusement conçu et exécuté. Elle voulait attirer Murdock seul, la nuit, sur la plage, et de la plage dans l'eau. Elle s'apprêtait à le tuer de l'unique manière qui fût à sa portée - et qu'il serait impossible de

prouver.

Elle allait le noyer.

Aiken pivota sur place et reprit au pas de course le chemin poussiéreux qui menait à la plage. Mort ou vif, Murdock lui était indifférent, mais il se refusait à laisser Jan gâcher sa vie en commettant un meurtre, pour aussi bonnes que fussent ses raisons...

Sous ses pieds, le sol dur fit place à la douceur du sable. Aiken s'enfonça dans le rideau de palmiers qui bordait la plage et s'arrêta pour reprendre son souffle. Pendant un moment, il ne put rien distinguer : l'étendue de sable lui parut déserte. Puis quelque chose bougea dans un rayon de lune. Les silhouettes de Murdock et de Jan se dessinèrent au bord de l'eau. Jan portait son maillot noir et son bonnet blanc ; Murdock était lui aussi en tenue de bain. Une vague entoura leurs chevilles de son écume. Sous les yeux d'Aiken, Murdock attira à lui la jeune femme et l'embrassa.

Aiken fit un pas, mais avant qu'il soit sorti de l'ombre des arbres, Elaine Murdock avait jailli au pied du chemin qui descendait si abruptement de la terrasse d'Haddon Hall. Elle courut droit vers son mari. Il se retourna pour lui faire face. Aiken entendit alors un bruit sec, métallique. Murdock s'effondra, le visage dans l'eau scintillante.

Jan poussa un cri perçant. Aiken traversa la plage au pas de course. L'eau lui enserra les chevilles tandis qu'il tirait Murdock par les épaules sur la plage. Après avoir jeté un coup d'œil au visage défiguré, il laissa le corps rouler dans l'eau. Une tache sombre s'élargit à sa surface. Une ombre s'anima, c'était Capa.

- Imbécile, hurla Aiken. Pourquoi lui avez-vous donné votre arme ?

- Parce qu'elle me l'a demandée. Et parce que lui le cherchait depuis longtemps.

* * *

Après un long interrogatoire, la police partit, les laissant seuls. Dehors, le soleil colorait délicatement l'orient.

- Oui, dit Jan, l'air sombre, j'avais prévu de le tuer. C'était un maître chanteur, un escroc.

Aiken opina.

- Sans lui, mon mari vivrait encore. Mais... en quoi tout cela vous intéresserait-il ?

- Parlez si vous le désirez. Cela vous fera du bien.

- Le plus horrible de cette histoire, c'est que mon mari était totalement innocent. Mais cet homme l'avait fait tomber dans un piège, et il n'a cessé de le torturer, vicieusement jusqu'à ce que... jusqu'à ce que mon mari choisisse la mort. Alors j'ai pensé qu'en tuant Murdock, je ne commettrais pas un crime mais que je rendrais la justice. Et aussi que j'évitais par là des souffrances à d'autres.

- Vous pensez que vous auriez été jusqu'au bout ?
 - Oui. Comme dans un cauchemar.
 - Eh bien, moi, je ne le crois pas.
 - J'en avais fermement l'intention. Dès que j'ai eu découvert que Murdock séjournait ici, j'ai retenu une chambre sous mon nom de jeune fille. Je lui ai fait un grand numéro de charme. Et puisque j'ai été capable de faire ce numéro, j'aurais pu... j'aurais pu...
- Elle se détourna brusquement et enfouit son visage dans ses mains. Aiken resta immobile à la regarder. Il refréna son envie de la consoler, car il ne savait que lui dire. Pour le moment, mieux valait sans doute garder le silence.

RECETTE D'OUTRE-TOMBE

(Fair Grounds For Murder)

par DONALD OLSON

Hazel crut bien faire en inventant cette histoire pour expliquer le fait que Rachel Crosscutt gagnât toujours le ruban bleu, à la foire du comté de Waranoga, avec sa confiture d'oranges indiennes. Sur le moment, l'idée lui parut bonne. Quel mal cela pouvait-il faire, après tout ?

Arvida la crut, ce qui n'avait rien d'étonnant. Cadette de six sœurs, elle avait toujours été la plus imaginative : celle qui rêvait, qui faisait des projets, qui aspirait à d'impossibles triomphes, qui laissait dédaigneusement passer les occasions favorables sous prétexte qu'elles n'étaient pas à la hauteur de ses grandioses desseins. Aucun travail ne lui paraissant suffisamment prestigieux (et le fait qu'elle s'attendît à trouver à Millville quelque chose de prestigieux montrait bien son manque de réalisme), elle resta à la ferme avec Papa et Maman. Une fois, pourtant, elle tenta d'ouvrir un salon de beauté à Millville - expérience désastreuse pour laquelle Papa avança l'argent. Les autres membres de la famille firent leur possible pour l'en dissuader, prédisant que la plupart des femmes de la ville resteraient fidèles à la simple et chaleureuse Affie Winslow, même si celle-ci se servait de sa cuisine comme salon de coiffure et faisait également office de postière. Ils avaient raison : le *Salon de Beauté Milady* fut un fiasco. Après cette malheureuse aventure, Arvida resta à la maison à rêver d'entreprises plus fructueuses, dont aucune ne vit jamais le jour. Comme on pouvait s'y attendre, elle repoussa les avances des garçons du comté et demeura vieille fille.

Les années passèrent, engloutissant dans l'éternité les rêves plus ou moins sensationnels d'Arvida, ainsi que trois de ses sœurs, ses parents et la ferme elle-même - dont il ne restait plus que les fondations, le puits rempli de pierres, le mûrier et le verger, lequel continuait à produire des pommes dorées qui pourrissaient sur l'arbre. Arvida avait maintenant une petite maison en ville, où elle vivait seule avec un chat arthritique, baptisé Oncle Peter, et avec le dernier de ses rêves - un désir obstiné, consumant, qui, au fil des années, était devenu une véritable obsession : gagner le ruban bleu à la foire de Waranoga, grâce à la gelée de menthe de Maman. Oui, les rêves de gloire d'Arvida se limitaient aujourd'hui à cette ambition modeste, accessible

; et de tous les rêves d'Arvida, celui-ci était le premier que ses deux sœurs encore vivantes - Hazel et Ruby - ne jugeassent point « absurde ».

La gelée était confectionnée selon la recette secrète de Maman, avec de la menthe particulièrement succulente qui poussait au bord de la rivière, en aval du verger de l'ancienne ferme. Préparer la réserve annuelle de gelée pour toute la famille était une tâche rituellement dévolue à Arvida, qui croyait - à tort - être la seule à détenir la recette. Par indulgence, Ruby et Hazel l'entretenaient dans son illusion ; parfois, néanmoins, sous le coup de l'exaspération, elles étaient tentées de lâcher la vérité. Mais elles avaient pour leur sœur une affection sincère et supportaient ses manies avec une patiente compréhension. Ce n'était pas toujours facile : depuis quelque temps, Arvida avait un comportement pour le moins excentrique. Totalement indifférente à son apparence physique, elle se baladait dans les rues vêtue d'une robe bleue toute tachée, dont la ganse rouge, décousue, traînait derrière elle comme une queue de rat. Ses cheveux, d'un gris sale, étaient un véritable affront à la féminité, mais elle refusait mordicus d'aller se faire faire une permanente chez Affie Winslow - dans la cuisine - ou chez la fille d'Affie, à côté du magasin d'alimentation. Sans ces deux concurrentes - avait-elle coutume de dire - elle eût été aussi célèbre qu'Elizabeth Arden ou Helena Rubinstein.

Sa rancune, loin d'être limitée aux Winslow, s'étendait à presque toute la population du comté de Waranoga - hommes, femmes et enfants. Mais les cibles préférées de sa méchanceté étaient, dans l'ordre : Mary Agnes Jones et Rachel Crosscutt. Rachel Crosscutt, parce qu'elle remportait invariablement le ruban bleu grâce à sa confiture d'oranges indiennes ; Mary Agnes Jones, parce qu'elle jugeait chaque année les confitures et les gelées et décernait obstinément le ruban bleu à Mme Crosscutt.

- Sa confiture d'oranges indiennes n'y est pour rien, se plaisait à déclarer Arvida. En vérité, c'est parce qu'elle a fait don d'une grosse somme d'argent à l'école. Et si elle n'était pas clouée dans un fauteuil roulant depuis qu'elle a empêché ce stupide gamin de se faire écraser par un camion, il y a dix ans, ce serait une autre histoire !

Personne ne croyait à cette accusation malveillante. Tous ceux qui connaissaient Mary Agnes Jones - et la plupart des gens la connaissaient, car elle dirigeait le service d'économie familiale de l'école d'Apple Valley - se portaient garants de sa scrupuleuse honnêteté. Ils savaient que si elle accordait régulièrement le ruban bleu à la confiture d'oranges indiennes de Rachel Crosscutt, c'était parce qu'elle l'estimait - en toute bonne foi - supérieure aux autres produits en compétition. Quant à Rachel Crosscutt, si elle continuait à

endurer la gêne de remporter ce ruban bleu année après année, c'était uniquement sous la pression de ses concitoyens, qui faisaient valoir qu'une championne n'avait pas le droit de renoncer et devait concourir jusqu'à ce qu'une adversaire parvienne à la détrôner.

« Il est grand temps de changer de juge ! » : cette déclaration annuelle d'Arvida ne rencontrait, elle non plus, aucune approbation. Les autres participantes régulières n'auraient pas eu l'impression de gagner véritablement le ruban bleu si une autre que Mary Agnes Jones l'avait décerné. Arvida, après avoir longtemps protesté, avait fini par adopter ce point de vue. Mais depuis deux ans, les choses avaient évolué : son ambition forcenée de remporter le ruban bleu était devenue une idée fixe, aggravée par un dérangement mental croissant. C'était comme si elle regardait en arrière et voyait pour la première fois tout ce qu'elle avait manqué, toutes les occasions qu'elle avait laissé filer entre ses doigts, pour finalement se retrouver seule avec un chat infirme et une recette de gelée de menthe. Hantée par un humiliant sentiment d'échec, elle se mit à imaginer que tout le monde partageait cette impression et se moquait d'elle. Pire que tout, Maman elle-même commença à lui reprocher de ne pas arriver à gagner.

Maman avait commencé à lui rendre de troublantes visites - au crépuscule, généralement, ou à la première heure de la soirée. Arvida, en passant devant sa chambre, jetait un coup d'œil par la porte ouverte et voyait la silhouette indistincte de Maman se balancer dans le rocking-chair, près du lit, en tournant la tête vers elle avec une moue sévère qui traduisait, mieux que des paroles, le mécontentement de la vieille dame. Maman ne trouverait pas le repos dans sa tombe tant qu'Arvida n'aurait pas gagné le ruban bleu à la foire du comté.

La première fois qu'Arvida annonça cette extraordinaire nouvelle à sa sœur Hazel, celle-ci se contenta de cligner des yeux en lui demandant de répéter.

- Es-tu sourde, Hae ? Je te dis que Maman ne reposera pas en paix tant que je n'aurai pas gagné le ruban bleu.

- Oh ! Arvida, cesse de dire des âneries !

- Mais c'est vrai ! Elle est extrêmement vexée que sa gelée de menthe n'ait pas remporté le premier prix. Remarque, je la comprends.

Hazel laissa tomber son tricot, se frotta les yeux, émit un grognement agacé. Elle était obèse au point d'être obligée de s'asseoir en biais ; ses jambes et ses chevilles étaient tellement enflées qu'elle ne pouvait chausser que des pantoufles.

- Arvida, ma chérie, si tu racontes ça aux gens, ils te croiront dingue.

- Qu'importe *leur* opinion ? C'est celle de Maman qui compte.

- Maman est au ciel. Elle ne s'intéresse pas à la gelée de menthe ni aux rubans bleus.

- Qu'est-ce que tu en sais ? Pour ton information, sache qu'elle m'en a

parlé *elle-même*, assise dans le rocking-chair que tu vois là.

Devant la conviction d'Arvida, Hazel sentit un frisson la parcourir. Elle considéra sa sœur avec un froncement de sourcils compréhensif mais peiné. Arvida avait présenté des signes avant-coureurs : une certaine vacuité dans le regard ; un geste bizarre, furtif, comme si elle réprimandait une personne invisible ; des remarques ambiguës... Hazel gardait un souvenir cuisant de ce qui s'était passé les deux années précédentes : après le verdict de Mary Agnes Jones, Arvida s'était livrée à des scènes humiliantes en plein milieu du champ de foire. Le comité était en proie à un véritable désarroi ; Hazel aussi, mais elle ne savait que faire. Deux des membres du comité étaient venus la voir pour lui demander instamment de dissuader Arvida de concourir cette année. Il fallait à tout prix éviter un esclandre.

Arvida n'avait même pas voulu écouter Hazel. Renoncer à mettre en compétition la gelée de menthe de Maman ? Impensable ! Elle ne s'était même pas mise en colère : l'idée était tellement ridicule qu'elle s'était contentée d'en rire. Et comment, qu'elle participerait au concours !

Il a déjà été démontré qu'Hazel n'était pas la personne la plus imaginative du monde. Autrement, elle aurait inventé une histoire plus plausible pour convaincre Arvida de ne pas prendre part à la compétition de la foire. Et elle aurait peut-être prévu l'effet qu'aurait son mensonge maladroit sur l'imagination déjà dangereusement perturbée d'Arvida. Voici ce que Hazel déclara à sa sœur : c'était inutile de présenter la gelée de menthe au concours, parce que - aussi réussie qu'elle fût-elle n'avait aucune chance de gagner.

- Oh ! Il y a toujours une chance ! rétorqua Arvida. Même si elle est toute petite.

- Pas même une petite chance, ma chérie. Pas la moindre. Parce que le concours est truqué.

Arvida sursauta, comme si Hazel l'avait piquée avec une épingle.

- Truqué ?

- Truqué. Mary Agnes Jones a accepté de laisser Rachel Crosscutt gagner le ruban bleu autant de fois qu'elle le voudrait, parce que Rachel a promis de faire don d'une nouvelle cuisine tout électrique au service d'économie familiale de l'école d'Apple Valley.

- Qui t'a dit ça ?

- Quelqu'un de très bien renseigné. Naturellement, c'est impossible à prouver ; d'ailleurs, même avec preuves à l'appui, la plupart des gens n'y croiraient pas : ne t'avise donc pas de répandre la nouvelle partout. Et évite de te ridiculiser, cette année encore, en présentant ta gelée à la foire. Je suis navrée de devoir te dire ça, Arv, mais tu es ma petite sœur et je ne supporte pas de te voir constamment déçue dans ton attente.

Avec sa balourdise habituelle, Hazel crut qu'Arvida se rendait - à contrecœur - à ses arguments, alors que ce n'était pas cela du tout. Une fois Hazel partie, tout heureuse à l'idée que la sempiternelle crise de Floral Hall n'aurait plus jamais lieu, Arvida se mit à faire les cent pas entre la porte d'entrée de sa petite maison et le rocking-chair de sa chambre. Elle était en proie à un cruel dilemme : si elle ne présentait pas la gelée de menthe à la foire du comté, l'âme de Maman ne trouverait jamais le repos ; d'un autre côté, Arvida aurait préféré mourir plutôt que de se laisser abuser encore une fois par cette hypocrite de Mary Agnes Jones. C'est ce qu'elle répéta inlassablement à Oncle Peter, tout en arpentant la pièce : « Plutôt mourir ! Plutôt mourir ! »

Le courroux d'Arvida était relativement inoffensif tant qu'il visait la quasi-totalité de la population de Millville ; mais voilà qu'il prenait pour cible une unique personne : Mary Agnes Jones. Arvida écumait de rage au souvenir des palpitations cardiaques que lui avait causées, à chaque fois, le spectacle de Mary Agnes Jones plongeant sa petite cuiller en argent dans la gelée de menthe de Maman, faisant semblant de juger son goût, sa couleur, sa consistance... *faisant semblant* - car elle savait depuis le début que le ruban bleu irait à un produit qu'elle n'avait même pas encore goûté !

- Oh ! Je pourrais la *tuer* ! Je pourrais la *tuer* !

Elle parlait avec une telle véhémence que le pauvre Oncle Peter se mit à agiter sa queue à la manière d'un pendule déréglé, alors qu'il s'agissait là d'une simple figure de rhétorique, tout comme le « Plutôt mourir ! » de précédemment. Arvida fut donc la première surprise quand, peu après, ses paroles se répercutèrent dans son cerveau avec une intonation quelque peu différente : Je *pourrais* la tuer... Je *pourrais* la tuer...

Si Mary Agnes Jones venait à mourir, elle ne pourrait pas juger la compétition l'année suivante ; et si Mary Agnes Jones n'était plus là, la gelée de menthe de Maman remporterait le ruban bleu. Comment Arvida n'y avait-elle pas pensé l'année précédente ?

S'il n'y avait pas eu le rocking-chair pour lui rappeler les visites de Maman au crépuscule, et s'il n'y avait pas eu, à la cave, de l'arsenic qu'elle gardait depuis l'invasion des rats, lors de la grande inondation, Arvida n'aurait peut-être jamais mis son projet à exécution. Mais le rocking-chair était là, l'arsenic aussi, et il n'y avait pas une chance sur un million pour qu'on remontât jusqu'à elle. Le plan ne comportait aucun risque : les produits en compétition, alignés sur la longue table de Floral Hall, restaient scellés jusqu'au moment où Mary Agnes Jones, ses petites cuillers en argent à la main, parcourait toute la rangée pour goûter une généreuse portion de chaque confiture avant d'annoncer son verdict. Peu après, on discernait le ruban bleu et les

mentions honorables. Le produit gagnant était exposé à la vue de tous ; les autres - y compris les mentions honorables - étaient mis à la disposition de leurs propriétaires. La plupart des concurrentes les retiraient aussitôt, comme honteuses.

Oh ! C'était un plan ingénieux ! Arvida savait quelle quantité d'arsenic mettre dans le pot de gelée pour que la dose fût mortelle. Le temps que Mary Agnes Jones meure et qu'on analyse - le cas échéant - le contenu de son estomac, il serait impossible de déterminer, parmi les deux douzaines de gelées et de confitures, laquelle avait contenu le poison. Dans l'intervalle, Arvida serait précipitamment rentrée chez elle pour vider le reste de la gelée dans l'évier et nettoyer le pot.

Cette année-là, ce fut deux fois plus amusant que d'habitude de préparer la gelée. Au crépuscule, Arvida alla ramasser de la menthe au bord de la rivière et resta assise à rêver devant la ferme en ruine, tandis que le vent murmurait sur les champs déserts et soupirait dans les branches noueuses des pommiers.

Quand, la veille du concours, elle annonça à sa sœur qu'elle y participait, la grosse figure d'Hazel se dilata et ses yeux jaillirent de leurs orbites, au point de paraître en danger de rouler dans sa bouche béante.

- Arvida ! Tu m'avais promis d'y renoncer !

- Jamais de la vie.

- Parfaitement si ! Ici même !

- Tu as eu des voix, Hae. L'artériosclérose, sans doute. Si tu n'y prends pas garde, on finira par t'enfermer à l'asile.

- Mais tu ne peux pas faire ça ! J'ai prévenu les membres du comité. Je leur ai dit que tu renonçais.

Arvida eut un haussement d'épaules.

- C'est ton affaire. Maman se retournerait dans sa tombe si je ne participais pas.

Hazel avait les joues marbrées.

- Tu n'as aucune chance de gagner, je te l'ai dit !

Arvida tapota sa crinière de cheveux grisâtres et adressa à sa sœur un sourire hautain.

- Peu importe de gagner ou de perdre ; l'essentiel, c'est de jouer le jeu. Si je ne gagne pas cette année, ce sera pour l'année prochaine.

Il y avait quelque chose de louche là-dedans, et ça ne plaisait pas à Hazel. Elle eut le pressentiment d'une catastrophe, d'un scandale public. Il fallait prendre des mesures de toute urgence. Elle s'en alla, fort troublée.

La compétition avait toujours lieu le dernier jour de la foire du comté. Les attractions les plus populaires étaient passées et on avait déjà retiré du champ de foire une bonne partie des marchandises exposées. Il faisait une chaleur étouffante ; une forte odeur d'écurie et de fête

foraine flottait dans l'air chargé de poussière. L'allée centrale grouillait de monde et les stands de rafraîchissements étaient pris d'assaut. Tous les gosses avaient une glace ou un esquimau à la main. Il ne faisait pas plus frais à l'intérieur de Floral Hall ; seule une furtive brise pénétrait par les doubles portes ouvertes. Arvida, Hazel et Kenneth - le mari d'Hazel - étaient assis sur des chaises pliantes, près de la sortie. La pauvre Hazel était dans une position affreusement inconfortable ; son vaste postérieur mettait dangereusement à l'épreuve la résistance des deux chaises sur lesquelles il s'étalait. Ruby était là elle aussi, avec toute sa famille, ce qui irritait Arvida. Les regards sournois que ces gens lui lançaient de temps à autre, comme s'ils attendaient de la voir faire un scandale, lui mettaient les nerfs à vif ; elle se montra néanmoins aussi douce que possible. Elle sourit aimablement à tous ceux qui pénétraient dans la salle, même à Rachel Crosscutt, qui fit son entrée dans un fauteuil roulant poussé par son petit-fils Timothy, précédée d'un chœur de « Oh ! » et de « Ah ! », et de commentaires du genre : « La voilà ! » ou « Rachel Crosscutt vient d'arriver ! » À croire que c'était une reine, ma parole ! Arvida se contraignit à garder le sourire et s'efforça de ne pas regarder trop souvent le pot de gelée de menthe, qui brillait comme des émeraudes en conserve sur la nappe immaculée.

Elle avait clairement exposé ses intentions. Il n'était pas question pour elle - avait-elle affirmé - de rester assise là comme une souche une fois que le jugement aurait commencé. Elle se méfiait de ses réactions. Elle irait donc s'asseoir sous le catalpa, près de la tribune ; là-bas, sur le banc, elle serait à l'ombre et pourrait se détendre. Dès que le prétendu « jugement » serait terminé, Hazel devait récupérer le pot de gelée de menthe et l'apporter à Arvida. *Sur-le-champ*. Arvida espérait avoir réussi à faire pénétrer cette idée dans le cerveau épais de sa sœur. Hazel paraissait bien irritable, aujourd'hui. La chaleur lui portait sur le système.

- Si tu t'imagines que je vais traverser le champ de foire *en courant* par une journée pareille, tu te fais des illusions, Arvida !

- Tu n'as pas besoin de *courir* ; personne ne te le demande. Je t'ai simplement dit de venir *tout de suite*, sans traîner en chemin.

- Puisque tu es tellement pressée de rentrer chez toi, tu aurais dû demander ça à Hitch ; moi, je t'aurais retenu le banc.

Dès que Mary Agnès Jones apparut, Arvida se leva pour partir. Elle se tourna vers Hazel pour lui donner ses dernières recommandations.

- Il faut que je sorte d'ici, sans quoi je vais hurler. N'oublie pas de reprendre ma gelée dès que c'est fini, compris ? Si tu ne viens pas m'apporter mon pot à la tribune, c'est moi qui reviendrai le chercher, et je ferai un tel esclandre que tu n'oseras plus te montrer en public pendant un an ! Je raconterai à tout le monde - en criant pour qu'on

m'entende bien - cette lamentable histoire de cuisine tout électrique. Je parle sérieusement, Hae.

Là-dessus, elle sortit de Floral Hall d'un pas majestueux et se dirigea vers le banc sur lequel Hitch, le petit-fils de Ruby, était allongé, les yeux fermés, en train de sucer un esquimau dégoulinant - que lui avait offert Arvida pour le convaincre de lui garder le banc jusqu'à son arrivée. Elle le congédia d'un geste et s'assit. Il faisait vraiment bon, sous le catalpa ; l'endroit était frais et ombragé. Elle regretta de ne pas s'être arrêtée pour acheter une limonade. Bah ! L'attente ne serait pas longue. D'autant qu'il y avait beaucoup de choses à regarder. C'était drôle de voir ces petites nigaudes en jupe courte faire les folles sur le toboggan, à quelques mètres de là. Cet après-midi, la foire battait son plein ; une sorte de gaieté insensée, frénétique, trépidait sous le soleil torride. Bientôt, la poussière et le vacarme se dissiperaient, la foule s'amenuiserait, les ombres s'allongeraient sur le champ de foire désert et tout serait terminé pour cette année. Mais l'année prochaine ! L'année prochaine, ce serait autre chose !

Arvida lançait des coups d'œil de plus en plus fréquents vers Floral Hall, dont elle apercevait un coin depuis son banc. C'était sans doute fini, à présent. Ce *devait* être fini. Que fabriquait-elle donc, nom d'un chien ? Hazel, Hazel, Hazel, pourquoi tardes-tu ?

Elle apparut enfin, marchant avec une lenteur affolante à cause de ses jambes enflées. Arvida cligna des yeux, éblouie par les reflets du soleil sur des bouts de verre ou de métal. Des vagues de chaleur ondulaient dans l'air saturé de poussière. Arvida se pencha en avant, furieuse contre les imbéciles qui s'interposaient sans cesse entre elle et la silhouette massive de sa sœur, exaspérante de lenteur. Elle finit quand même par la voir distinctement... mais où était le pot de gelée ! Oh ! Si cette stupide bourrique l'avait oublié !...

Elle se leva à l'instant où Hazel, suant et soufflant, arrivait à sa hauteur, en s'éventant mollement avec un mouchoir de la taille d'une feuille de noyer.

- Hazel ! Où est-il ? *Où est mon pot de gelée ?*

Hazel ne sembla pas entendre.

- Ma gelée ! Ma gelée ! cria Arvida d'une voix stridente, en secouant rudement le bras adipeux de sa sœur.

Hazel arborait le sourire le plus idiot, le plus niais qu'Arvida eût jamais vu sur une face d'homme ou de bête. Seigneur, qu'elle était horripilante !

- Retourne là-bas ! Retourne me chercher ma gelée, espèce d'idiote ! Re...

- Pas la peine, hoqueta Hazel.

Et elle s'affala avec délices sur le banc, son triple menton dégoulinant de sueur.

- Veux-tu bien te lever immédiatement et...
- *Arvida !* Auras-tu la bonté de me laisser reprendre ma respiration ? Cesse un peu de me bousculer. Je n'ai pas pu emporter ton pot de gelée.
- Le verdict n'a pas encore été annoncé ? Tu aurais dû attendre que...
- Si, si, c'est terminé. Mais ton pot doit rester là-bas. Tu as *gagné*, Arvida ! Tu as gagné le ruban bleu !

Arvida parut plus horrifiée qu'heureuse, comme si c'était la dernière chose au monde qu'elle eût souhaité entendre.

Voilà ce qui s'appelle de la gratitude, pensa Hazel. Dire qu'elle avait pratiquement dû se traîner à genoux pour *implorer* les membres du comité de décerner le ruban bleu à Arvida - rien que pour cette fois ! Grâce à Dieu, ils avaient fini par accepter. C'était injuste pour les autres, mais ils avaient fini par convenir que c'était le seul moyen de résoudre d'une manière définitive cet épineux problème. Qu'elle l'ait, son précieux ruban bleu ! Dieu seul savait ce que cette créature déséquilibrée était capable de faire si elle ne remportait pas au moins une fois la récompense.

- Tu mens ! cria Arvida. Menteuse ! Menteuse !
- Non, chérie, c'est la vérité. Tu as gagné le ruban bleu avec la gelée de menthe de Maman. Tiens ! Demande à Kenneth, il te le dira lui-même. Le voilà qui arrive.

Kenneth apportait des nouvelles, ça oui. Il courait ! Obèse comme il l'était, il courait, malgré le soleil qui tapait sans pitié. Hazel secoua la tête. Pourquoi se croyait-il obligé de *courir* ? Il les avait presque rejointes, à présent, mais il n'avait vraiment pas la tête d'un messenger de bon augure. Tout au contraire : à le voir, on aurait dit qu'il s'était passé quelque chose d'épouvantable.

DONNEZ-MOI DIX JOURS

(Give Me Ten Days)

par THEODORE PRATT

C'était dingue. C'était insensé. Il n'aurait jamais réagi comme ça normalement. Mais à partir du moment où il vit sa photo dans le journal, Brad tomba amoureux d'elle.

Il étala le journal et la regarda. Jeune visage volontaire. Deux yeux perçants et sombres qui l'observaient et l'aimaient. Une bouche souriante, mais avec une certaine retenue, comme si elle regrettait d'offrir au public la vue de ses contours exquis. Les souples ondulations d'une chevelure safran. Une demi-oreille.

Brad lut ce qu'elle lui demandait dans l'annonce. « Donnez-moi dix jours. » Cela en gros caractères. « Et je ferai de vous un danseur dont toutes les partenaires seront fières. » C'est ce qu'elle lui promettait en plus petits caractères. Et pour prouver qu'elle disait vrai elle signait même son nom - Mavis Ward, en lettres fermes, féminines.

Voilà ce qui vous arrivait quand vous vous obstinieiez à chercher quelque chose. Vous en trouviez une autre. Pendant trois mois, pour son premier boulot en solitaire en tant qu'enquêteur spécial attaché au Gouvernement fédéral, il avait poursuivi un nommé Sforzi. Gentleman aux ascendances balkaniques très vagues. Connu pour vol à la tire de grande envergure. Rien de précis sur lui cependant. Cargaison superflue d'un pays possédant déjà trop de criminels. Suspect d'avoir été introduit illégalement sur le territoire.

Le problème, c'est que Brad ne l'avait pas trouvé.

Son front mince se marqua de rides. Son corps élancé s'amaigrit. Une colère constante embua les yeux gris. Il s'acharna tellement que ses chances de succès en furent gâchées, pratiquement détruites par l'intensité de ses efforts. Son besoin de relaxation devenait si puissant qu'il en arrivait à tomber amoureux de l'image d'une femme.

À la place de mois pénibles passés à la recherche de Sforzi, se dessinaient là, si nettement qu'on ne pouvait les ignorer, dix jours avec Mavis. Pendant ces dix jours il oublierait Sforzi et repartirait ensuite de zéro.

- Je deviens cinglé, marmonna-t-il. Tomber amoureux d'une photo ! Mais c'est peut-être ce dont j'ai besoin.

Réfléchissant, il réalisait qu'après tout il y avait bien plus longtemps qu'il cherchait Mavis qu'il ne cherchait Sforzi.

Quand il la vit à l'école de danse, ce soir-là, il décida sans hésitation aucune qu'il lui donnerait dix ans. Pour commencer. D'ailleurs, il la reconnut tout de suite, il n'y avait aucune erreur possible. Il la distingua immédiatement des autres et admira la mince perfection de sa silhouette. Cela n'apparaissait pas sur la photo mais il avait toujours su qu'elle serait ainsi.

Elle dansait avec un grand type impeccablement habillé. Son regard quitta Mavis pour s'arrêter sur l'homme. Son cœur ne fit qu'un bond, ce qui le surprit, car il ne se laissait pas souvent aller à ce genre d'excès. Était-ce possible ? Était-ce vraiment possible ? Il l'observa plus attentivement. Il distingua un nez ambitieux. Un œil perçant. Un grain de beauté ornant une tempe.

Il comprit alors que, cherchant une chose, c'est celle qu'il tentait d'oublier qu'il avait trouvée.

Il fut instantanément sur ses gardes. Maintenant il n'était plus cinglé. Ou tout au moins, pas autant. Mais Mavis était toujours là. Cela ne la changeait en rien, sauf la possibilité peu enviable qu'elle eût quelques relations avec Sforzi. Pourtant, elle ne pouvait pas faire partie de son monde.

Il les surveillait. Ils se mouvaient harmonieusement sur le parquet brillant. Sforzi ne semblait pas avoir besoin de leçons. Il connaissait tous les pas, parlait sans arrêt. Leurs regards se rencontraient, comme s'ils avaient plaisir à être ensemble. Cela suffit presque pour que Brad saute immédiatement sur le type, au lieu d'attendre et voir ce qu'il préparait afin, peut-être, de le pincer à coup sûr.

Une blonde, laquée à outrance et assise derrière un bureau verni, informa Brad qu'une monitrice allait lui être attribuée.

- Je veux Mavis.

- Excusez-moi ?

- Je veux dire Mlle Ward.

- Elle est occupée pour l'instant. Il y a d'autres...

- J'attendrai.

- Il y en a au moins pour une demi-heure. Tous nos moniteurs sont...

- J'attendrai.

Après un moment il dit à la blonde qu'il pensait connaître l'homme qui dansait avec Mlle Ward.

- M. Josa Sforzi, n'est-ce pas ? L'importateur de la 57e Rue ? ajouta-t-il pour faire bonne mesure.

- C'est M. Gleb Farodny. Il est descendu au *Mirazon*, je crois.

- Alors, je me suis trompé.

Lorsque Sforzi renonça à monopoliser Mavis, Brad se trouva indécis : y avait-il entre eux plus que les leçons de danse ? Il se demandait assurément s'il était habituel pour un élève, avant de partir, de se courber sur la main de son professeur.

Il prit la main que l'on venait d'embrasser et se sentit gagner par une sensation étrange. C'était comme l'instant où une affaire est enfin réglée après de dures semaines de labeur. C'était comme entrer en possession d'une fortune. C'était comme le soleil se levant sur un jour nouveau. Les yeux sombres le regardaient et l'aimaient toujours. La bouche souriait modestement, cachant ses secrets. Les cheveux safran et la demi-oreille se trouvaient juste sous son menton.

C'était exactement comme sur l'annonce, et même beaucoup mieux.

Ils se dirigèrent ensemble vers le parquet ciré. Elle le laissa mener, plume entre ses bras, les pieds frôlant le sol. Ce premier contact était destiné à examiner sa façon de danser, étudier ses fautes, voir s'il manquait de confiance.

Tout de suite il lui donna une des réponses :

- Je m'appelle Bradford Murray.

- Vous n'avez sans doute pas dansé beaucoup récemment, monsieur Murray, votre style date un peu.

- Brad - on m'appelle comme ça pour aller plus vite - n'a pas eu tellement de temps à consacrer à la multitude enfiévrée.

- Vous manquez de variation, dit-elle avec compétence. La variation est ce qui rend un danseur intéressant.

- Vous ai-je dit que j'ai vingt-huit ans, que je suis célibataire et très curieux de tout ce qui se passe en ville ?

- Vous vous tenez un peu trop raide. RelaxeZ-vous. Laissez-vous aller.

- J'ai vu votre photo dans le journal et je suis tombé amoureux de vous. Non, je ne veux pas dire ce que, naturellement, vous pensez. Pas le genre dix jours. Pas le genre dix semaines.

- Vous n'avez jamais appris à tourner à gauche correctement, n'est-ce pas monsieur Murray ?

- Le genre dix millions d'années.

- Bon, essayons de faire un demi-tour à gauche parfait. C'est mieux. Encore une fois.

- Le genre d'amour qu'éprouvent deux personnes qui, naissant, grandissent, se rencontrent et savent tout de suite qu'elles sont faites l'une pour l'autre.

Elle s'arrêta net.

- Monsieur Murray, êtes-vous ici pour apprendre les danses modernes ou bien voulez-vous continuer à débiter des absurdités ?

- Écoutez, je suis sincère. Bien plus que vous ne le pensez. Je vais découper cette photo dans le journal et la mettre à la banque. Je veux qu'elle soit mon épargne. Je veux en recevoir les intérêts, pour le restant de ma vie.

- La banque est peut-être fermée.

- Cette banque est tellement aimable qu'elle écoute toujours ce qu'a besoin de lui dire le bon client.

- Voulez-vous danser ?

Ils s'élançèrent de nouveau.

- Voilà comment je vois mes dix jours organisés : chaque jour vous aurez la moitié du temps pour faire de moi un partenaire dont n'importe quelle danseuse sera fière, et j'aurai l'autre moitié pour vous rendre fière de Brad.

* * *

Le *Mirazon*, situé dans le centre-ville, était réputé comme des plus élégants dans le genre établissement de grand luxe. Il était neuf, immense, et s'élançait vers le ciel sans aucune hésitation, comme si rien ne l'effrayait. Pas un endroit où l'on séjourne sans un respectable revenu, qu'il soit avouable ou non. Celui de M. Gleb Farodny n'était pas des plus avouables mais Farodny occupait néanmoins une suite au *Mirazon*. Une suite très chère, vers le sommet de la tour. Brad n'alla pas jusque là-haut. Il n'en avait pas particulièrement envie. Tous les jours il attendait Sforzi. Quelquefois le matin. Le plus souvent l'après-midi. Quand celui-ci émergeait du vestibule, il le prenait en filature et ne le lâchait plus.

Sforzi ne faisait rien d'autre que ce qu'un homme passant quelques jours en ville eût fait. Il alla plusieurs fois chez son tailleur, déjeuna sur Park Avenue. Il vit quelques pièces de théâtre. Il montra un certain goût pour les films étrangers. Il dîna seul au *Mirazon*. Une fois il joua au bridge avec des amis. En somme, rien d'anormal.

S'il mijotait quelque chose, pour l'instant il faisait le mort. En fait il semblait consacrer sa journée à tuer le temps jusqu'à ce qu'il aille, tous les soirs à huit heures, retrouver Mavis pour sa leçon qui n'en était pas une.

Elle ne lui enseignait rien. Ils passaient l'heure à répéter des pas qu'il connaissait déjà. Et à parler.

Pendant l'heure avec Brad, Mavis fit plus de progrès avec lui qu'il n'en fit avec elle. Ils travaillaient le demi-tour à gauche. C'était toujours difficile pour lui. Elle insista. Pendant qu'il lui racontait tout ce qu'il pouvait dire sur lui. Tout, sauf qui il était réellement. Il devait le lui cacher. Juste en cas. Et il se sentait coupable envers elle, comme s'il la trompait.

Elle écoutait tout ce qu'il disait. Une fois ou deux elle lui sembla touchée. Mais il ne pouvait en être certain. Elle sourit, pas autant que sur la photo cependant, et dit que c'était un petit pas après deux pas plus longs.

Il l'invita à sortir.

- Le règlement, dit-elle froidement, nous interdit de prendre aucun engagement extérieur avec les élèves.

Et où habitait-elle ? Il pourrait aller la chercher chez elle. Personne ne

se soucierait alors du règlement.

Elle était désolée. Elle voulait conserver son emploi. Elle y tenait tellement qu'elle n'avait pas l'intention de lui dire où elle habitait.

Ce n'était pas une grosse difficulté. Tout ce qu'il avait à faire c'était l'attendre à la sortie de l'école et la suivre jusque chez elle. Il s'excusait en se disant qu'il ne faisait que son devoir, après tout elle était peut-être en cheville avec Sforzi. Mais il ne put s'y résoudre. De toute façon, si elle ne voulait pas le rencontrer en dehors de son travail, ça ne servirait à rien. Et cela l'irrita au plus haut point. Il pensa encore plus à elle et la désira plus que jamais.

Le cinquième jour, ce qu'il espérait ne jamais voir arriver arriva. Comme une sangsue, et depuis très tôt le matin, il s'était accroché à Sforzi. Dans le milieu de l'après-midi, celui-ci débarquait devant un petit immeuble sur la 61e Rue. Il entra comme s'il connaissait l'endroit. Il y resta trois heures et vingt minutes. Jusqu'à ce qu'il fasse sombre. Lorsqu'il ressortit, Mavis était à son côté. Brad la vit regarder Sforzi et rire. Jamais elle n'avait ri comme cela avec lui.

Ils montèrent dans un taxi et Brad entendit le nom d'un restaurant. Il n'alla pas plus loin ce jour-là.

* * *

Le même soir, comme il ne racontait rien à son sujet, Mavis le regarda curieusement. Elle semblait attendre les éloges habituels. Ceux-ci ne venant pas, elle ne dit rien. Elle arborait un petit air triomphant, comme si elle avait gagné. Il fut sur le point d'aborder le sujet Sforzi et de lui demander si elle savait ce qu'elle faisait. Il ne pouvait pas encore complètement accepter. Il se traita de fou. Car le fait était là, le regardant fixement. La probabilité qu'elle sût de quoi il retournait était rigoureusement en train de lui faire des pieds de nez.

Le sixième jour à midi le trouva dans un bar sombre, le dos tourné vers eux alors qu'ils étaient assis à une table de l'autre côté de la salle. Dans le miroir du bar il pouvait distinguer le contour indécis de leurs visages, celui de Mavis partiellement caché sous un large chapeau et Sforzi de profil.

Sforzi parlait. Il lui racontait quelque chose et elle écoutait. Intensément. Elle acquiesçait, comme si elle répétait des instructions. Sforzi sortit papier et crayon, puis se mit à griffonner un tas de choses. Il les lui montra, illustrant son exposé. Quand le garçon apparut avec la commande, il retourna le papier. Lorsque le serveur repartit il retourna de nouveau le papier, donnant toujours plus d'explications. Ce manège dura pendant tout le repas. Elle voulait savoir quelque chose. Il le lui disait. Elle posait une autre question. Une assurance volubile venait de Sforzi. Elle discutait. Émettait une objection. Avec véhémence. Encore une explication rassurante de la part de Sforzi,

mais plus emportée cette fois. Elle secoua la tête, pas entièrement convaincue, mais elle accepta ce qu'il avait dit. Comme si elle y était obligée.

Brad décida de suivre Mavis cet après-midi-là. Son taxi s'arrêta dans la 5e Avenue, devant une bijouterie étincelante de noir et d'or. Il regarda les montres en devanture du splendide magasin, et s'arrangea pour que le grand chapeau de Mavis le dissimule à la vue de celle-ci alors qu'un somptueux assortiment de pierreries était disposé devant elle, à une table spéciale, dans le fond du magasin. Elle voulait toujours voir autre chose. Si bien qu'un nombre impressionnant de splendides pièces s'accumula devant elle. Elle semblait très indécise. Comme toute femme, elle faisait preuve de beaucoup d'hésitation et réfléchissait. Comme si elle allait se décider plus tard.

Brad ne la suivit pas quand elle quitta le magasin. Il savait ce qu'il voulait. Et c'était aussi ce qu'il ne voulait pas.

Le septième jour, il lui restait encore une chose à établir, une seule. Il tenta sa chance dans un autre restaurant, alors que Sforzi était engagé dans une conversation très sérieuse avec le maître d'hôtel. Attendant qu'il eût la tête tournée, Brad se planta bien en vue de Mavis. Il inclina la tête, sourit à demi, remua les lèvres en une salutation muette mais néanmoins accusatrice.

Il eut la confirmation qu'il attendait lorsqu'elle le regarda et le reconnut. Elle rougit, sembla troublée. Mais elle se reprit et la réponse à son salut comporta un je ne sais quoi de « droit de faire ce qui me plaît, vous n'avez aucun droit sur moi » et « en dehors d'une heure par soirée pendant dix jours ce que je fais ne vous regarde absolument pas ».

À l'école ce soir-là, alors qu'ils dansaient ensemble, il lui murmura :

- Le règlement interdit de prendre aucun engagement extérieur avec les élèves.

Elle frémit et il s'en rendit compte.

- Je connaissais M. Farodny avant qu'il ne vienne ici, dit-elle froidement. Il a été très gentil avec moi. Il aime danser. J'aime sortir avec lui de temps en temps. C'est tout.

La leçon fut plus impersonnelle que jamais. Absolument glaciale. Elle s'énerva lorsqu'il ne réussit pas son demi-tour à gauche et cela le heurta. Il voulait la sauver. Tout au moins sauvegarder un peu de ce qu'elle avait représenté pour lui au début.

- Mavis, ne le faites pas.

- Quoi donc ?

- Ça ne marchera pas. Même pas vingt-quatre heures après le coup.

- Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Lorsqu'elle le regarda, son air surpris ne semblait pas feint. Brad en conclut que non seulement elle était bon professeur, mais aussi

excellente comédienne.

Il devint plus précis.

- Sforzi.

- Sforzi ?

Distingua-t-il un éclair de peur dans les yeux sombres ?

- Farodny. Tout dépend comment vous voulez l'appeler.

- Oh !

Elle était donc prête à admettre qu'il était son rival. Elle le regarda avec colère. Jolie attitude à prendre. Parfaite pour dissimuler tout ce qu'il pouvait y avoir d'autre à cacher.

- Je commençais à aimer Brad, mais maintenant il ne me plaît plus du tout.

Elle fit demi-tour et s'éloigna. Abruptement.

Les deux jours suivants, Brad ne bougea pas. Il pensait que son avertissement suffirait à les dissuader de leur projet de la 5e Avenue. Alors qu'elle ne lui en serait probablement jamais reconnaissante, il aurait au moins fait cela pour elle. Il voulait faire beaucoup plus cependant. Il lui donnerait les dix jours complets. Il en avait d'ailleurs besoin pour lui-même, comme on s'accroche à une chose déjà perdue. Les dix jours terminés, il lui prendrait Sforzi. S'il le pouvait. Si l'accusation d'entrée illégale tenait.

Lèvres closes, presque trop courtois, il la laissa en terminer avec lui en tant que danseur. Il apprit les pas à la mode. La tenant dans ses bras, il les répéta tous. Mais ce n'était pas drôle. Pas comme au début. C'était impossible, sachant ce qu'elle était. Elle, en revanche, s'en tirait parfaitement. Très professionnelle. Sforzi, qui prenait la première heure, regarda Brad une fois ou deux alors que celui-ci attendait qu'il en ait terminé avec Mavis. Sforzi semblait très amusé.

Le dixième soir, il reçut un choc. Il entra dans le foyer de l'école juste à temps pour voir Mavis disparaître dans le bureau du directeur, entraînée par trois hommes et suivie d'un Sforzi absolument indigné. Brad reconnut deux d'entre eux instantanément : policiers en civil. Le troisième, il ne le situa pas tout de suite. Puis il comprit. Le bijoutier de la 5e Avenue.

Brad se mit à jurer. Contre lui pour n'être pas arrivé à empêcher ça, contre Sforzi et la fille pour avoir fait le coup malgré son avertissement. Dans tout ça, Mavis devenait « la fille ». Le fait qu'elle fût devenue simple individu dans une affaire criminelle le déchirait.

Il fonça dans le bureau du directeur, brandit sa carte fédérale au nez des policiers et déclara qu'il aimerait écouter, qu'il pourrait avoir quelque chose à ajouter.

Sforzi lui jeta un coup d'œil. Mavis s'assit et le dévisagea.

Il apparaissait qu'en fin d'après-midi, chez un joaillier, une jeune femme avait dérobé quelques pierres de la modique valeur d'un peu

plus de cent mille dollars. La jeune femme disait s'appeler Mlle Mavis Ward. Le vendeur l'avait identifiée du fait de ses précédentes visites au magasin et aussi parce qu'il connaissait son nom et son lieu de travail. Elle était venue trois ou quatre fois auparavant, recherchant le bijou particulier qu'un riche admirateur était censé lui offrir. C'était du moins ce qu'elle avait déclaré.

Mavis accusa le coup en silence ; son visage reflétait à la fois confusion et indignation. Brad l'observa avec attention lorsqu'elle affirma qu'il devait y avoir une erreur, une monstrueuse erreur. Elle lui faisait mal. Il avait mal.

- Je ne comprends pas, dit-elle. Je ne suis jamais allée dans ce magasin. Et je ne pouvais pas y être cet après-midi. Je me promenais dans le parc, j'y suis restée jusqu'à six heures, ou presque.

Très intéressant, mais se promenait-elle avec quelqu'un qui pouvait le prouver ?

- Oui, bien sûr. J'étais avec M. Farodny.

Et elle le désigna.

- Que dites-vous de ça, monsieur Farodny ?

Sforzi, qui se tenait là l'air perplexe, se redressa et dit alors :

- Un instant s'il vous plaît. J'aimerais savoir si, sérieusement, vous accusez Mlle Ward de ce vol.

- Nous y pensons très sérieusement en effet.

Puis, s'adressant au joaillier :

- Et vous, monsieur, êtes-vous certain que c'est Mlle Ward qui a... enfin... examiné les pierres ?

- Je suis certain qu'elle les a volées.

Sforzi regarda Mavis comme s'il était complètement désillusionné à son sujet :

- Alors, je veux simplement dire que je ne peux m'obliger ainsi envers la jeune dame. J'étais sur le point de soutenir sa déclaration, confirmant qu'elle se promenait avec moi dans le parc, disons, pour lui rendre service. Mais étant donné le sérieux de la chose, il est évident que je ne tiens pas à être mêlé à cette affaire. Mlle Ward se trompe.

Mavis bondit et cria :

- Vous... vous... mais vous savez que vous étiez avec moi ! Vous le savez bien ! Pourquoi dites-vous le contraire ?

Sforzi haussa simplement les épaules et resta silencieux.

Mavis se mit à bredouiller :

- Pour... quoi, pourquoi ?

Elle regardait les visages accusateurs autour d'elle. Elle dévisagea Sforzi comme s'il lui était impossible de croire ce qu'il venait de dire. Puis, semblant perdre toute énergie, elle s'affaissa sur sa chaise. Elle resta assise, le regard fixe, la peur prenant peu à peu possession de son

visage. Elle voulut dire quelque chose de plus mais n'y parvint pas. Enfin, suffoquant à demi, elle dit ne rien savoir au sujet du vol. Cela résonna étrangement, comme si ce n'était pas aussi important que le démenti de Sforzi.

Les policiers demandèrent à Farodny ce qu'il savait de la fille. Très peu de chose, dit-il. Il l'avait rencontrée à un bal des Beaux-Arts. Il aimait beaucoup danser et était venu à l'école pour se maintenir en forme. Il avait invité Mlle Ward à déjeuner plusieurs fois. Leurs relations n'étaient pas allées plus loin. Il ne savait rien d'autre. Il sortit sa carte et s'apprêta à se retirer.

Brad se laissa aller jusqu'à la porte.

- Un moment, s'il vous plaît. Personne ne s'en va.

Sforzi fit demi-tour, la main sur la poignée de la porte et, l'air interrogateur, regarda les policiers. Ils confirmèrent qu'il devait rester. Brad prit les choses en main. Il n'attaqua pas Sforzi. Il espérait simplement que ses conclusions le mèneraient jusqu'à lui. Il n'était pas besoin de demander au joaillier s'il avait déjà vu Sforzi. Bien évidemment, non. Il n'était pas besoin de demander à Sforzi où il avait passé l'après-midi. Depuis un bon moment Brad en avait une petite idée, mais cela ne coïnciderait certainement pas avec l'alibi de Sforzi, qui serait inébranlable. Brad avait étroitement observé Mavis alors que Sforzi démolissait son alibi. Elle ne jouait pas la comédie. C'était pour de bon. Il se trouvait tout bêtement en présence d'une énorme duperie. Et pas simple du tout à démêler.

Il regarda Mavis, toujours assise, comme hypnotisée. L'espace d'un instant son instinctive confiance en elle fut plus forte que tout et aussi irraisonnée que la première fois que Brad avait vu sa photo dans le journal. Puis le sentiment s'estompa. Malgré son envie de lui faire confiance, il ne pouvait en être sûr. Pas au point où elle en était maintenant. Impossible quand il se souvenait de toutes les fois où il l'avait vue avec Sforzi. Impossible quand il ne pouvait oublier qu'elle l'avait bien reconnu ce jour-là, au restaurant. C'est très bien d'être romantique et de rester loyal envers la femme qu'on aime, mais il avait été suffisamment longtemps dans le métier pour savoir que toute chose et tout être doivent être mis à l'épreuve. Il ne pouvait se permettre d'admettre trop, trop vite. Pas même Mavis.

C'était à lui de prouver l'innocence de Mavis, ou sa culpabilité. Perspective peu réjouissante étant donné les faits. Et la dernière chose qu'il eût envie de faire.

Il se tourna vers les policiers, le joaillier, Sforzi :

- Allons-y, dit-il, on va se promener.

Sforzi ne fit pas d'objection. Tout au moins, la façon dont il formula sa remarque ne ressembla pas à une protestation.

- J'imagine, dit-il calmement, que vous allez examiner le lieu de

résidence de Mlle Ward. Croyez-vous qu'il soit vraiment nécessaire que je vous accompagne ?

- Il est possible que vous puissiez nous aider.

Sforzi dit ne pas comprendre. Ajouta quelque chose au sujet d'un rendez-vous. Il était sûr qu'on n'avait pas besoin de lui.

- Nous ne pouvons y aller sans vous.

Dans la 61^e Rue Est ils s'arrêtèrent devant l'immeuble jusqu'où Brad avait filé Sforzi quelques jours auparavant. C'est de là qu'il l'avait vu sortir en compagnie de Mavis. Mavis semblait plus étonnée qu'apeurée. Du moins, c'est l'impression qu'elle donnait. Les nerfs de Sforzi tenaient le coup. Mais peut-être n'avait-il aucune raison d'être nerveux.

Ils s'entassèrent dans un petit vestibule. Huit boîtes aux lettres en cuivre s'alignaient sur le mur. Brad se pencha et s'attarda un moment à examiner les noms sur les boîtes. Se redressant avec un grognement, il entraîna alors les autres vers les étages.

Au premier, il arrêta son monde devant une porte, vérifia le nom et sonna. La porte s'ouvrit et ils se trouvèrent face à une femme imposante. Brad eut l'air déçu :

- Excusez-nous, dit-il, nous nous sommes trompés d'appartement.

La femme les regarda se diriger vers le second étage. Sa porte claqua alors qu'ils attaquaient la troisième volée d'escaliers. Brad s'arrêta devant une autre porte. Il se tint là un moment, observant Mavis et Sforzi. Les nerfs de Sforzi tenaient toujours le coup. Il souriait et haussa les épaules. Comme si tout cela était une perte de temps et ne le concernait absolument pas. Mavis était silencieuse et contractée. Comme si elle avait de plus en plus de mal à supporter la tension du moment.

Brad sonna. Un bruit de télévision parvenait de l'appartement. Le son fut pratiquement coupé à l'instant où il mettait le doigt sur la sonnette. Personne ne vint à la porte. Tout resta silencieux à l'intérieur. Il sonna une nouvelle fois et attendit. Un temps particulièrement long s'écoula. Il semblait que personne ne viendrait ouvrir la porte.

Lentement, prudemment, la porte s'entrouvrit. Quelqu'un jeta un coup d'œil. Ils entendirent un hoquet de surprise et, vite, la porte fut repoussée.

Juste à temps Brad la bloqua du pied. Il la poussa de nouveau. Grande ouverte. Quelqu'un fuyait en courant dans le couloir de l'appartement. Brad ne fit qu'un bond dans l'entrée.

Lorsque Mavis, les deux policiers, Sforzi et le joaillier entrèrent dans la salle de séjour, Brad tenait une jeune femme coincée entre l'extrémité d'un canapé et le mur. Il demanda à Mavis de venir se placer à côté de la jeune femme. Mavis laissa échapper une exclamation de surprise,

non en raison de la demande à laquelle elle obéit, mais à la vue de la seconde femme.

Les voyant côte à côte, on remarquait tout de suite la différence. L'une avait facilement deux à trois centimètres de plus que l'autre. L'expression du visage, douce chez l'une, était bien plus dure chez l'autre. Regardant d'un peu plus près encore, il était facile de voir que la couleur safran de la chevelure était artificielle chez l'une, alors que celle de l'autre était naturelle.

- Permettez-moi de vous présenter la seconde des deux seules femmes célibataires vivant dans cet immeuble, dit Brad. Mlle Darby. C'est du moins ce que dit la boîte aux lettres. Ce qui n'a d'ailleurs pas d'importance pour le moment.

Puis se tournant vers le joaillier :

- Et maintenant, demanda-t-il, laquelle a pris les pierres ?

Le joaillier, abasourdi, dut bien avouer :

- Je... je ne sais pas. Seulement que je connaissais Mlle Ward par son nom.

- Exactement. Il est évident qu'elle devait être connue par son nom.

Il jeta un coup d'œil à Sforzi dont les nerfs commençaient à craquer, le regard d'aigle allant se fixer, en direction de l'entrée, sur la stature des deux policiers. Brad ne le tenait pas encore. Il fallait d'abord que les pierres soient retrouvées et même, ce n'était pas encore certain.

Brad continua :

- Le coup a été monté de façon qu'une femme soit forcément reconnue. Quelqu'un devait être coupable. Mlle Ward fut choisie parce qu'elle ressemblait suffisamment à Darby et la ressemblance avec Mlle Ward fut également accentuée chez Darby. Sforzi, que vous connaissez sous le nom de Farodny, étudia cela avec soin. Je l'ai vu avec chacune d'elles et n'ai rien remarqué. Puis je me suis aperçu que chaque fois que je l'avais vu avec Darby c'était, ou bien le soir dans un bar à peine éclairé, ou bien alors qu'elle était presque entièrement dissimulée sous un grand chapeau. La fois suivante, c'est bien Mlle Ward que j'ai vue. Cet après-midi, pendant que Darby s'occupait des pierres précieuses, Sforzi se promenait dans le parc avec Mlle Ward qui ne pouvait donc prouver qu'elle était ailleurs.

Il se tourna vers les policiers :

- Ça sent le coup monté à plein nez. Vous ne croyez pas ?

Pendant que les policiers approuvaient, Sforzi ne dit rien. Il alluma une cigarette et ne bougea pas. Darby se tenait tranquille, surveillant d'un œil mauvais la fouille de l'appartement. Elle ne se décida à parler que lorsque le joaillier laissa éclater sa joie : les pierres venaient d'être retrouvées dans la cuisine, au fond d'un sac de sucre.

- Je t'avais bien dit que ça ne marcherait pas ! hurla-t-elle. Toi et tes arrangements, tu repasseras ! C'est moi qui vais trinquer maintenant !

Ce soir-là à l'école de danse, Brad prit sa dixième leçon avec Mavis. Ils dansaient avec aisance, presque comme des professionnels.

- Aimez-vous ce pas ? Je viens de l'inventer.

- J'habite dans la 11e Rue, dit-elle.

Elle lui donna les indications alors qu'ils évoluaient vers la droite, puis vers la gauche.

- Est-ce que mon demi-tour à gauche est bon, maintenant ?

- N'importe quelle partenaire serait fière de vous, murmura-t-elle.

L'INSPIRATION

(The Inspiration)

par TALMAGE POWELL

Juliano se retourna sur sa pailleasse, et la dure planche mal dégrossie qui la soutenait gémit sous le poids de son corps mince. Malgré la chaleur de la nuit mexicaine, une légère brise chargée des odeurs de l'arène voisine, odeurs de sable, de sueur et de sang séché, filtrait à travers les lézardes de l'appentis de torchis.

Juliano scruta l'obscurité. Le silence semblait palpiter d'une invisible respiration, sans qu'aucun claquement de sabots, aucun hennissement, aucun des bruits familiers ne provienne de l'écurie ou de l'enclos. Même les coyotes efflanqués des collines désolées au-dessus de San Carlo de las Piedras semblaient avoir ignoré la pleine lune.

Une sombre prémonition fit frissonner Juliano, qui se redressa sur son lit. Il jeta un coup d'œil à la silhouette de son frère jumeau José, étendu près de lui. « Animal, pensa-t-il, à te voir personne ne se douterait que notre sœur a des ennuis. »

Un léger remords suivit immédiatement cet accès de reproche. José aimait Lista tout autant que lui, mais leur gémellité lui faisait oublier qu'ils demeuraient quand même différents. Lorsque venait l'heure de dormir, José dormait.

Juliano se leva et marcha doucement jusqu'au pas de la porte. Vêtu d'un pantalon de gros coton gris avec lequel il travaillait et dormait, il était grand et très mince pour ses quatorze ans. Le clair de lune donnait une lueur satinée à son torse osseux, ses bras noueux, et son visage de métis aux pommettes larges couronné d'une crinière noire et drue. Il se dégageait de ses traits une impression de faim ardente, la faim du puma nerveux qui a survécu à toutes les privations.

Il parcourut les alentours de son regard noir, l'ombre de l'écurie à laquelle était adossé l'appentis, la langue de terre poussiéreuse qui le séparait de l'arène, distante d'une trentaine de mètres, les enclos accotés au mur de l'arène dans lesquels les taureaux de la course de dimanche projetaient des ombres sombres et menaçantes.

Rien ne bougeait dans la nuit mortellement silencieuse. À cet instant, la situation n'était plus brillante comme trois ans auparavant, lorsque José et lui étaient arrivés à San Carlo pieds nus, avec pour toute fortune les vingt centavos que leur avait donné leur père en leur expliquant qu'il était temps pour leurs bouches affamées de quitter sa

table.

San Carlo était apparue comme une perle à leurs yeux écarquillés de jeunes péons. Les immeubles en stuc brûlés par le soleil s'élevaient de deux, trois, et même parfois quatre étages. Les rues étroites déversaient leur flot de circulation sur une large place où les pigeons tournoyaient autour d'un monument de pierre et où un homme en uniforme brun avait le pouvoir d'arrêter les voitures d'un seul coup de son sifflet.

Des souvenirs antérieurs à ce premier jour en ville revenaient en foule, en images précises et brutales comme la ruade d'un âne. Les murs d'adobe de la ferme au fin fond des collines, là où l'on prenait le plus grand soin du maïs récalcitrant à l'aide d'une infatigable charrue et d'eau transportée à travers champs. Un feu de bouse, brûlant dans le foyer. Le claquement des mains de sa mère préparant les tortillas. Le vieux bouc irascible à la corne cassée. L'incalculable poule rousse qui donnait des œufs à deux jaunes. La poupée de son avec laquelle jouait Lista, à peu près à l'époque où son frère et lui étaient nés...

Un faible gémissement perça la nuit, et Juliano se figea à l'entrée de l'appentis. C'était sans aucun doute la même plainte qui l'avait réveillé.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il aperçut sa mince silhouette recroquevillée sur le sol à l'angle de la grange. Il se mit à courir, et s'agenouilla près d'elle. Son esprit refusa de croire à ce qu'il voyait, et l'espace d'un instant, il faillit s'évanouir. « Lista ! Ma sœur ! Mon Dieu ! »

La douleur trempait de sueur et de fièvre le doux ovale du visage et la magnifique chevelure noire défaite. La mort emplissait déjà les grands yeux noirs.

Les lèvres palpitèrent, et les dents éblouissantes de Lista brillèrent.

- Juliano... je savais que je parviendrais à te rejoindre. Aide-moi, Juliano, aide-moi.

Elle s'efforçait de se redresser sur un coude en lui tendant la main, mais il demeurait figé à la vue de tant de sang, tout ce sang qui tachait sa robe de coton, dégoulinait le long de ses mollets et teintait déjà le bord de ses sandales.

- Lista..., dit-il d'une voix blanche. Lista...

Soulevant le corps léger et sans vie, il se dirigea en chancelant vers l'appentis. Les chevaux dans leurs stalles et les taureaux dans l'enclos s'agitèrent au bruit de ses appels rauques :

- José ! Vite ! Dépêche-toi, et aide-moi, animal ! Notre sœur est en train de mourir !

* * *

Le docteur Diego Sorolla De Luz sortit sous le porche du bâtiment de

brique long et bas qui abritait le dispensaire pour les pauvres de San Carlo. Il ferma la porte derrière lui et cligna des yeux aux premiers rayons du soleil levant.

C'était un homme maigre et basané, vêtu d'une blouse, d'un pantalon de coutil blanc et d'une toque de chirurgien. Il observa un instant les deux garçons qui lui tournaient le dos, assis les jambes pendantes à l'autre extrémité du porche, prit une profonde inspiration et se dirigea vers eux.

Juliano et José tournèrent la tête au bruit des pas fatigués sur le plancher grinçant, lurent la pitié et la sympathie sur le visage du médecin. Juliano pâlit légèrement, sans plus, et les garçons réagirent en apparence à la mort de leur sœur avec le stoïcisme de leurs ancêtres.

- Je suis désolé. J'ai fait de mon mieux, mais cela n'était pas suffisant.

- Merci, docteur, dirent les deux garçons, et Juliano ajouta : Nous vous paierons quand...

- Tout est payé, mon garçon.

- Comment ? Muno Figero n'est pas venu, et personne d'autre ne se serait dérangé.

Le médecin se baissa et s'assit entre eux deux, José à sa droite et Juliano à sa gauche.

- Muno Figero ? Le jeune torero ? C'était lui le futur père ?

Juliano acquiesça.

- Tais-toi ! dit José en se penchant vers son frère. Juliano ! Lista nous avait demandé de ne rien dire.

- Votre sœur vous avait parlé de ses ennuis ? demanda le médecin.

- Nous étions très proches, Lista et moi, dit Juliano. Elle se tournait toujours vers moi quand elle avait des problèmes - même à la fin. Elle ne parlait ni à Maman, ni à Papa, ni même à Muno, qu'elle aimait, mais à moi...

- Juliano, fit José.

- Quelle importance, maintenant ? dit Juliano en regardant son frère. C'est bien que le docteur le sache.

Il leva les yeux vers l'homme :

- Ce n'était pas vraiment une mauvaise fille, Docteur, même si elle vivait avec un homme qui n'était pas son mari.

- J'en suis sûr. C'était la plus belle des jeunes femmes, et je veux que ce soit là le souvenir qui vous reste d'elle.

- Je me souviendrai de sa peine, dit Juliano. Elle allait avoir un bébé, et Muno n'en voulait pas.

Le visage d'aigle au nez busqué de De Luz s'assombrit un instant, et ses yeux s'emplirent de colère.

- Je suis sûr que notre torero s'en sortira.

Il n'alla pas plus loin, renonçant à raconter ce que son expérience lui

avait appris. Sur l'insistance de son fiancé, la jeune fille avait dû se terrer dans un trou sombre où une vieille femme aux doigts sales l'avait fait avorter avec une baguette taillée ou une crasseuse aiguille à chapeau. Quand l'affaire avait mal tourné, la vieille avait dû abandonner la jeune fille en ne pensant qu'à sa propre sécurité, et d'une façon ou d'une autre, Lista s'était traînée vers la seule personne au monde en qui elle eût confiance.

Le médecin posa la main sur l'épaule nerveuse et forte de Juliano.

- Cesse de ressasser cette histoire, petit. Cela ne sert à rien, et elle ne l'aurait pas voulu.

- C'est ce que j'essaie de lui dire, intervint José, mais il ne pense qu'à ça depuis deux ou trois jours, depuis que Lista est venue nous parler.

- Animal, dit Juliano, elle avait besoin d'en parler à quelqu'un. Est-ce que tu ne le comprends pas ?

- Vous avait-elle dit qu'elle allait se faire avorter ? demanda le médecin.

- Avorter, docteur ?

- A-t-elle mentionné quelqu'un, un endroit, ou bien la façon dont elle avait l'intention de s'y prendre ?

- Elle a dit que Muno savait ces choses-là. Je l'ai suppliée de ne pas le faire.

- Je vois, dit De Luz en se levant lourdement. L'affaire sera bien entendu rapportée à la police, mais je doute qu'on puisse trouver quoi que ce soit. Le jeune homme en question va sans doute recevoir un grand choc, et autant essayer de tuer un seul des rats qui grouillent dans les monceaux d'ordures de San Carlo que d'espérer trouver la vieille. La moitié des vieilles sorcières de la ville se seraient chargées du travail pour quelques pièces.

- De toute façon, dit Juliano en se levant lui aussi, cette histoire sera rapidement oubliée. Nous ne sommes que des péons.

Le médecin lui lança un regard perçant et faillit protester contre l'affirmation sans illusion du jeune garçon, puis se ravisa, et dit :

- Il y a des détails à régler. Votre père devra être informé. Des dispositions doivent être prises pour l'enterrement. J'y veillerai.

- Vous êtes très bon, dit Juliano.

* * *

Il était midi passé, et Juliano demeurait silencieusement assis sur le banc du square. José s'inquiétait de plus en plus du changement survenu chez son frère.

- Juliano, j'ai faim...

- Eh bien, va manger !

- Mais toi, Juliano...

- Tais-toi, José.

« Papa et Maman, pensait Juliano, je n'aurais jamais cru qu'une chose pareille puisse se produire quand j'ai réuni Lista et Muno. Je ne leur voulais que du bien... Est-ce moi qui ai involontairement provoqué tout ceci, ou bien était-ce déjà écrit ? »

* * *

Dès le premier jour, lui et José avaient dilapidé leurs vingt centavos en achetant aux marchands ambulants du sucre candi vendu dans des vitrines tachetées de mouches.

Le troisième jour, Juliano et José avaient rencontré trois autres garçons dans la même situation. Leurs crampes d'estomac devenaient plus exigeantes, et les autres étaient plus familiarisés avec la vie citadine.

Les cinq gamins avaient repéré un homme bien habillé qui sortait d'une *cantina*, l'avaient suivi sans bruit dans la ruelle obscure, et au moment opportun, l'avaient assommé, puis dépouillé de son portefeuille. Ils s'étaient ensuite partagé le butin, qui se montait à quarante-trois pesos.

Installés un peu plus tard pour la nuit dans un caniveau, José s'était tapoté l'estomac, confortablement rassasié, en remarquant :

- Ça, c'est une bonne chose.
- Non, avait dit Juliano, ce n'est pas bien d'avoir fait ça.
- Alors, qu'est-ce que nous allons faire ?
- Nous allons trouver du travail.

José avait poussé un grognement sceptique, puis s'était endormi. Juliano était resté un moment éveillé ; il se souvenait de l'expression soudain dessoûlée et pitoyable qui s'était peinte sur le visage de l'homme attaqué lorsque les jeunes loups s'étaient abattus sur lui, et il se sentait sale.

Le lendemain de ce vol étant un dimanche, Juliano et José avaient suivi la fouie qui se dirigeait vers l'arène. Juliano s'était imprégné du moindre détail, de la trompette grêle qui annonçait la procession des matadors en costume jusqu'à la sortie du dernier taureau traîné hors de la piste.

- José, avait alors dit Juliano, nous serons toreros. C'est le seul moyen pour les gens comme nous de devenir un jour riches et célèbres.
- Pas moi, dit José.
- Tu me suivras, dit Juliano d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Viens. Nous allons voir le directeur de cet endroit.

Après avoir demandé des indications à un nombre incalculable de gens, ils avaient fini par se retrouver devant un homme voûté, au teint cireux, qui avait d'incroyables poches sous les yeux.

- Alors, vous voulez travailler ?
- Oui, monsieur.

- Qu'est-ce que vous voulez faire ?
- N'importe quoi, pour commencer. Mais un jour, je serai matador.
- Toi et des millions de ta sorte, rétorqua le directeur d'un air méprisant. Est-ce que vous êtes prêts à pelleter du fumier ?
- Jusqu'à ce que les bras nous en tombent, monsieur.
- À réparer les jambières des chevaux ? Aiguiser les aiguillons des picadors ? Étriller les chevaux et soigner les bouvillons qui servent à guider les taureaux dans les enclos quand ils débarquent des ranchs ?
- N'importe quoi, monsieur. N'importe quel travail.
- Très bien, mon garçon, j'accepte, parce qu'il y a toujours du travail pour des volontaires qui ne demandent pas une fortune. Mais tu obéis quand on te le dit, hein !
- Toujours, monsieur.
- Et si je vous prends à voler ou à traîner, je vous coupe les oreilles, et je les donne à mon chien.
- Le chien mourra de faim, dit Julianio en riant.
- Où habites-tu, gamin ?
- Dans une grosse conduite de pierre qui passe sous une rue.
- Vous attraperez la mort, là-dedans. Vous pouvez utiliser l'appentis à côté de l'écurie.
- Merci, monsieur.

Après une dure journée de travail, José ne pensait qu'à une chose, se jeter sur son bol de haricots et son lit, mais Julianio aimait savourer ses soirées, et au soleil couchant, dans l'arène vide, une mince silhouette combattait des taureaux imaginaires. Il n'avait pour toutes armes qu'une vieille cape en lambeaux, une épée de bois et une muleta taillée dans un morceau de toile de sac. Il répétait tout ce qu'il avait observé, tout ce qu'on lui avait dit, et, un soir, lorsqu'il acheva une série de « véroniques », un « olé » suivi d'applaudissements brisa le silence. Surpris, il leva les yeux, et c'est ainsi qu'il rencontra Muno Figo, qui combattait le lendemain et était venu voir les taureaux qu'il avait tirés au sort.

Muno avait six ans de plus que Julianio, il était grand et mince ; ses yeux diaboliques et ses dents blanches brillaient au milieu de son sombre visage en « V ». Son jeu de cape élégant et audacieux commençait à lui valoir une certaine réputation.

Pendant toute cette saison, Julianio suivit Muno pas à pas et, ravi de cette adulation, Muno lui donna des leçons, l'emmena dans les cafés où les toreros et leurs admirateurs venaient discuter autour d'un verre de vin. Il entendit parler de Belmonte, le père de la tauromachie moderne, de Procuno, qui avait perfectionné la passe du « mort », de Perez, qui avait combattu le terrible taureau Machin et avait été tué à cause de la légère brise qui avait soulevé un coin de sa cape et l'avait ainsi exposé, de Saleri, qui avait diffamé l'art classique avec un tour

facile et spectaculaire qui consistait à utiliser une perche pour sauter au-dessus de la tête du taureau. Saleri n'avait eu que ce qu'il méritait lorsqu'il avait commis l'erreur de tenter une seconde fois son « truc » avec le même taureau. Au second saut, les cornes de l'animal l'attendaient.

- Ce qui prouve, avait fait remarquer Muno, qu'un taureau peut être plus intelligent qu'un homme. Ce sont des animaux qui apprennent rapidement, et qui n'oublient jamais.

- Moi non plus, je n'oublierai pas, avait dit Juliano.

L'élargissement de ses connaissances avait détruit l'illusion : San Carlo et son arène n'étaient pas le centre du monde. Il existait des douzaines de petites arènes semblables éparpillées à travers tout le Mexique dans des petites villes crasseuses, des arènes dont les murs de bardeau portaient des plaques de fer-blanc rouillées qui invitaient à « Boire Coca-Cola », et dont les sièges étaient des gradins de planches nues à peine rabotées. S'ils ne se faisaient pas tuer entre-temps, les matadors combattaient sur ces pistes à deux moments précis de leur carrière : c'était là qu'ils débutaient, jeunes et sûrs d'eux, et c'était là qu'ils finissaient, vieux, amers et pleins de cicatrices, combattant d'un air lugubre des taureaux qu'ils auraient autrefois ridiculisés, devant des foules frustes et grossières qu'ils méprisaient.

Juliano n'eut aucune nouvelle de sa famille pendant cette période, et cela était dans l'ordre des choses. Chacun avait son chemin à parcourir, Papa et Maman à la ferme et Lista avec son mari, un veuf âgé venu un jour offrir à Papa dix pesos pour avoir la permission d'épouser Lista, qui avait alors quinze ans.

Leurs visages se transformaient peu à peu en affectueux souvenirs, et puis, un après-midi, Lista les attendait à leur retour à l'appentis. Ils avaient passé la journée à répandre du sable frais dans l'arène, mais le malaise qu'ils éprouvaient, dû à la sueur et à la sécheresse du sable, s'évanouit à la vue de leur sœur, debout près de la porte, une valise de carton à ses pieds.

Elle tendit les bras, ils se précipitèrent, et tous les trois ne formèrent plus qu'un tourbillon de cris, de bourrades et de rires joyeux. Puis Juliano recula, et tint sa sœur à bout de bras :

- Notre sœur aînée est une femme splendide, José.

José eut un rire moqueur d'une rare vivacité :

- Ce n'est qu'un rêve, Juliano. Elle est trop belle pour être réelle.

- Mais, qu'est devenu ton mari, Lista ? demanda Juliano.

- Il est mort, dit-elle calmement. Il a un jour bu trop de pulque au village, il est tombé de son cheval, et s'est rompu le cou.

Juliano changea de sujet sans regret ni tristesse ; après tout, le vieil homme avait eu trois femmes.

- Je n'avais pas d'endroit où aller ; aussi, je suis venue, Juliano.

- Tu as bien fait, dit-il en lui entourant les épaules de son bras. Ce soir, nous allons au Café de los Toros boire une bouteille de vin pour célébrer nos retrouvailles.

Ce fut cette nuit-là qu'elle rencontra Muno et, succédant au vieillard, l'ardent et éblouissant jeune homme avait rapidement fait naître l'amour.

Et maintenant, elle était morte.

Juliano releva lentement la tête, conscient de la présence de José, qui s'agitait de façon inquiète à ses côtés. Il jeta un regard à la place sur laquelle ils se trouvaient, aux voitures, aux pigeons tournoyant autour du monument. Il sentit la chaleur du soleil sur son visage et pensa à elle, si froide là-bas, au dispensaire. Il déplia lentement son grand corps et se leva.

- Nous allons manger, Juliano ? demanda José en bondissant du banc.

- Non, lui répondit Juliano en lui lançant un long regard sombre. Nous allons voir Muno.

* * *

Muno nouait une mince cravate noire autour du col de sa chemise de soie blanche lorsqu'on frappa à la porte de son minuscule appartement. Après avoir jeté un dernier coup d'œil à son reflet, il s'éloigna de la commode et traversa la pièce, se frayant un chemin à travers le petit espace encombré d'un sofa, de chaises, d'une table, d'un lampadaire, d'une armoire de carton ondulé et d'un lit encore défait.

Il ouvrit la porte et se raidit légèrement à la vue des deux garçons debout dans le couloir sombre.

Il murmura leurs noms, puis s'écarta et les fit entrer, un peu pâle.

- Il est arrivé quelque chose ? demanda-t-il tout en ayant deviné qu'il s'était effectivement produit quelque chose.

- Elle est morte, Muno, dit Juliano.

- Oh !...

Muno se dirigea vers le sofa bleu usé et s'assit lentement. Ses mouvements donnaient l'impression que ses articulations étaient grippées et jouaient avec effort.

- Où est-elle ? demanda-t-il.

- Au dispensaire. L'affaire a mal tourné, Muno. Elle n'aura pas de bébé. Elle a perdu tout son sang, et elle en est morte.

Muno leva une main et essuya les gouttes de sueur qui perlaient sous ses yeux.

- Je suis désolé, Juliano. Sincèrement désolé.

Juliano parcourut la pièce du regard, les vêtements jetés sur une chaise, les chaussettes en tas au pied du lit, la commode où se trouvaient sa poudre, son eau de Cologne, tels qu'elle les avait posées

là la dernière fois.

- Je suis sûr que tu es sincère, Muno. Elle était jeune, belle, et s'était entièrement donnée à toi.

Muno se mordit les lèvres et hocha doucement la tête.

- Tu me hais, Juliano ?

- Te haïr ? Non. Je te méprise.

- Tu ne comprends pas. Un enfant aurait tout compromis, alors que je suis sur le point de réussir. Sais-tu qu'un manager connu a fait tout le chemin depuis Mexico uniquement pour me voir combattre demain ?

- Je vois.

Juliano adressa un léger signe à José et ils se dirigèrent vers la porte.

Muno bondit du sofa :

- Juliano...

Celui-ci poussa José dans le couloir, puis se retourna sur le pas de la porte.

- Juliano, ce n'est pas la haine qui la fera revivre.

Juliano demeura immobile et le regarda.

- S'il te plaît, Juliano. C'est fini, terminé. On ne peut plus rien y changer.

- Dans combien de temps l'auras-tu oubliée, Muno ?

- Juliano...

- En ramèneras-tu une autre demain soir ?

Le visage de Muno se durcit :

- Va-t'en ! Va-t'en ! Tu es un imbécile, comme ta sœur. Sors, et ne reviens pas !

* * *

Cette nuit-là, alors que la lune atteignait son zénith, Juliano réveilla José. Celui-ci se dressa sur sa paillasse en bâillant et se frottant les yeux.

- Que se passe-t-il, Juliano ?

- Viens, nous allons dans l'arène. Il fait aussi clair qu'en plein jour, je ne peux pas rester là.

José laissa retomber ses mains :

- Quoi ? Que se passe-t-il ?

Juliano était déjà debout, en train d'enfiler sa blouse de coton blanc.

- Muno Figero a tiré au sort le taureau Santiago pour demain.

- Oui, mais qu'est-ce que...

- Je voudrais prendre sa place, essayer ce taureau, maintenant, dans l'arène. Veux-tu m'aider à le faire entrer et le ramener à l'enclos - ou dois-je le faire moi-même ?

La peur écarquilla les yeux de José.

- Tu es fou, Juliano, tu vas te faire tuer !

- Je ne vais pas discuter. Viens-tu m'aider ou pas ?

José sauta du lit en murmurant une prière incohérente.

Quelques minutes plus tard, après que Juliano eut crié à José d'ouvrir la barrière, le taureau Santiago fit ses premiers pas dans l'étrange et nouveau monde de l'arène.

Planté au centre, à la lueur de la lune, Juliano regarda le taureau s'arrêter et gratter le sable. Il savait que Santiago l'avait vu et s'immobilisait un moment pour prendre la mesure de l'ennemi comme de la situation. Santiago était un Piedras Negras noir, pesant presque cent quatre-vingts kilos avec une paire de cornes aux extrémités dangereusement recourbées, bien supérieur à la moyenne des taureaux que l'on voyait d'ordinaire à San Carlo.

Juliano leva d'une main tremblante sa vieille cape, avec l'impression que sa bouche sèche et sa gorge serrée lui ôtaient l'usage de la parole. Il tapa du pied dans le sable et interpella l'animal :

- Toro ! Toro !

Santiago se mit à décrire des cercles, paraissant ignorer l'existence de cette créature à deux pattes. Et soudain, le tonnerre de ses sabots déchira la nuit.

Juliano combattit de toutes ses forces son envie de fuir. La sueur lui brûlait les yeux et ses mains tremblaient de façon incontrôlée en agitant la cape.

La distance s'amenuisait, le taureau devenait de plus en plus monstrueux, et de ses yeux jaillissaient des éclairs rouges. Juliano fixait désespérément les cornes aiguës, qui plongèrent soudain, mais un léger mouvement de la cape les détourna imperceptiblement de leur course.

Le taureau était passé, et Juliano réalisa qu'il était toujours vivant. Il se retourna : Santiago avait déjà fait demi-tour et chargeait de nouveau. L'épreuve fut cette fois-ci moins effrayante, et le cœur de Juliano cessa de lui obstruer la gorge.

Une nouvelle passe, un nouvel effet de cape, encore et encore.

Juliano osa émettre un rire, et tapa de nouveau le sol de son pied nu.

- Toro !

Les secondes se transformèrent en minutes, et un mince nuage de poussière s'élevait maintenant de la piste. Santiago se retourna, chargea, et de nouveau la cape l'évita sans danger.

- Toro ! Toro !

Juliano agita la cape. Il fit ainsi encore une douzaine de passes, attirant le taureau sur le côté de l'arène. Santiago commençait à écumer.

- Ça suffit, décida Juliano, et il sauta par-dessus la barrière.

José, qui avait observé la scène en toute sécurité derrière l'abri de bois, félicita son frère :

- Tu es un torero, Juliano, un vrai !

- Je me suis entraîné plusieurs mois au travail de la cape, dit Juliano, essoufflé et trempé de sueur. Maintenant, il faut guider Santiago dans le couloir, et lui faire réintégrer l'enclos de façon à ce que personne ne s'aperçoive qu'il était ici cette nuit.

José, encore ahuri, hocha la tête :

- Mon frère, avec un taureau bien vivant !

- Peut-être n'étais-je pas seulement bien entraîné, mais aussi animé d'une profonde inspiration, dit Juliano.

- Ne t'es-tu pas senti seul et nu là-bas ?

- Aussi nu que Belmonte a dû se sentir, répondit Juliano en regardant fixement son frère.

Lorsqu'il était enfant, le plus grand des toréadors nageait la nuit jusqu'à un ranch voisin et combattait secrètement les taureaux, tout seul. C'est ainsi que Belmonte avait appris, mais il était trop jeune pour savoir qu'il envoyait alors de nombreux matadors à la mort. Si seulement il avait su...

Juliano se retourna et regarda par-dessus la palissade le taureau Santiago qui se tenait au centre de l'arène, piaffant, la tête levée, les cornes luisant sous la lune, défiant un adversaire invisible.

- La première fois que le taureau affronte l'homme, il pense que celui-ci et la cape ne font qu'un, aussi la cape détourne-t-elle son attention, expliqua Juliano. Mais la seconde fois - si jamais il y en a une - le taureau a compris. Voilà pourquoi, dès le jour de sa naissance, on veille à ce que le taureau ne soit jamais mis en présence d'une cape, jusqu'au moment où il entre dans l'arène. Rien n'est plus meurtrier qu'un taureau qui a déjà connu la cape. Un taureau comme celui que Muno Figero affrontera demain dans l'arène.

José hocha la tête, comprenant petit à petit les choses que son frère avait apprises lorsque lui-même passait ses soirées à dormir.

- Je pense que Muno Figero ne vivra pas assez vieux pour voir Mexico, décida José.

Et pour une fois, Juliano fut sûr que son frère avait raison.

POUR L'AMOUR DE L'AR... GENT

(Art For Money's Sake)

par DAN J. MARLOWE

Je m'appelle Cari Widner. À me voir, on n'aurait guère tendance à me classer parmi les êtres audacieux destinés aux entreprises risquées. Je me déplume, j'ai le visage rose et poupin, je suis bien trop petit et la soixantaine est derrière moi. D'un autre côté, je suis un fumeur invétéré bourré d'influx nerveux, je pilote une voiture de sport rouge vif, je suis un *jeune* sexagénaire qui ne fait pas ses soixante-quatre ans et je sais qu'au musée mes collègues me considèrent un peu comme un excentrique.

Quant au goût du risque, c'est une disposition d'esprit que j'ai cultivée sans réellement l'exploiter. J'ai toujours été un passionné d'histoires mystérieuses, de romans à énigmes ou à suspense, et j'avoue me complaire à concevoir des plans impeccables permettant de commettre des crimes parfaits. Poussé à l'action par les circonstances, je venais précisément de commencer à mettre en œuvre un plan de ce genre. Ce qui n'était jusqu'alors qu'un plaisant exercice intellectuel m'avait préparé à affronter la réalité.

Vraiment, je les retiens, les responsables du musée ! Quelle inconséquence ! Après un siècle de laisser-faire, de laxisme, voilà qu'ils s'avisent de vouloir appliquer dans toute sa rigueur une clause rendant obligatoire la retraite à soixante-cinq ans. La nouvelle me parvint un beau jour à la section des retouches et des restaurations que je dirigeais depuis quinze ans. À ce moment-là mon capital s'élevait approximativement à 900 dollars, sans compter mon auto. Étant donné qu'en ajoutant à la pension du musée ce que m'allouerait la sécurité sociale j'aurais tout juste de quoi m'offrir les cigarettes sans filtre que je consommais à foison, la décision aussi incongrue qu'inopinée du conseil d'administration ne me laissait pas le choix : il me fallait trouver le moyen de beurrer mon pain avant de connaître à brève échéance cette retraite fort mal venue.

Cet après-midi-là, j'empruntai 2 000 dollars et le soir même j'expédiai par avion une lettre où se trouvaient inclus les 2 000 dollars sous la forme d'un effet bancaire. Trois semaines plus tard le bureau des messageries aériennes m'informa qu'un colis m'attendait à l'aéroport local.

Je m'y rendis à vive allure, me fauillant comme une anguille dans les

diverses files de voitures. Lors d'une des rares occasions où il s'était aventuré à faire route avec moi, mon jeune assistant, Henry Samson, avait lâché sur un ton de craintive considération : « Pour lui faire rendre le maximum, à votre bagnole, on peut dire que vous vous y entendez, monsieur Widner ! »

Je m'arrêtai en dérapage contrôlé sur l'aire de stationnement interdit au voisinage de l'aérogare. Il y avait plusieurs panneaux munis de flèches pointant dans la direction des différents services. Je mis pied à terre et suivis les flèches des panneaux portant MESSAGERIES.

Cinq minutes plus tard, chargé d'une caisse assez grande mais peu épaisse, j'étais de retour. Le policier, lui, devait m'avoir précédé de peu. Il me gratifia d'un coup d'œil parfaitement neutre tandis que j'installais la caisse sur le siège du passager puis me glissais au volant. Il continua d'écrire dans son carnet de contredanses, un pied posé sur mon pneu arrière. Cet obtus dispensateur d'injustice dans le domaine de l'automobile paraissait vouloir ignorer délibérément ma petite personne ; cela me piqua au vif.

Au moment où il se penchait pour noter le numéro minéralogique, je partis en boulet de canon, arrachant brutalement le pneu de sous son pied, et plongeai au sein du trafic. Ce pitoyable lardin de la loi avait encore le dos dans la poussière et les quatre fers en l'air lorsque l'aéroport disparut de mon rétroviseur.

Vingt minutes plus tard, je réintérais mon petit logis avec atelier. C'est un lieu qui m'est cher. L'atelier, doté d'une grande verrière, est vaste, et ses murs sont recouverts de mes tableaux. Je préférerais que les murs soient nus et mes tableaux vendus, mais nous vivons dans un monde imparfait ; c'est ainsi et j'ai fini par m'en accommoder.

Je dispose aussi d'une modeste chambre à coucher, d'une salle de bains et d'une petite cuisine. Une femme de ménage vient prendre soin de ces trois pièces, mais elle ne touche à rien dans l'atelier ; je ne le lui permets pas. Le parquet est jonché de mégots et de cadavres contorsionnés de tubes de peinture. L'emplacement des meubles de rangement, chevalets, tables à dessin, boîtes de couleurs, que sais-je, est livré au plus grand hasard. De tout cela résulte, à mon sens, une ambiance parfaite pour la création d'œuvres d'art rares et originales.

Malheureusement, les critiques sont à cet égard unanimes : je n'ai jamais rien créé que l'on puisse qualifier de rare, d'original, ou simplement d'œuvre d'art. Ce dédain et ce dénigrement systématiques à mon endroit apparaîtront encore plus odieux et pénibles si l'on veut bien considérer que je n'ai jamais, pas une seule seconde, sollicité leur opinion. Si je me suis vu contraint de passer à l'action, les critiques en portent la responsabilité presque autant que les membres du conseil d'administration.

Avez-vous par hasard entendu parler de Hans Van Meegeren ? Disons

tout bonnement que ce fut un génie, le plus grand faussaire en matière de peinture que le monde ait connu. Il a créé des Vermeer si parfaits que Jan Vermeer lui-même aurait pensé qu'ils étaient de sa propre main. D'ailleurs, les faux de Van Meegeren n'auraient peut-être jamais été décelés s'il n'était passé aux aveux en raison d'un bizarre concours de circonstances.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, Van Meegeren fut traduit en justice par les autorités néerlandaises ; on l'accusait d'avoir vendu aux nazis des trésors artistiques nationaux. Pour espérer éviter une lourde peine de prison, un seul moyen s'offrait à lui : dévoiler qu'il avait peint lui-même ces « chefs-d'œuvre ». On ne le crut pas, bien entendu. Experts et critiques certifièrent tous à l'unisson que ses tableaux étaient d'authentiques Vermeer. Afin de prouver qu'il disait vrai, il créa un autre Vermeer dans sa cellule, et les experts durent tous reconnaître qu'ils s'étaient trompés.

L'histoire de Van Meegeren m'a toujours séduit, parce qu'il a confondu et ridiculisé les critiques dont, tout comme moi, il avait pâti. Son faux initial, il n'entreprit de le réaliser que dans un seul but : les mystifier. Néanmoins, il obéit bientôt à un autre mobile ; l'amour de l'argent se greffa sur l'amour de l'art. Van Meegeren créa en tout six faux Vermeer et l'ensemble lui rapporta 3 200 000 dollars. On pourrait à la rigueur l'attaquer sur le plan de l'éthique, mais sur celui de l'arithmétique : rien à redire.

Si vous n'êtes pas un artiste vous-même, vous ne sauriez imaginer la somme de connaissances, les trésors de patience et d'habileté qu'il a fallu à cet homme pour réussir son coup. Chaque nouveau tableau devait être en tout point l'équivalent d'un authentique Vermeer. Il devait être exactement dans la ligne des œuvres connues du maître, s'avérer en conformité parfaite avec elles. Le sujet devait être un de ceux que Vermeer aurait pu lui-même choisir. La couleur, la perspective, la manière, tout devait révéler le même degré de perfection qu'un Vermeer véritable.

Mais ce n'est pas tout, loin de là. Après des années d'étude intensive pour assimiler, maîtriser et restituer l'art et la technique de Vermeer, Van Meegeren eut d'autres difficultés à surmonter. Un tableau est fait de quatre couches : le support, en général de la toile ou du bois ; le fond, c'est-à-dire la surface préparée sur laquelle on applique la peinture ; la peinture elle-même, constituée de particules de pigment en suspension dans un milieu fluide tel que l'huile de lin ; enfin une pellicule de vernis destinée à donner de l'éclat aux couleurs et à servir de revêtement protecteur.

Un faussaire ne peut se contenter d'être un bel artiste, il lui faut encore sélectionner ses matériaux avec le plus grand soin. De la toile moderne, vous ne la ferez jamais passer pour de la toile d'il y a 200

ans. Le tissu moderne est d'une texture trop uniforme ; il est manifestement le produit d'une technologie supérieure. Un faussaire doit également savoir de quels pigments se servait l'artiste qu'il imite, parce que nombre de pigments utilisés de nos jours sont des découvertes relativement récentes.

Un faussaire doit savoir, par exemple, que les peintres de la Renaissance utilisaient l'outremer (le lapis-lazuli) pour le bleu de leurs toiles ; le bleu de Prusse ne fut pas découvert avant 1704 ; le bleu de cobalt fit sa première apparition en 1802 ; et l'outremer synthétique, utilisé pour la première fois en 1824, se distingue du produit naturel en ceci qu'il est dépourvu d'impuretés et que ses particules sont toutes de la même dimension.

Sur tous les autres pigments, le faussaire doit avoir des connaissances similaires. Il doit veiller à ne rien utiliser qui puisse permettre d'assigner à son œuvre une date antérieure (ou ultérieure) à la période qu'il entend suggérer. Une erreur toute bête, comme d'employer un pinceau moderne, fait de soies de sanglier, au lieu d'un pinceau d'époque, fait de poils de blaireau, peut suffire à détruire l'illusion de l'authenticité. Si l'on repère dans la peinture un poil de pinceau égaré, mieux vaut évidemment qu'il soit de la bonne sorte.

Je n'avais pas l'intention de faire un faux Vermeer, mais je me proposais cependant de faire appel à plusieurs techniques appliquées et dûment éprouvées par Van Meegeren. Avant même d'en avoir fini, je me voyais déjà suffisamment cossu pour terminer mes jours sur la Côte d'Azur, entouré de belles sirènes en bikini. Quand je rêve, voyez-vous, je ne rêve pas à moitié.

Dans mon atelier, muni d'un pied-de-biche, j'arrachai les clous à une extrémité de la caisse ramenée de l'aéroport. J'en sortis la plus onéreuse pacotille que j'aie jamais possédée ; du superbe toc. Il s'agissait d'un tableau d'Albretti, artiste de la Renaissance si mineur que fort peu de gens le connaissent. Je m'étais endetté de 2 000 dollars pour faire passer d'une collection privée entre mes mains cette peu reluisante peinture.

Ce que j'avais en tête, c'était de réaliser un Delgardî, et la toile que je venais d'acquérir avait été peinte dans le propre atelier de Delgardî. Parmi ses élèves, Albretti fut l'un des moins doués, mais les matériaux dont il se servait étaient identiques à ceux employés par le maître. En décidant de peindre un Delgardî, je savais très exactement quel type de support il me fallait.

Van Meegeren m'avait montré la voie. Sachant que du bois ou de la toile artificiellement vieillis ne sauraient donner complètement le change, il acheta des tableaux d'artistes mineurs de la « bonne » période, effaça leurs œuvres et leur substitua les siennes. Un jour, il paya un tableau 400 dollars, uniquement pour obtenir le support, et il

vendit par la suite 700 000 dollars le « Vermeer » qu'il avait créé dessus.

Je m'attelai à la fastidieuse besogne d'enlever minutieusement le vernis et la peinture de mon Albretti. Le lendemain, je m'attardai au musée longtemps après la fermeture. Une fois assuré d'être seul, je pris plusieurs clichés en couleurs de la plus récente acquisition de la maison, une madone de Delgardi qui avait fait partie de la collection privée d'une grande famille espagnole pendant des siècles. Le musée l'avait acquise lors d'une vente aux enchères chez Sotheby, à Londres. En soumettant le Delgardi à un examen détaillé, je fus enchanté de constater que le support était strictement identique à celui de l'Albretti, que j'étais en train de dégager. Jusque-là, tout allait bien.

Je ne suis pas idiot. Je ne pouvais espérer créer un tableau susceptible de passer sans conteste pour un Delgardi égaré, depuis longtemps disparu et donc inconnu. Sur le style et la technique du maître, je n'en savais pas assez pour être à même de réaliser quelque chose d'entièrement nouveau, comme Van Meegeren l'avait fait en peignant ses Vermeer. Toutefois, ayant passé des années à retoucher ou restaurer des maîtres anciens, j'étais amplement qualifié pour exécuter une copie fidèle de tout Delgardi existant et catalogué.

Au moment où le laboratoire photographique me livra les agrandissements en couleurs de la madone de Delgardi, mon support se trouvait déjà débarrassé de toute trace d'Albretti et j'avais réussi à rassembler pigments et pinceaux d'époque. J'entamai donc sans tarder la reproduction du chef-d'œuvre de Delgardi.

Mon plan était simple comme bonjour. Primo : reproduire le tableau du musée ; secundo : m'emparer de la madone originale du musée et mettre ma copie à la place ; tertio : annoncer à qui de droit qu'en essayant de restaurer mon Albretti j'avais découvert au-dessous une autre peinture, identique à celle exposée au musée. Après quoi, ce serait aux experts de trancher entre les deux tableaux ; de désigner le véritable Delgardi d'un côté et l'œuvre d'un copiste de l'autre.

Pour empêcher toute erreur de leur part, j'utilisai en un ou deux endroits un peu de bleu de cobalt permettant d'assigner à « mon » Delgardi une date nettement ultérieure à celle de l'original. Les experts ne manqueraient pas d'en conclure que la copie en montre au musée était sans l'ombre d'un doute effectivement une copie.

Il me fallait éviter toute précipitation. Je laissai la peinture vieillir pendant quelques mois avant de l'enduire d'un vernis spécial. L'avant-dernière mesure fut de mettre la toile au four et de l'y faire chauffer délicatement jusqu'à ce qu'un réseau de fines craquelures apparaisse sur toute sa surface. Finalement, je l'imprégnai d'une très mince couche de crasse ancienne que j'avais prélevée sur l'Albretti en le grattant.

Comme il m'arrivait souvent d'y travailler pendant le week-end, je possédais une clé du musée. Le jour même où j'eus achevé mon œuvre, je m'y rendis à la nuit tombée et débranchai le système d'alarme protégeant les collections de maîtres anciens. Je substituai ma copie au Delgardi original et quittai les lieux après avoir vérifié méticuleusement que les deux tableaux avaient vraiment l'air identique. De retour chez moi, je passai une bonne partie de la nuit à couvrir ma « copie » des yeux.

J'appelai le conservateur dans la matinée pour lui faire part de ma fantastique découverte. Il téléphona au président du conseil d'administration et le branle-bas commença. Personne n'imagina un seul instant que la madone du musée pût ne pas être celle qui s'y était toujours trouvée. Aux yeux de tous, un seul problème se posait : celui de son authenticité. Je me félicitais d'avoir pensé à mettre sur mon faux quelques touches de bleu de cobalt, car je ne croyais guère à l'infailibilité des experts, à moins qu'ils ne tombassent sur un indice irréfutable, une bévue manifeste.

Ils soumirent les deux tableaux aux rayons X, à des analyses spectroscopiques, à des tests à l'alcool et à quelques autres inconnus de moi. Cela prit plusieurs semaines ; pas question de se presser quand il s'agit d'une peinture d'un demi-million de dollars. Enfin, un samedi après-midi, alors que je me délassais chez moi en feuilletant une brochure touristique sur la Côte d'Azur, je reçus un coup de fil du conservateur. Les experts, unanimes, avaient rendu leur verdict ; ils garantissaient l'authenticité du tableau exposé au musée.

J'étais abasourdi.

- Vous êtes sûr ? fis-je.

- Nous en sommes certains. Il n'y a pas le moindre doute. On a même trouvé des traces de bleu de cobalt sur le Delgardi du musée.

- Mais, voyons, cela *prouve* qu'il s'agit d'une copie, non ? m'exclamai-je. On n'a pas découvert le bleu de cobalt avant le début du dix-neuvième siècle. (Avoir à penser pour eux, en plus, c'était tout de même un peu fort.)

- Pas du tout, au contraire. Cela prouve que c'est une peinture d'époque ; cela démontre son ancienneté. Vous comprenez bien que s'il s'agissait d'une copie du tableau que vous détenez, elle aurait dû être réalisée il y a des centaines d'années, avant qu'Albretti n'eût recouvert ledit tableau. D'autre part, toute personne capable de reproduire un Delgardi serait suffisamment avertie pour veiller à employer les pigments adéquats. Tout le monde sait que le bleu de cobalt est assez récent. Le bleu de cobalt qu'on a décelé a sûrement été introduit lorsque le tableau a exigé quelques retouches, il y a 150 ans, mettons. Un artiste qui effectue des retouches, comme vous le savez fort bien, Cari, se préoccupe uniquement de la couleur et de l'effet

produit ; utiliser des pigments identiques à ceux du peintre original, c'est le cadet de ses soucis.

Je contemplai le mur en face de moi, hébété, le regard fixe.

- Mais alors, et *mon* tableau ? finis-je par demander.

- Une copie. Que des élèves reproduisent les œuvres de leur maître, y compris la signature, ce n'était pas si rare ; cela se faisait. Votre tableau est très probablement l'œuvre d'Albretti. C'est du très beau travail, de tout premier ordre, tout le monde le reconnaît, mais, voyez-vous, il n'empêche qu'il a peint par-dessus. Qu'un artiste se permette de recouvrir une œuvre aussi superbe, c'est proprement impensable, à moins que, sachant, et pour cause, que c'était une copie, il n'ait attaché plus d'importance à l'œuvre originale qu'il projetait de réaliser dessus.

Le plus irritant, c'est que leur raisonnement n'était pas dépourvu d'une désagréable cohérence et d'une bizarre logique ; en un sens, cela se tenait. Ou bien pouvait-il se faire que je fusse victime de l'esprit « commercial » des experts plutôt que de leur stupidité ? Après tout, le musée avait investi un demi-million dans le tableau accroché à son mur.

J'arpentai fiévreusement l'atelier, m'efforçant de réfléchir. Voilà que je possédais une « copie » d'un Delgardi au lieu d'un médiocre original d'Albretti. La « copie » valait considérablement plus que l'original, mais guère assez pour me permettre d'éponger mes dettes et d'aller finir mes jours dans l'aisance sur la Côte d'Azur.

Et puis, l'ironie de la situation m'apparut dans toute son ampleur. C'était *mon* œuvre que l'on exhibait au musée. J'avais roulé tous les experts, ou en tout cas c'était tout comme ; ils avaient rendu leur verdict et n'en démordraient pas. Chaque jour, des centaines de personnes s'arrêteraient devant le Delgardi du musée pour admirer la maestria de l'artiste, c'est-à-dire moi. Les revues d'art publieraient des articles couvrant le tableau d'éloges, lesquels s'adresseraient, en fait, à moi, à mon œuvre. C'était ce dont j'avais toujours rêvé, surtout en ces abominables moments où il m'arrivait de lire les jugements des critiques sur ma production.

Au fond, cela ne valait-il pas mieux que d'aller sur la Côte d'Azur ?

Mais si, bien sûr.

Je ne serais peut-être pas en mesure de me retirer pour mener une vie de luxe et de plaisir, mais après tout, quand un homme a passé la soixantaine, les sirènes en bikini posent un problème que même un Van Meegeren ne saurait résoudre.

LA PHALÈNE BLANCHE

(The White Moth)

par MARGARET CHENOWETH

Forrest Blake était mort depuis moins d'un mois lorsqu'il fit sa première réapparition.

D'une élégance presque négligée, un rien désinvolte, dans sa robe d'un blanc cassé, couleur qu'elle affectionnait, ne paraissant même pas les quarante ans qu'elle avouait, Janet, sa veuve peu éplorée, s'apprêtait à partir pour un déjeuner en petit comité (le cercle restreint de ses plus mortelles amies, car autrement elle respectait les conventions imposées par le deuil). Elle se trouvait au premier, sur le palier, lorsqu'elle le vit au pied de l'escalier, attendant avec une résignation tranquille, comme il l'avait attendue dans la vie, constamment, patiemment, tout au long de leur mariage.

Son premier mouvement fut de se cabrer. Cette attitude humble, douce et soumise de Forrest l'avait toujours agacée ; de plus, elle se sentait spontanément courroucée par son aspect : il avait l'air si frêle, si vieux. Elle descendit avec lenteur les larges marches, revêtues d'un épais tapis, en s'appliquant à réprimer son irritation ; sous l'effort, ses grands yeux gris se faisaient plus saillants qu'à l'ordinaire et sa gorge crémeuse palpitait fortement. Comme elle se rapprochait, Forrest tendit la main droite, ouverte, une main maigre, osseuse, et sur la paume plissée, parcheminée, elle vit la clef. Elle tendit la main à son tour pour s'en saisir, mais la clef se transforma en une phalène blanche qui s'envola vivement, s'éclipsa, et au même instant

Forrest disparut. Janet demeura un moment hébétée, fixant l'endroit où Forrest s'était si visiblement tenu, puis elle fut prise d'un tremblement qu'elle ne parvenait pas à maîtriser. Qu'avait-elle donc crié, Annie, le soir du jour où Forrest était mort ? Quelque chose à propos des phalènes blanches, qui seraient des âmes en peine...

S'agrippant des deux mains à la rampe, elle franchit les dernières marches à tâtons, traversa le hall en titubant, pénétra dans la bibliothèque - en fait, le bureau de Forrest - et là, faisant cliqueter ses bracelets d'or, elle se versa un cognac ; puis un autre, et encore un autre pour se remonter le moral et se donner la force d'affronter ses chères amies, qui devaient sûrement, à cette heure, profiter de son absence pour passer en revue, au gré de leur fantaisie, les événements ayant précédé et suivi la mort soudaine de Forrest. Janet savait fort

bien que ses activités fournissent un excellent sujet pour ces petites séances animées de « dissection », mais elle était sûre que, même dans leurs élucubrations les plus folles, ces dames n'allaient pas jusqu'à deviner son grand secret.

Blottie dans le fauteuil de Forrest près de l'âtre, Janet revivait le cauchemar des semaines passées ; sa chevelure d'or pâle, savamment entretenue, paraissait plus lumineuse encore sur le cuir sombre. La veille de la mort de Forrest, ils étaient partis pour la ville en voiture. Il devait passer pour affaire à sa banque, déjeuner au club, puis aller à un rendez-vous ; il n'avait pas précisé lequel. De son côté, elle prétendait devoir assister à une réunion du comité directeur d'une des innombrables associations charitables dont elle s'occupait depuis qu'il avait pris sa retraite ; en réalité, elle avait simplement tué le temps (vagues courses, visites anodines) avant d'aller le rejoindre.

Janet savait que ses amis disaient, entre autres choses, que ses prétendues « bonnes œuvres » lui offraient d'excellents prétextes pour fuir l'ennuyeuse et pesante compagnie d'un vieil homme, fût-il aussi riche et indulgent que Forrest. Elle savait également qu'elles avaient remarqué l'indéniable intérêt qu'elle portait aux jeunes gens, mais sans soupçonner cependant, elle en était certaine, toute l'ampleur de cet intérêt. Manque de chance, il avait fallu que ce fût Forrest qui découvrit le pot aux roses. Mais Forrest était mort, non ? Oui, mais alors, que faisait-il là, dans ce coin, à la regarder comme un chien battu ?

Par défi, elle leva son verre et marmonna :

- À ta longue vie... au-delà de la tombe.

Forrest se contenta de sourire tristement en secouant la tête. Elle lança violemment son verre, essayant de l'atteindre, mais il disparut sur-le-champ, s'évanouit dans le néant. Toute retournée, Janet s'enfuit du bureau et sortit de la maison pour aspirer une goulée d'air. L'instant d'après, elle rentrait pour téléphoner et annuler son rendez-vous.

- À t'entendre, on dirait que tu as vu un fantôme, dit son amie Mavis.

- J'en ai vu un, répondit Janet, un voile sur la gorge. C'est Forrest. Il est revenu.

Elle raccrocha et alla dans sa chambre. Vacillante, elle se glissa dans le lit sans prendre la peine de se déshabiller et pleura. Avec les pleurs revint le souvenir de la dernière soirée de Forrest sur la terre.

Elle et Forrest s'étaient retrouvés, comme convenu, pour dîner de bonne heure en ville avant de regagner leur demeure. Comme toujours, durant le repas, elle eut une conscience aiguë du séduisant tableau d'harmonie domestique offert par les Forrest Blake en public : la jolie jeune épouse dévouée, aux sourires éclatants et aux diamants étincelants, toute fossettes et facettes, veillant cependant à être aux petits soins auprès de ce mari chenu mais si distingué, réussissant

constamment à produire l'effet voulu, à suggérer un ineffable sous-entendu (Tu-es-tellement-plus-vieux-que-moi-mais-tout-de-même-il-n'empêche). En secret, Janet méprisait Forrest de se prêter à ce petit jeu, d'accepter sans broncher ce rôle de mendiant recevant avec une humble gratitude les miettes de ses menus égards. Soudain, comme las tout à coup de cette comédie, Forrest fouilla dans sa poche et en retira une lourde clef baroque qu'il se mit, l'air pensif, à faire tourner entre ses doigts sous le regard atterré de Janet.

- Je vois que tu la reconnais, finit-il par dire.

Trop ébranlée pour feindre, Janet murmura :

- Où l'as-tu trouvée ?

- Je l'ai achetée.

- A... achetée ?

- Oui, dit Forrest, ajoutant, ironique, et je me demande si je n'ai pas payé trop. Ce jeune homme avait apparemment une telle envie de conclure un marché que j'aurais pu l'obtenir à moins... beaucoup moins, j'en suis sûr.

Machinalement, d'un geste gauche, Janet tira une cigarette de son étui serti de brillants, mais elle ne parvint pas à l'allumer ; sa main tremblait trop. Forrest demeura figé, lui qui pendant tant d'années d'attente prévenance lui avait si souvent tendu la flamme de son briquet ; il la contemplait froidement, le visage impassible, insondable, paraissant encore plus vieux, usé, à la lueur des bougies. Elle voulut parler mais il leva la main.

- Je t'en prie... ne t'abaisse pas à ça ; épargne-moi tes explications.

- Forrest, que vas-tu faire ? murmura-t-elle enfin.

- Pour le moment, rien. Rien du tout. Dans un jour ou deux, quand j'aurai vu mon avoué, je te le ferai savoir.

Il s'interrompit pour maîtriser le léger tremblement qui s'était introduit dans sa voix, puis demanda :

- Il y en a eu combien, de ces clefs ?

Janet répondit par un sanglot étouffé, mais cela ne traduisait pas le moindre regret ou remords de son inconduite ; seulement l'angoisse et le tourment qui s'emparaient d'elle pour s'être fait prendre. C'était humiliant, abominablement humiliant, et dangereux en plus. Forrest était en droit de demander le divorce et l'on pouvait penser que pour la pension alimentaire il n'aurait pas à se montrer particulièrement généreux, étant la partie lésée. Cela vous faisait froid dans le dos.

Oh ! Pourquoi donc avait-elle laissé cette dernière liaison se prolonger si longtemps ? Et d'ailleurs, en vérité, pourquoi s'était-elle lancée là-dedans ? Son intuition l'avait avertie : ce jeune homme était trop avide pour mériter confiance. Mais il était charmant, gai, savait si bien la flatter et se révélait un amoureux si ardent ! Elle s'était laissée faire et avait laissé les choses aller. Tout de même, les demandes d'argent

du gigolo prirent par trop d'ampleur. Excédée, elle lui avait déclaré qu'elle allait se débarrasser de son appartement en ville (cadre de tant de rendez-vous au long des années) et que tout était fini entre eux. Et voilà qu'il se vengeait, salement, en la « vendant » à son mari.

* * *

Sur le chemin du retour, Janet, trop chavirée, enveloppée dans son hermine et son tourment, ne remarqua pas l'état de son mari, ne vit pas que c'était un homme détruit et résigné à cette destruction. Ce fut le lendemain matin qu'elle le trouva mort.

Elle l'avait attendu si longtemps, ce moment, que lorsqu'au matin elle pénétra dans sa chambre, prête à se jeter à ses pieds pour implorer son pardon, et qu'elle le trouva raide mort dans son vaste lit, sa première réaction fut de donner libre cours à son soulagement en éclatant de rire. « J'ai toujours eu de la chance », se répétait-elle, aux anges ; mais elle sut néanmoins mettre un terme à son exubérante jubilation avant de sortir de la pièce. Dans le vestibule, elle vit Annie, qui apportait le petit déjeuner de Forrest, et lui dit :

- Je crois que M. Blake est mort. Appelez le Dr Walsh et demandez-lui de venir immédiatement.

La réaction d'Annie fut nettement plus violente que celle de Janet. Elle laissa choir le plateau puis, braillant et pleurant, dévala l'escalier pour aller se réfugier à la cuisine, si bien que Janet dut appeler elle-même le médecin.

Une fois le Dr Walsh venu et reparti, et une fois le corps de Forrest évacué, Janet téléphona à sa meilleure amie, Mavis Carter.

S'abstenant de toute condoléance, Mavis déclara, rêveuse, presque pensive :

- Ma foi, tu as attendu suffisamment longtemps. À présent, avec tout cet argent pour toi toute seule, je suppose que tu vas toutes nous voir passer notre temps à te faire des grâces et des courbettes jusqu'à la fin de nos jours.

Un large sourire sans complexe se formait en guise de réponse sur le visage de Janet lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit.

- Au revoir. Je te rappellerai plus tard, dit-elle simplement à Mavis.

Annie se trouvait toujours à la cuisine, secouée de sanglots convulsifs. Janet alla donc ouvrir et vit Olivia Randall, éclatante blonde qu'elle tolérait en raison des jeunes mâles qui l'entouraient assidûment. Arborant un sourire espiègle, cette jeune créature lâcha de sa voix flûtée de petite fille : « Olivia a soif. »

- Forrest est mort ce matin, le bar est fermé, rétorqua brutalement Janet, et de claquer la porte à la figure effarée d'Olivia.

Au terme de cette longue journée Annie finit par se montrer, ravalant encore ses larmes, pour préparer le lit de Janet. Allant à la fenêtre

pour tirer les rideaux, elle poussa un cri déchirant à la vue d'une grande phalène blanche qui heurtait la vitre. Janet se vit obligée de tenter, bien à contrecœur, d'apaiser la pauvre fille, qui gémissait :

- C'est une pauvre âme perdue qui essaie de trouver le repos. C'est M. Blake lui-même - qu'il repose en paix - qui m'a dit de ne jamais tuer une phalène blanche parce que c'était une âme errante, une âme en peine qui recherche la paix.

Ce fut quelques semaines plus tard, juste à la nuit tombante, que Janet revit son défunt mari. Ayant passé l'après-midi à bridger, elle se dépêchait de rentrer pour se changer avant d'aller dîner avec Mavis, dont le mari, Jeff, était absent, loin de la ville. En montant l'escalier, après avoir gravi la moitié des marches, elle vit s'ouvrir la porte du bureau et il apparut presque aussitôt, levant vers elle ses yeux tristes mais, alors qu'elle s'apprêtait à descendre, il se retira dans le bureau et la porte se referma. Janet s'effondra, prise de faiblesse. C'était le jour de congé d'Annie et elle se trouvait toute seule dans la grande demeure. Paralysée de peur, elle resta recroquevillée sur les marches jusqu'à ce que la sonnerie insistante du téléphone la pousse à réagir. C'était Mavis.

- Je pars à l'instant même, lui lança Janet, et elle s'enfuit de la maison. Redoutant l'éventualité d'une nouvelle apparition de Forrest, elle passa la nuit chez Mavis. Elle eut un cauchemar chaotique et se réveilla en criant si fort que Mavis accourut, en toute hâte, affolée, sa rose chevelure en désordre et le visage tout enduit de crème. Tandis que Mavis s'empressait d'allumer toutes les lampes, Janet s'écria d'une voix hystérique :

- Quand Forrest est mort, j'ai cru que j'étais libre, mais il ne veut pas me lâcher. Il persiste à revenir ; il surgit de nulle part et reste là à me regarder. Je sais qu'on dit des horreurs sur moi, mais n'ai-je pas le droit de tirer un peu d'agrément de la vie avant d'être trop vieille pour que cela en vaille la peine ?

Devant le regard étonné de Mavis, Janet poursuivit :

- Non, vraiment, Mavis, tu ne peux pas savoir ce que c'était, d'être enchaînée toutes ces années à un vieil homme fatigué, décati. Je sais que tout le monde pense qu'il m'a donné tout et le reste ; tout, oui, mais pas le reste, pas ce que je désirais le plus.

Mavis n'était pas comme la plupart des amies de Janet, qui la voyaient dépérir de jour en jour avec un plaisir plus ou moins visible ; elle la plaignait sincèrement et se creusait la tête à présent pour trouver un moyen de lui venir en aide.

- Janet, ma chérie, il faut que tu partes, que tu changes d'air, que tu oublies tout ça pour un bout de temps. Nous allons ouvrir la maison du lac ce week-end. Pourquoi ne viendrerais-tu pas nous y rejoindre samedi ? Tu pourras rester aussi longtemps que tu voudras. Cela te

fera le plus grand bien.

Janet secouant la tête, Mavis ajouta :

- Penses-y, ma chérie. Inutile d'appeler, viens n'importe quand, dès que tu en sentiras le besoin.

Là-dessus, Mavis apporta une tasse de lait chaud relevé d'une goutte de whisky, attendit que Janet l'ait bue, puis la borda, éteignit et se retira sans bruit.

À première vue, la perspective de passer quelque temps au bord du lac avec Mavis et Jeff Carter ne séduisait guère Janet, mais, après mûre réflexion, elle décida de se rendre là-bas en voiture et partit de bonne heure le samedi matin. À quelque cent cinquante kilomètres de la ville, l'autoroute se rétrécissait soudain et se transformait fâcheusement en une route à trois voies ; Janet se retrouva coincée derrière un gros camion-remorque. Elle conduisait bien plus sagement qu'elle ne se conduisait dans la vie ; d'abord exaspérée, elle se résigna vite à l'allure traînante imposée par les circonstances. Ayant tout loisir de regarder le paysage, elle remarqua, dans un champ sur sa droite, une nuée dense de petites phalènes blanches flottant au-dessus de la luzerne odorante. Brusquement, un coup de vent dispersa les papillons, entraînant une considérable portion de bestioles agglutinées par-dessus le bas-côté jusque sur la chaussée. Horrifiée, elle vit arriver sur elle des centaines de minuscules ailes blanches, luttant futilement contre la forte brise, et bientôt le capot pénétra à plein dans ce vivant nuage. Les frêles corps heurtaient la carrosserie avec des petits bruits mous et de menus crépitements qui faisaient frissonner Janet. Prise entre le camion-remorque, juste en face d'elle, et une voiture qui se collait rageusement à son pare-chocs arrière, elle ne pouvait s'arrêter. Elle remonta la vitre aussi vite qu'elle le put, mais une phalène s'était déjà glissée à l'intérieur. Des ailes délicates vinrent vibrer contre sa joue ; elle leva la main pour chasser la phalène, mais celle-ci s'esquiva et alla se faufiler dans son oreille, où elle battit des ailes de plus belle pour s'échapper. Obligée de rouler, Janet fit un violent effort pour ne pas céder à la panique ; parvenue à un large accotement en demi-lune, elle put s'y garer. Elle tenta d'extraire la phalène en s'y prenant le plus délicatement possible, mais en vain ; la bestiole s'enfonça davantage, se débattant frénétiquement dans sa sombre prison.

La mort dans l'âme, Janet reprit la route, dans l'espoir de trouver du secours, sans trop savoir où ni comment. Cette palpitation permanente dans sa tête la mettait à la torture et elle étreignait farouchement le volant pour s'empêcher de crier. Elle finit par arriver dans une petite ville où elle trouva un médecin prêt à la recevoir. D'une main experte, sans lui faire aucun mal, il extirpa la phalène du tuyau de l'oreille et la lui montra : les frêles ailes s'agitaient encore faiblement.

- Il y avait des milliers et des milliers d'âmes en peine, dit Janet, et

elle s'évanouit.

Elle reprit connaissance sur un divan dans le cabinet du médecin. Penché sur elle, il l'observait gravement.

- Je crois que vous devriez éviter de conduire pour le moment, lui dit-il.

- Mais il faut que je rentre chez moi, protesta Janet. N'y aurait-il pas quelqu'un par ici qui pourrait m'y conduire ? Rien que pour rentrer chez moi et retrouver mon lit, je donnerais bien cent dollars.

La priant de l'excuser, le médecin la laissa seule et revint peu après en compagnie d'un jeune homme bronzé aux larges épaules qu'il lui présenta : Jack Loren.

- Jack me dit que ces cent dollars seraient les bienvenus. Personnellement, je me porte garant pour lui ; vous pourrez donc partir dès que vous vous sentirez d'attaque.

D'ordinaire, la vue d'un jeune homme, surtout aussi présentable que Jack Loren, n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité de Janet ; sa présence toute proche l'aurait agréablement troublée et elle aurait su tirer le meilleur parti possible de la situation... et du jeune homme. Pour l'heure, trop bouleversée par sa mésaventure, elle n'avait même pas envie d'engager la conversation. Lorsqu'il se pencha pour tourner le bouton de la radio en lâchant un « je peux ? » pour la forme, elle se contenta d'incliner la tête et se replongea dans ses sombres pensées.

Elle en émergea à Burlingame pour lui indiquer le chemin de sa demeure, haut perchée dans les collines.

Il eut un petit sourire en coin et un regard pénétrant qui émurent un peu Janet. Vraiment, pouvait-elle laisser partir ainsi cet aimable garçon, le laisser aller prendre le car sans avoir fait montre de la moindre hospitalité pour le remercier de ses services ? Au moment où ils tournaient dans l'allée de la propriété, elle allait l'inviter à boire un verre, lorsqu'elle vit Forrest qui l'attendait sur les marches du perron. Elle fouilla son sac d'une main fébrile ; aux cent dollars promis, elle en ajouta dix et pria le jeune homme de bien vouloir attendre qu'un taxi vienne le conduire à l'arrêt du car.

Puis elle se tourna vers Forrest, toujours debout sur les marches. Voici que soudain elle accueillait presque avec soulagement sa présence, dont émanait, lui semblait-il, une bienveillance qui lui inspirait un sentiment de sécurité. Elle courut à lui, mais encore une fois, dès qu'elle lui eut tendu la main, il disparut.

Sortant tout empressée à sa rencontre, Annie s'exclama, très mère poule :

- Ma pauvre madame, le médecin a téléphoné pour expliquer ce qui était arrivé. Il m'a dit de vous mettre au lit aussitôt que vous seriez rentrée.

Une fois au lit, elle y demeura des jours et des jours, mangeant à

peine, ne communiquant avec personne et ne voulant voir personne ; ou plutôt, personne sauf Forrest, dont elle commençait de ressentir la fréquente présence comme un véritable réconfort. Elle somnolait et s'éveillait tour à tour, et souvent, en ouvrant les yeux, elle le voyait installé dans son fauteuil de repos près de la fenêtre ; « son » fauteuil, car il l'avait commandé lui-même et l'avait fait livrer sans consulter Janet ; une des rares occasions où il avait fait preuve d'une pareille audace. Ce fauteuil massif paraissait incongru parmi les meubles féminins et plutôt fragiles de Janet, mais elle avait jugé bon de le tolérer et s'en était accommodée. Et maintenant elle trouvait rassurant, à son réveil, de voir Forrest assis là, lisant parfois une revue juridique, ou bien la contemplant simplement avec une esquisse de sourire. Elle avait tout d'abord essayé de parler avec lui, mais, constatant que cela le faisait disparaître, elle en avait vite pris son parti et se contentait de l'effet apaisant de sa présence silencieuse.

Un jour de plein soleil, Annie ayant beaucoup insisté, Janet s'aventura hors de la maison, erra un peu, alla jusqu'à la piscine et là s'affala sur une chaise longue. Chose curieuse, tout ce beau monde qui se pressait naguère autour du bassin, ou envahissait la maison, avait pour ainsi dire fondu depuis la mort de Forrest. Incroyable mais vrai : le pôle d'attraction, c'est lui qui le représentait, alors qu'elle s'était toujours imaginée être l'aimant qui attirait ces fourmillants et futiles parasites. Au fond, ils ne s'aimaient guère entre eux, tous autant qu'ils étaient, et pourtant ils se recherchaient, s'épaulaient, demeuraient soudés ensemble, en dépit de leurs aversions mutuelles ; étrange aussi, cela.

Fascinée, elle vit une phalène blanche venir effleurer la surface de l'eau, tracer des arabesques et évoluer vers elle en un vol saccadé. Elle tendit la main pour la saisir, mais la phalène s'esquiva, semblant la narguer, demeurant toujours hors d'atteinte. Elle vit alors Forrest l'attraper et la lui tendre. Janet bondit brusquement, comme tirée en avant, trébucha, tomba, se releva aussitôt, avança en titubant vers Forrest, qui s'éloignait, et le suivit, répondant à ses signes, pour le rejoindre au milieu du bassin.

C'est là qu'on la trouva, sous l'eau dormante, la face contre le fond. Annie éclata en sanglots lorsqu'on retira Janet de l'eau. S'agenouillant auprès d'elle, elle dénoua délicatement les doigts resserrés autour d'une phalène blanche qui paraissait en piteux état, puis elle poussa des cris hystériques en la voyant remuer imperceptiblement ses ailes meurtries et s'envoler soudain, en un frénétique effort convulsif, pour disparaître rapidement au loin, emportée par la douce brise.

UN EMPOISONNEMENT TRÈS BIEN ACCUEILLI

(Most Agreeably Poisoned)

par FLETCHER FLORA

- Chéri, je suis tellement heureuse que tu te conduises en personne civilisée.

- Mais, Sherry, tu devrais pourtant savoir que ce sont des êtres que j'adore. D'ailleurs, j'estime qu'ils sont essentiels à notre civilisation.

- Quoi qu'il en soit, je trouve parfaitement remarquable de ta part d'avoir organisé cette petite réunion à trois. Nous allons pouvoir parler, calmement et avec courtoisie. Même si, finalement, cela ne peut rien changer.

- Que veux-tu dire par là ?

- Simplement que tu dois te rendre à l'évidence : je suis absolument décidée à te quitter.

- Je sais que c'est en effet ton intention, mais j'espère te faire changer d'avis.

- Écoute, je trouve juste de te donner une chance et c'est bien volontiers que je le fais, mais je peux t'assurer qu'il sera impossible de me faire changer d'avis. J'aime Denis et je vais l'épouser, un point c'est tout. Je suis sincèrement désolée, chéri, mais cela est nécessaire à mon bonheur.

- Si je comprends bien, cela signifie que ce n'est plus moi que tu aimes, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ne sois pas absurde, je te prie. Je t'aime beaucoup, tu le sais parfaitement, mais d'une façon moins passionnée, c'est tout. Mon amour pour Denis est complètement *délirant, fou, irrésistible*.

- Autrefois, c'est pour moi que ton amour était délirant, fou et irrésistible. Du moins, c'est ce que tu disais.

- Mais c'était parfaitement vrai. Malheureusement, je t'aime maintenant d'une manière différente. Tu ne trouves pas triste cette façon dont les choses changent ?

Je la regardais, une peine immense au fond du cœur : si son amour pour moi avait, pour mon malheur, déplorablement changé, mon amour pour elle était resté le même. Elle, si blonde, si vivante, si incroyablement jolie. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer le fragile vêtement blanc dont elle était vêtue, équilibre parfait de ce qui peut être dévoilé et de ce qui ne doit être que suggéré.

- Veux-tu un Martini ?

- Nous en prendrons un lorsque Denis sera là. Cela nous mettra tous à l'aise et détendra l'atmosphère, tu ne crois pas ? En de telles circonstances, les Martini sont excellents.

- Je pensais que nous pourrions peut-être en prendre un avant son arrivée, et un autre plus tard, naturellement.

- Je n'ai rien contre, mais on sonne si je ne me trompe. Cela doit être Denis.

Pour la sonnerie, elle avait raison. En ce qui concerne Denis, probablement avait-elle aussi raison. C'est bien contre mon gré que j'étais obligé d'accepter ce fait.

- Fais-le donc entrer, dis-je.

Elle gagna le vestibule et ouvrit la porte d'entrée : c'était Denis en effet. Il passa la porte et Sherry mit les bras autour de son cou pour l'embrasser. Il ne lui était pas inhabituel d'embrasser certains hommes, mais ce baiser était différent et manifestement très spécial. Ce fut un baiser plein d'ardeur, c'est le moins qu'on puisse dire, et il dura un certain temps. De l'endroit où je me trouvais dans la salle de séjour, je pouvais les voir distinctement ; je détournai les yeux avant qu'ils en aient terminé et je commençais à préparer les Martini lorsque Sherry et Denis firent leur entrée dans la pièce.

- Eh bien, nous voilà donc réunis, dit Sherry.

- En effet, nous y voilà.

- Sherm, permets-moi de te présenter Denis. Denis, je te présente Sherm.

- Heureux de vous rencontrer, Sherm.

Il n'était pas aussi grand que moi, ni aussi corpulent, mais je devais admettre qu'il semblait être en meilleure condition physique. Il avait le visage et les cheveux blonds du garçon qui joue les jeunes premiers jusqu'à la trentaine et paraissait tout à fait apprécier le rôle de vedette de cette mauvaise pièce. Bien qu'il me fût difficile de l'admettre, c'était lui la vedette. Je posai le shaker et lui serrai la main.

- En fait, il s'appelle Sherman, expliqua Sherry, mais je préfère Sherm.

- Il nous arrivait d'être très intimes, dis-je.

- Vous êtes on ne peut plus aimable, Sherm.

- Civilisé. J'agis simplement en homme civilisé. Ce qui met tout le monde bien plus à l'aise. Prendrez-vous un Martini ?

- Oui, avec plaisir.

Je versai les Martini. Ils s'assirent sur le sofa, se tenant par la main. Lorsque je leur tendis les verres, il prit le sien de la main gauche et elle prit le sien de la main droite, ce qui leur permit de continuer à se tenir la main. En ce qui me concerne, et comme je le remarquai précisément à ce moment-là, je pouvais me servir de n'importe quelle main et même des deux si ça me faisait plaisir.

- Je suppose, dis-je, que nous ferions aussi bien de parler tout de suite

de ce qui nous intéresse.

- Désolé, Sherm, mais je pense, en effet, que c'est préférable.

Denis me regardait avec, dans le regard, une expression du genre « conversation d'homme à homme ».

- Alors, dis-je en m'adressant à Denis, si je comprends bien, vous voulez quelque chose qui m'appartient et comme, naturellement, je veux garder ce que je possède, cela pose un problème. »

- Problème ? Je ne vois pas de quel genre.

- Moi non plus, intervint Sherry. Il n'y a aucun problème. Toi et moi divorçons, Sherm, et, Denis et moi, nous nous marions. Un point c'est tout.

- C'est également mon avis, acquiesça Denis.

- Mais à mon point de vue, dis-je, ce n'est pas exactement tout. Je suis parfaitement d'accord pour agir en personne courtoise et civilisée, ce qui est une chose, mais je ne suis absolument pas d'accord pour me rendre sans résistance, ce qui en est une autre. J'insiste pour avoir ma chance dans cette affaire. Cependant, et je pense que ceci est évident, comme je tiens à rester aimable, je crois avoir trouvé la solution qui nous permettra d'arranger les choses au mieux étant donné les circonstances. Voulez-vous savoir de quoi il s'agit ?

- Absolument pas. Je n'y tiens pas du tout.

- Oh ! Denis, écoutons-le, dit Sherry, cela ne nous engage à rien.

- D'accord. J'imagine que c'est équitable.

- Bien, dis-je. Ne bougez pas, tenez-vous la main encore une minute. Je reviens de suite.

Traversant la pièce pour rejoindre le bar j'en sortis trois petites bouteilles remplies de porto. Je revins vers eux et les disposai devant eux sur la table basse.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Sherry.

- Des bouteilles de porto. Je les ai préparées moi-même ce matin.

- Mais pour quelle raison ? Tout ceci me semble parfaitement ridicule.

- Pas du tout, elles font partie de mon plan pour résoudre notre problème à l'amiable. Voyez-vous, l'une de ces bouteilles est légèrement différente des autres. Comme je vous l'ai déjà dit, deux d'entre elles sont remplies de porto. La troisième, cependant, contient en plus suffisamment de poison pour occire en quelques minutes celui ou celle qui la boira. De ce fait, le problème, pour les deux qui restent, aura disparu.

- Sherm, dit alors Sherry, tu as toujours eu un sens de l'humour absolument pervers et je crois qu'il est temps qu'on te le fasse remarquer.

- Pourquoi ? Nous avons ainsi la même chance tous les trois, et je crois pouvoir dire que ceci me semble équitable. Non seulement équitable mais très sophistiqué. Tout à fait acceptable et approprié pour les

personnes sophistiquées et cultivées que nous sommes.

- En y réfléchissant, je crois que tu as raison et c'est probablement aussi équitable et sophistiqué qu'il est possible de l'être.

Pour la première fois depuis qu'elle était assise, Sherry dégagea sa main de celle de Denis et la porta à son menton. Le coude appuyé sur le genou, elle resta là, fixant les bouteilles, manifestement intriguée par la perspective de voir deux hommes, par ailleurs absolument pacifiques, se préparer à risquer leur vie pour elle avec une chance sur deux de réussir, si le porto n'était pas trafiqué.

- Mais, dites-moi, poursuivit Denis, il y a ici trois bouteilles. Pensez-vous sérieusement que Sherry va participer à ce truc incroyable ?

- Oui, bien sûr. C'est nécessaire afin que nous ayons tous les mêmes chances. Si je bois le porto empoisonné, Sherry part avec vous. Si c'est vous qui le buvez, Sherry reste avec moi, et si c'est elle qui le boit, nous la perdons tous les deux. Si nous nous engageons à procéder ainsi, nous devons le faire correctement et aller jusqu'au bout, et je suis sûr que Sherry sera d'accord avec moi sur ce point.

- Je suis parfaitement d'accord, dit Sherry. Je pense qu'il est juste que je participe.

- Je te l'interdis absolument ! lança Denis.

- Chéri, ne sois pas présomptueux. Tu n'es pas dans une situation où tu puisses interdire quoi que ce soit.

- Denis, vous admettez qu'aucun d'entre nous n'est présentement qualifié pour faire la loi vis-à-vis des deux autres. La seule chose que vous puissiez faire est refuser de participer.

Sherry tourna la tête et regarda Denis, les yeux grands ouverts. Jusqu'à ce moment précis, il était évident que la pensée d'un tel refus de la part de Denis ne l'avait même pas effleurée.

- En effet, Denis, si tu n'as pas envie de tenter ta chance pour moi, tu n'es absolument pas obligé de le faire.

- Ce n'est pas seulement la chance, répondit celui-ci, pense aux complications. Suppose que nous avalions tous les trois une bouteille. L'un d'entre nous absorbe le poison et meurt. Tu imagines les ennuis dans lesquels vont se retrouver les deux autres vis-à-vis de la police ?

- C'est vrai, dis-je. Mais j'ai également pensé à cela et je crois pouvoir l'éviter : nous ne buvons pas le porto ici. Lorsque nous nous séparons, chacun emporte sa bouteille. Une fois seuls, nous buvons chacun notre bouteille et les deux survivants se retrouvent demain après-midi, disons à trois heures, à la terrasse du *Café Picardy*. De cette façon, non seulement nous évitons tout ennui avec la police, mais cela apporte en plus un nouvel et tout à fait séduisant élément de romance, sans parler du suspense : quels seront les deux survivants ? Qui retrouvera qui demain au Picardy ?

- J'espère surtout que ce ne sera pas vous et moi, me dit alors Denis

d'une voix amère.

- Cela veut-il dire que vous acceptez ?

- J'imagine. Je vois bien que Sherry est emballée.

- Absolument, et cette dernière partie est tout simplement géniale, Sherm. Je dois dire qu'à un certain moment j'ai eu plutôt tendance à exagérer tes vertus, mais je me rends compte maintenant que je ne t'ai pas toujours accordé le crédit que tu méritais. Sais-tu qu'il n'y a qu'une seule chose que tu aies négligée dans le cas présent, ce qui me déçoit un peu d'ailleurs ?

- Oui ? Quoi donc ?

- Tu aurais dû te servir de sherry au lieu de porto.

- Oh ! Sherry à cause de Sherry ! Excuse-moi. J'ai en effet manqué de subtilité sur ce point. J'en suis désolé mais maintenant il est trop tard pour changer les choses.

- Oui et bien que cela soit un peu décevant, nous devons nous contenter du porto.

- Attendez un instant, intervint Denis. Savez-vous dans quelle bouteille se trouve le poison ?

- Non, dis-je. Les bouteilles sont absolument identiques et je les ai fait aller et venir en gardant les yeux fermés. Bien entendu, Sherry et vous-même choisissez celles que vous voulez et je prendrai la dernière. Cela vous convient-il ?

- Parfaitement, dit Sherry et il n'est pas très gentil de ta part, Denis, d'insinuer que Sherman aurait pu tricher dans une telle affaire d'honneur. Je suggère maintenant que nous prenions tous un autre Martini pour sceller notre entente.

C'est donc ce que nous fîmes et, plus tard, je descendis en ville et pris une chambre dans un hôtel. Dans celle-ci, après avoir passé un pyjama dans lequel je consentais à être surpris par la mort, je bus le porto et m'allongeai sur le lit.

* * *

J'étais assis au bar, en train de boire un cocktail, lorsque Sherry entra. L'endroit ne ressemblait en rien à la terrasse du *Café Picardy* mais était très agréable. Sur une estrade une jolie jeune fille pleine de talent jouait de charmants morceaux à la harpe. Sherry fut très étonnée de me voir et me sembla incertaine : devait-elle en être heureuse ou non ? Quoi qu'il en soit, elle prit place à côté de moi.

- Grand Dieu, que fais-tu ici ? dit-elle.

- Bonjour Sherry. C'est curieux que tu emploies cette expression.

- Quelle expression ?

- Grand Dieu.

Elle me dévisageait, fronçant les sourcils et se mit à marteler le dessus du bar avec l'ongle de son index droit ce qui, chez elle, était signe de

colère.

- Il n'est pas nécessaire d'être évasif avec moi. Je comprends tout maintenant. Tu es un monstre, Sherm, tu as mis le poison dans *deux* bouteilles et, d'une façon ou d'une autre, tu t'es arrangé pour que ce soit toi et moi qui les choissions ; tout ceci n'était qu'une odieuse supercherie pour m'éloigner définitivement de Denis. Ta duplicité est tout simplement sans limite.

- Tu m'accuses très injustement, je dois le dire ; je ne t'aurais jamais fait une chose pareille. Il est vrai que tout ne s'est pas passé exactement comme je l'ai dit mais je n'ai certainement pas fait de distinction pour ou contre l'un d'entre nous. Nous avons tous exactement la même chance.

- Explique-toi, s'il te plaît.

- En vérité, j'ai mis du poison dans les *trois* bouteilles.

- Eh bien, où est Denis ?

- Oui, au fait, où est-il ?

- Je ne l'ai vu nulle part dans les environs.

- Moi non plus, et je ne pense pas que nous le verrons, ou tout au moins pas avant longtemps.

- Tu veux dire qu'il n'a pas tenu sa promesse ? Bien qu'ayant accepté de participer, finalement il n'a pas bu le porto ?

- Exactement.

Elle me dévisageait toujours, frappait encore le bar de son index mais de plus en plus lentement et, d'un seul coup, elle s'arrêta. C'est alors qu'il me sembla distinguer dans ses yeux le signe que nous allions entrer dans une ère délicieuse de folie et de délire irrésistibles.

- Eh bien, je me rends compte que j'ai fait une grossière erreur en te traitant de monstre.

- Je t'en prie, ne t'inquiète pas pour cela. Prendras-tu un cocktail ?

- Oui, s'il te plaît, je crois que j'en ai besoin.

QUESTION D'ÉTHIQUE

(A Question Of Ethics)

par JAMES HOLDING

Cette fois-là, son contact à Rio était un homme appelé simplement Rodolfo. Peut-être celui-ci avait-il un autre nom mais si cela était, Manuel Andradas ne le connaissait pas. Il devait retrouver Rodolfo au coin de la Rua do Ouvidor, près du marché aux fleurs. Pendant qu'il attendait, debout sur l'étroit trottoir et le dos appuyé au mur d'un immeuble, il ne put s'empêcher d'admirer, à l'éventaire juste en face de lui, un magnifique panier d'orchidées pourpres. La mallette d'équipement photographique qu'il portait en bandoulière était bien en évidence.

Rodolpho, lorsqu'il frôla Manuel en passant et murmurant « suis-moi » du coin de la bouche, lui apparut comme un homme quelconque, minablement vêtu. Dans la foule de la mi-journée, Manuel le suivit jusqu'à un petit café. Se faisant face, ils s'attablèrent devant un *cafezinho*. Manuel regardait obstinément sa minuscule tasse de café, noir comme du jais.

- Tu veux faire un petit voyage, Photographe ?

Manuel haussa les épaules.

- À Salvador. Bahia. Une ville magnifique.

- Je connais. J'ai combien de temps ?

- Pas de délai, Photographe, mais le plus tôt sera le mieux.

Pour son contact, Manuel n'était que le Photographe. En fait, il *était* photographe, et même un très bon photographe.

- Le prix ?

Les yeux ternes se levèrent sur Rodolfo alors qu'il posait cette question, buvant son café à petites gorgées.

- Trois cent mille cruzeiros.

Manuel retint son souffle.

- Ton patron a vraiment envie que le travail soit fait.

Rodolfo sourit, si toutefois le retroussis de la lèvre visqueuse pouvait passer pour un sourire.

- Peut-être, dit-il, je ne sais pas. Ça te convient ?

- Tout à fait. Ça me va parfaitement. Plus les frais bien sûr, et un tiers de la somme tout de suite.

- *Va bem.*

Avec un bout de crayon Rodolpho griffonna quelque chose au dos du

menu et le montra à Manuel. C'étaient un nom et une adresse. Manuel les mémorisa puis, pliant le menu, le déchira et en fit tomber les morceaux dans la poche de son costume sombre impeccablement coupé. Il avait l'air contrarié.

Rodolpho remarqua son expression.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

C'est avec une note de désapprobation dans la voix que Manuel répondit :

- C'est une femme.

Rodolfo se mit à rire.

- Les affaires sont les affaires, n'est-ce pas ?

- Je préfère que ce soient des hommes, c'est tout.

Ils finirent leur café, se levèrent et sortirent sur l'avenue. Lorsqu'ils se serrèrent la main, Rodolfo laissa une épaisse liasse de billets dans la main de Manuel.

Retournant à son studio, Manuel s'arrêta à un éventaire ouvert sur la rue et commanda un verre de liqueur de cajou. Meilleur que le café pour calmer les nerfs, affirmait-il.

* * *

Une semaine plus tard, un cargo qui avait connu de meilleurs jours le débarquait à Bahia, s'arrêtant là sur son chemin vers le Nord où il devait charger une cargaison de haricots, de peaux et de noix de coco. Ne voulant pas attirer l'attention sur lui, Manuel alla à pied, coupant à travers la circulation intense du Baixa, jusqu'à l'un des ascenseurs municipaux qu'il voyait se détacher nettement contre la falaise, au-dessus de la ville basse. L'ascenseur l'emmena rapidement jusqu'à l'Alta et il se retrouva sur la place de la ville haute. De cet endroit, au-delà de la frondaison rouge feu des flamboyants, il avait une vue magnifique sur le mouvement incessant du port en contrebas et le calme de la forteresse.

Dans le hall ombreux du Palace Hôtel de la Rua Chile il prit une chambre à son nom, Manuel Andradas. Pendant les deux jours qui suivirent il se comporta exactement comme devait se comporter un photographe en mission pour un magazine. Lesté de deux appareils, il visita tous les endroits intéressants de Bahia, prenant de nombreuses photos de toutes sortes, depuis les sculptures élaborées de la façade de l'église du Tiers Ordre, jusqu'au nouvel Hôtel Bahia dont les murs aux formes géométriques régulières dans les tons havane et bleu rappelaient étrangement le style cher à Mondrian. À partir du troisième jour, ayant parfaitement établi son apparence de photographe anodin, il s'attaqua enfin à l'affaire qui l'avait amené à Bahia.

Vers une heure de l'après-midi il fourra un vêtement de bain dans sa

mallette et quitta l'hôtel. Il remonta la Rua Chile jusqu'à la place où des autobus étaient garés en créneau ; il offrait une indifférence absolument mécanique au déluge de propagande et de musique asséné par les haut-parleurs installés tout autour de la place. Avec assurance il sauta dans un bus marqué *Rio Vermelhos and Amaralina* et alla s'asseoir à l'arrière : homme de petite stature, au teint basané et d'apparence tout à fait normale si l'on ignorait les avant-bras exagérément musclés et les mains d'une taille disproportionnée. Mais personne, parmi les passagers criards qui se bousculaient pour remplir le bus plus qu'il n'en pouvait contenir, ne lui accorda plus qu'un coup d'œil indifférent.

Manuel ferma les yeux et pensa au travail qui l'attendait. Il sentit le bus démarrer et entendit le bavardage excité des passagers mais garda les yeux clos. Bon, le nom ? Il s'en souvenait parfaitement : Eunicia Camarra. L'adresse ? Amaralina, Bahia.

Eunicia Camarra. Une femme. Qui était-elle, ou qu'avait-elle fait, pour que quelqu'un à Rio - son « client » inconnu de Rio, son « client » sans forme et sans nom - veuille l'annuler ? C'était le terme que Manuel employait toujours pour lui-même : « annuler ». Une maîtresse infidèle ? Une femme ayant rejeté une demande en mariage ? Trois cent mille cruzeiros représentaient une somme substantielle. Peut-être une femme dont son client - une femme aussi ? - était jaloux ?

Bien entendu, Manuel n'était jamais au courant de la vérité en ce qui concernait les opérations qui lui étaient confiées. Une fois le travail terminé, suivant les procédés lui ayant semblé les plus pratiques et les mieux appropriés, Manuel ne cherchait jamais à connaître les raisons ayant amené à l'utilisation de ses services très spécialisés. Et c'était très bien ainsi. Il préférait de beaucoup ne pas mêler le travail et les sentiments. Chaque opération était effectuée avec calme et précision et il évitait de s'embrouiller dans des questions de morale ou d'éthique.

Il oublia Eunicia Camarra et rouvrit les yeux. Le bus pénétrait à l'intérieur des terres, offrant à Manuel un rapide aperçu de la région, terre rouge écorchée, parcelles de jardins, végétation tropicale luxuriante. Puis le bus repartit en direction de la mer et la brise fraîche de l'océan entrant par les fenêtres ouvertes vint sécher le voile de transpiration qui luisait sur son visage.

À l'arrêt d'Amaralina il descendit près d'un abri circulaire au toit de chaume, à quelques mètres seulement de la place. Juste en face de lui se tenait un café dont la peinture avait été complètement rongée par les incessantes rafales de vent et de sable. La terrasse en plein air faisait face à la plage. Non loin de là, un homme souriant, aux dents éclatantes, vendait à un petit groupe d'écolières des noix de coco qu'il décapitait d'un coup précis de sa machette pour qu'elles en dégustent

le lait sucré.

La voix joyeuse des enfants, résonnant d'un rien de « l'école est finie », vibrait encore aux oreilles de Manuel lorsqu'il dépassa lentement la terrasse du café, remontant la plage vers les cabines où il se changea. Il reprit sa mallette et se dirigea vers la plage.

Il y avait très peu de monde. Il vit un couple, complètement oublieux de ce qui l'entourait, allongé sur le sable derrière quelques rochers. Puis, sur sa droite, un petit groupe de baigneurs s'amusant dans l'écume des vagues en poussant des cris aigus de plaisir. Plus loin sur sa gauche, les bâtiments d'Ondina bordaient la baie bleu saphir. Et, devant lui, juste à la limite de l'eau, les écolières qu'il avait remarquées achetant les noix de coco, s'amusaient dans le sable.

Il alla s'asseoir près des enfants, gardant la mallette entre ses mains. Il vit que les enfants portaient un uniforme bleu et blanc d'écolières et qu'elles étaient à peu près toutes du même âge, douze ou treize ans environ. Il leur sourit et les salua :

- *Bons dias, sehoritas.*

Ce fut tout. Il n'en fit pas trop. Il était plus subtil que ça. Lorsqu'elles lui rendirent son salut, elles remarquèrent la mallette qu'il tenait toujours. Elles manifestèrent aussitôt leur curiosité, particulièrement la fillette blonde qui semblait plus ou moins mener le petit groupe.

Elle s'approcha de Manuel.

- Il y a un appareil de photo dans cette mallette ? Vous voulez bien me le montrer ? Vous allez nous photographier ? Vous faites des photos couleurs ? Quelle sorte de *pellicula* trouvez-vous la meilleure, *senhor* ? Est-ce que vous pouvez me montrer comment régler la lentille pour que je puisse aussi prendre une photo ?

Elle dit tout cela sans reprendre son souffle, d'une façon si adorable et avec une vivacité tellement enfantine que, malgré lui, Manuel se mit à rire :

- S'il vous plaît, *senhorita*, pas si vite ! Tant de questions à la fois ! Oui, la mallette contient un appareil. Plusieurs même. Oui, vous pouvez les regarder, mais surtout faites attention de ne pas y mettre de sable.

Il lui tendit la mallette et les enfants se groupèrent autour, bavardant et s'exclamant. La fillette qui lui avait parlé ouvrit la mallette.

- Merveilleux ! Un Leica ! Ça coûte cher, non ? Ma grand-mère en a un.

Elle fouilla un peu plus :

- Et ce mini-appareil ! s'exclama-t-elle en prenant le Minox. Je n'en avais jamais vu d'aussi petit.

Manuel resta assis sur le sable et les laissa manipuler le matériel, les surveillant toutefois du coin de l'œil afin de prévenir tout dégât. Puis il dit :

- Je vais vous prendre en photo maintenant, en uniforme.

Elles se placèrent côte à côte et sourirent gravement lorsqu'il actionna l'obturateur.

La fillette blonde lui demanda s'il leur enverrait la photo.

- Ma grand-mère aimerait beaucoup la voir.

- Bien sûr, dit Manuel, et je ne vous la ferai même pas payer bien que je sois photographe professionnel et que mon travail soit généralement payé assez cher.

- Oh ! Merci *senhor* ! lui répondit la fillette blonde.

Manuel lui adressa un léger signe de tête. Il réalisait avec satisfaction que les enfants, éprouvant dès lors une certaine reconnaissance à son égard, seraient prêtes à répondre avec empressement à toutes les questions qu'il aurait envie de leur poser : questions concernant Amaralina, leurs familles, leurs voisins, les amis de leurs parents et même, sans aucun doute, des questions relatives à une femme appelée Eunícia Camarra. Mais il avait tout son temps.

La fillette blonde demanda :

- Vous allez vous baigner, *senhor* ? Si vous voulez, nous pouvons garder vos appareils pendant que vous serez à l'eau. Il ne leur arrivera rien.

Elle sollicita l'approbation de ses camarades qui acceptèrent en chœur.

- Pourquoi pas ? dit Manuel. Puisque vous êtes si gentilles. *Muito obrigado*.

Et se levant pour aller à l'eau, il commit sa première erreur. Mais il avait chaud, transpirait et, bien que n'étant pas très bon nageur, se baigner lui ferait du bien. De plus, les fillettes resteraient jusqu'à ce qu'il revienne puisqu'elles gardaient ses appareils.

- Faites attention du côté des rochers, avertit la fillette blonde. Il y a un courant très fort par là.

Il l'entendit à peine. Il avait autre chose en tête. Et c'est seulement après avoir plongé et nagé vigoureusement à bonne distance du bord qu'il réalisa pleinement les paroles de l'enfant. C'était déjà presque trop tard. Les bras musclés aux mains si fortes furent impuissants à résister à la force qui l'étreignit soudain. Il fut submergé et s'étouffa. Et, bêtement, il pensa qu'il aurait été bien plus raisonnable d'avoir trop chaud et de transpirer plutôt que de se rafraîchir à un tel prix. Puis il ne lui fut plus possible de penser.

Lorsqu'il ouvrit les yeux le bleu éblouissant du ciel lui fit mal. Il était sur le sable, allongé sur le dos. Il se sentait faible, malade. Remuant les yeux avec peine, son regard se fixa cependant sur le corps nu et maigrelet de la fillette blonde, non loin de lui. Elle était sur le point de couvrir sa peau mouillée de son uniforme souillé. Regardant plus loin, il vit deux autres enfants également en train de se rhabiller. Il s'étrangla, laissa échapper une sorte de grognement, et s'assit brusquement.

Les fillettes crièrent et continuèrent à s'agiter bruyamment afin de passer leur robe.

- Ne regardez pas, *senhor*, lança gaiement la fillette blonde. Nous devons remettre nos vêtements. Nous avons nagé sans maillot.

Les voix rieuses de ses amies se joignirent à la sienne. Manuel secoua la tête, essayant d'éclaircir ses idées. Il cracha de l'eau sur le sable. La fillette blonde était en train de lui parler :

- Nous vous l'avions dit, *senhor*. Il y a un courant très fort. Mais vous n'avez pas fait attention !

Elle le grondait gentiment mais il voyait bien qu'elle était immensément heureuse qu'il n'eût pas tenu compte de l'avertissement : ses amies et elle avaient pu ainsi accomplir l'action merveilleuse de le sauver des eaux.

- Nous nageons toutes très bien, continua-t-elle sur un ton qui se voulait réprobateur, mais vous, pas du tout, *senhor*.

Elle lui souriait.

- C'est Maria, Letitia et moi qui vous avons ramené.

Avec mépris elle ajouta encore :

- Les autres se sont sauvées.

Manuel Andradas fut alors balayé par une émotion tout à fait inhabituelle chez lui et lui souffla :

- *Senhoritas*, je vous dois la vie. Je vous en suis extrêmement reconnaissant. Je vous remercie du fond du cœur.

Elles étaient très embarrassées.

Il regarda la fillette blonde. Elle essayait de recoiffer ses cheveux décolorés et c'est avec la prémonition d'un désastre imminent qu'il demanda :

- *Come se chama* ? Comment t'appelles-tu ?

- Eunicia Camarra. Et vous ?

* * *

Une fois de plus il remercia les autres enfants et les renvoya chez elles mais il demanda à Eunicia de rester encore un peu sur la plage avec lui.

- Je voudrais prendre encore quelques photos de toi. Seule. Je veux garder un souvenir de la demoiselle qui m'a sauvé la vie.

Pour la première fois de sa carrière, et fait particulièrement surprenant, il éprouvait vis-à-vis de la victime désignée un sentiment tout autre que sa froide objectivité habituelle. Il regardait Eunicia et cela lui donnait chaud au cœur - curieux mélange d'émotions : gratitude, admiration, amour et, le plus étrange de tout, tendresse ; un peu comme si elle avait été sa propre enfant.

Finalement, après l'avoir photographiée dans une série de poses enfantines et charmantes, sur une impulsion soudaine il lança :

- Maintenant, montre-moi à quoi je ressemblais quand tu m'as sorti de l'eau et tiré sur la plage.

Ravie, elle éclata de rire et se laissa tomber sur le sable comme une poupée cassée. Bras et jambes dans une attitude totalement abandonnée ; les yeux clos dans le visage mince tourné vers le ciel ; la bouche grande ouverte. Elle ressemblait remarquablement à un cadavre. Manuel se pencha sur elle et se servit de son Minox pour la photographier.

Pendant toute la scène, ils avaient bavardé :

- Tu habites avec tes parents ?

- Oh ! Non, *senhor* Andradas, mes parents sont morts ! Je vis chez ma grand-mère, dans une grande maison sur la colline.

D'un geste elle indiqua la direction.

- Une grande maison ? Ta grand-mère doit être très riche alors. Elle n'appréciera sûrement pas que tu aies sauvé la vie d'un simple photographe.

Elle était indignée :

- Ma grand-mère est une grande dame, affirma-t-elle avec vigueur, mais c'est vrai, elle est très riche. Lorsque mon grand-père était encore en vie, il était le marchand de diamants le plus important du Brésil.

- Vraiment ?

- C'est ce que dit ma grand-mère.

- Alors je suis sûr que c'est vrai. Et tu vis là-haut seule avec ta grand-mère ?

Les yeux ternes la scrutaient.

- Ni frères, ni sœurs, ni autre famille pour te tenir compagnie ?

- Personne, dit-elle avec tristesse.

Puis soudain son visage s'éclaira :

- Mais j'ai un demi-frère à Rio. Il est vieux maintenant, plus de trente ans je crois, mais c'est quand même mon demi-frère. Nous avons la même mère, expliqua-t-elle d'un air important, mais un père différent. Vous comprenez ?

En fait, il commençait à comprendre parfaitement. À tout hasard il demanda :

- Ta grand-mère n'aime pas ton demi-frère ?

- Non. Elle dit qu'il est *malo*. menteur, tricheur et le désespoir de la famille. Ma mère s'est sauvée et s'est mariée quand elle était encore trop jeune. C'est alors que mon frère Luis est né. Il me fait de la peine parce que, comme le mien, son père est mort. Je lui écris de temps en temps mais je ne le dis pas à ma grand-mère.

- Je comprends que tu ne veuilles pas qu'elle le sache.

- Surtout qu'elle ne veut pas l'aider, même pour de l'argent. Et je sais qu'il lui en a demandé plusieurs fois, mais elle refuse toujours.

- Elle lui en laissera peut-être à sa mort !

- Oh non ! C'est moi qui aurai tout. Grand-mère dit toujours que tant qu'il y aura quelqu'un de vivant dans la famille, Luis n'aura pas un sou. Elle n'a aucune patience avec mon frère Luis, vous savez. Pauvre Luis ! Moi, je crois qu'il est assez gentil. Un jour j'irai le voir à Rio et je ferai la cuisine pour lui... quand grand-mère me donnera assez d'argent.

- Tu ne l'as jamais vu ?

- Non. Seulement en photo. Il m'en a envoyé une l'année dernière quand il me demandait si grand-mère avait changé d'avis. Quand j'ai répondu, je lui ai envoyé une photo. Il est assez beau d'ailleurs.

- Comment s'appelle-t-il ?

- Luis Ferreira.

- Il travaille ?

- Oui. À l'hôtel Aranha. Dans les bureaux.

Une fois changé, Manuel emmena Eunicia à la terrasse du café où, avec une générosité peu coutumière, il lui offrit un soda orange qu'elle but avidement. Puis la fillette partit chez elle, disant que sa grand-mère serait inquiète si elle tardait trop. Lorsqu'il la quitta, Manuel lui dit :

- Je te suis très reconnaissant, Eunicia. Peut-être un jour pourrai-je te rendre un service en retour.

Longtemps après qu'elle fut partie il resta assis, seul, à la terrasse du café. Tassé sur le siège fixe si peu confortable il gardait, au-delà de la plage, les yeux rivés sur l'écume des vagues. Il commanda trois Cinzano qu'il avala rapidement, se débattant avec ce problème inattendu. Trois cent mille cruzeiros ! Avec pessimisme il réalisait maintenant que toute l'affaire était simplement ramenée à une question d'éthique.

Il aurait bien aimé pouvoir prendre un verre de liqueur.

* * *

Manuel Andradas retourna à Rio le soir même par le vol de nuit. Il alla directement de l'aéroport à son studio où il développa le film des photos prises à Bahia avec le Minox. C'est avec grande attention qu'il examina à la loupe les minuscules négatifs avant d'en sélectionner un et en tirer un agrandissement. Il composa le numéro de téléphone lui permettant de joindre l'homme appelé Rodolfo et organisa un rendez-vous pour le lendemain matin dans la Rua do Ouvidor. Puis il alla se coucher et dormit d'un sommeil sans rêve.

Le lendemain, il montrait l'épreuve à Rodolfo.

- Ce n'était pas une femme, dit-il avec désapprobation, c'était une enfant.

Rodolfo examinait la photo d'Eunicia. L'attitude et la position de son corps indiquaient sans équivoque qu'elle était morte sur la plage

d'Amaralina. Il hocha la tête avec satisfaction.

- Ceci devrait être la preuve adéquate, dit-il.

Il regardait toujours la photo. Puis il sourit :

- Il arrive même au jeune cabri de trébucher, ajouta-t-il sentencieusement. Est-ce que je peux garder cette photo ? Je vais la faire suivre à notre patron et si tout va bien on se retrouve ici demain à trois heures.

Il partit avec la photo. Le lendemain à trois heures il rencontrait de nouveau Manuel près du marché aux fleurs. Il s'arrêta juste assez pour lui serrer la main et dire :

- Bon travail. Satisfaisant.

La liasse de billets qu'il laissa cette fois dans la paume de Manuel était encore plus épaisse que lors de leur première rencontre.

Avec une certaine désinvolture, Manuel empocha les billets avant de faire signe à un taxi. Il se fit conduire à la plage de Copacabana et descendit à quelque distance de l'hôtel Aranha sur l'Avenida Atlantica. Quittant le taxi il constata avec satisfaction que la plage fourmillait de monde à cette heure de l'après-midi. Il entra dans une cabine téléphonique de l'autre côté de l'avenue, appela l'hôtel Aranha et put bientôt parler d'une voix intentionnellement déguisée au *Senhor* Luis Ferreira, l'un des comptables de l'hôtel.

- *Senhor* Ferreira, j'ai pour vous un message de Bahia. Retrouvez-moi sur la plage en face de votre hôtel dans dix minutes. Près du stand du vendeur de cerfs-volants.

Ne lui donnant pas le temps de répondre, il raccrocha et sortit de la cabine.

Puis il remonta tranquillement la plage vers l'hôtel, manœuvrant avec habileté parmi les corps des milliers d'adorateurs de la mer et du soleil éparpillés sur le sable. Élément indiscernable dans la foule estivale, il s'installa près du petit homme noiraud qui vendait des cerfs-volants aux enfants. Du coin de l'œil il pouvait surveiller l'entrée de l'hôtel.

Bientôt apparut à la porte de l'hôtel un jeune homme légèrement voûté au menton fuyant et au cuir chevelu dégarni. Esquivant la circulation intense de l'avenue il se dirigea vers la plage et s'approcha du vendeur de cerfs-volants. Il s'arrêta là, regardant d'un air inquiet les gens autour de lui. La plage était couverte de monde ; n'importe qui, parmi ces milliers de personnes, pouvait être le messenger de Bahia. Il regarda sa montre, évaluant les dix minutes annoncées par Manuel. C'est à ce moment que Manuel fut certain qu'il était bien en présence de Luis Ferreira, le demi-frère d'Eunícia Camarra.

Coupant à travers le tohu-bohu des baigneurs, Manuel s'approcha calmement de lui. Ce faisant il retira la main de sa poche, en sortant du même coup, dissimulée par la paume, une fléchette tronquée. C'était le genre de fléchettes qu'on lance sur des cibles de liège. La

moitié du corps de bois avait été sectionnée, ce qui permettait à Manuel de bien tenir la fléchette tout en laissant quelques millimètres de la pointe en saillie à l'extérieur de la main. Une épaisse substance goudronneuse recouvrait la pointe acérée.

Plusieurs clients étaient groupés près du vendeur de cerfs-volants. Quatre jeunes jouaient au ballon à quelques mètres. Un homme corpulent et une femme toute menue étaient allongés sur le sable, presque aux pieds de Ferreira.

S'approchant de Ferreira, Manuel fit en sorte de sembler trébucher sur le pied proéminent du gros homme. Il fut déséquilibré, chancela un peu et son lourd soulier descendit avec une force décuplée sur le cou-de-pied de Luis Ferreira. Manuel porta les mains en avant comme pour se retenir et dans ce mouvement la pointe de la fléchette pénétra profondément dans le poignet de Ferreira, juste sous la manche de son vêtement.

Ferreira ne sentit rien. La douleur fulgurante éprouvée par son pied annihilait complètement la piqûre de l'aiguille. Il fit un bond en arrière et jura. Manuel s'excusa de sa maladresse et se remit à marcher sur la plage, se perdant dans la foule en quelques secondes.

Il n'alla ni trop vite pour ne pas attirer l'attention ni trop lentement pour ne pas perdre un temps qui lui était précieux. Il ne se retourna pas. Même lorsqu'il quitta la plage, descendant d'un pas alerte l'Avenida Atlantica vers le centre-ville. Il ne tourna pas la tête vers l'endroit où il avait laissé Ferreira. Pourquoi l'aurait-il fait d'ailleurs ? Il savait exactement ce qui était en train de se passer là-bas.

Le curare sur la pointe de la fléchette aurait déjà accompli son travail mortel. Le corps de Ferreira serait allongé sur la plage, peut-être encore inaperçu parmi toutes ces silhouettes étendues au soleil, alors que dans les muscles l'extrémité des nerfs moteurs serait probablement déjà réduite à l'impuissance et que, bientôt, le battement de son cœur s'arrêterait pour toujours, paralysé par la drogue. Dans trois minutes, peut-être moins, Ferreira serait mort. C'était certain. Et l'enfant blonde de Bahia qui, d'une manière si insolite, avait réussi à faire de nouveau vibrer les fibres sensibles si longtemps endormies chez Manuel Andradas, n'avait plus rien à craindre.

Alors qu'il marchait vers la ville, Manuel laissa échapper une sorte de rire étouffé. Il se disait que si quelqu'un vous sauve la vie, vous lui devez une vie en retour. Par conséquent, si quelqu'un vous paie pour une exécution, alors, vous devez lui en donner pour son argent.

Il sourit, les yeux ternes regardant droit devant lui.

Après tout, cette question d'éthique n'était pas si compliquée.

LA DERNIÈRE ÉVASION

(The Last Escape)

par JAY STREET

Ils ligotèrent Ferlini en nouant fermement autour de ses poignets une corde grossièrement tressée. Le plus petit des deux hommes était le plus acharné ; il tira de toutes ses forces jusqu'à ce que la corde semble entamer la chair. En grognant, ils lui mirent les fers aux pieds ; la serrure se referma avec un claquement sec et ils s'assurèrent de sa solidité. Enfin, essoufflés par leurs efforts, ils contemplèrent leur victime et parurent ravis de son impuissance.

Puis, la femme vint déposer devant Ferlini un écran qu'il rejeta en un clin d'œil, brandissant triomphalement la corde et les fers qui l'entravaient.

Les spectateurs du petit cabaret furent tout d'abord saisis de stupeur, puis les applaudissements éclatèrent avec frénésie. Ferlini écoutait, rayonnant. Il avait le teint très pâle, il était presque albinos ; si même l'éclat du soleil en plein désert ne pouvait lui donner des couleurs, l'appréciation du public, en revanche, réussissait à empourprer ses joues d'une vanité satisfaite.

Les deux volontaires rejoignirent leurs compagnons de table, répondant à leurs sarcasmes en secouant la tête et souriant d'un air penaud, tandis que les six musiciens de l'orchestre attaquaient un air entraînant. Wanda, épouse et partenaire de Ferlini, s'avança machinalement pour prendre l'écran et l'emporter en coulisse. Il y eut quelques sifflements et de légers applaudissements, mais elle savait que cela n'avait trait qu'à la nudité de ses jambes. Elle avait dépassé la quarantaine et la beauté relative de son visage reposait sur des couches sans cesse accrues de maquillage de théâtre, mais ses jambes étaient toujours longues, souples et sans la moindre imperfection.

Elle regagnait sa loge lorsque Bagget surgit devant elle, ouvrant de grands yeux émus.

- Laisse-moi t'aider, dit-il en posant la main sur l'écran.

- Ça va, il vaut mieux pas, Tommy.

- Ça leur a plu ce soir, hein ?

Elle fronça les sourcils, faisant craquer l'épaisse couche de maquillage.

- C'est simplement un bon public, fit-elle en haussant les épaules. Tu leur plairas aussi.

- Merci, dit aigrement Bagget, chanteur de charme vieillissant.

- Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

Elle posa l'écran contre le mur et, les yeux rêveurs, s'avança vers Bagget d'une démarche souple.

- Tu connais bien mon opinion sur toi, enfin sur tes chansons.

- Tu n'as rien d'autre à me dire ?

- Il vaut mieux que je m'en aille, déclara Wanda.

Quand elle pénétra dans sa loge, elle trouva son mari de très bonne humeur, ce qu'elle n'aimait guère. Il se contemplait dans le miroir, se frottant énergiquement les épaules avec une serviette, le visage fendu en un large sourire qui découvrait des dents robustes.

- Ouais, c'était bon ce soir, très bon, dit-il joyeusement. J'aurais pu me sortir d'un coffre d'acier, c'était la grande forme. Tu as vu le type ?

Il rit bruyamment et frappa la commode du plat de la main.

- Le petit gars pensait bien m'avoir. Tu as vu comment il a serré la corde ? Je te le dis, les petits sont les pires. C'est un plaisir de les mener en bateau.

Il fit volte-face et regarda sa femme dont les yeux semblaient perdus dans le vague. Il serra les poings et fit jouer ses muscles démesurés, bombant le torse pour mettre en valeur l'incroyable puissance indispensable à l'exercice de son art.

- Regarde-moi ça, hein, regarde ! On ne me donnerait jamais quarante-six ans. Qu'est-ce que t'en dis ?

- Tu es un dieu grec, dit Wanda amèrement. Au fait, à propos de Grecs, on est invités à dîner ce soir. C'est Roscoe qui régale.

- Ah ! Ce Phil, il me coupe l'appétit ! dit Ferlini. À l'entendre parler, le truc de l'évasion a fait son temps. S'il avait vu le public de ce soir, il parlerait autrement. C'est tout ce que j'ai à dire.

- C'est lui qui t'a décroché ce job, non ? Il est bien placé pour savoir si le truc marche ou pas.

Elle bâilla et entreprit de se changer. Quelque chose lui vint à l'esprit et, tout en se démaquillant, elle s'approcha de la coiffeuse.

- Écoute, quand nous verrons Phil, ce soir, ne recommence pas avec cette histoire du truc dans l'eau, hein ? J'en ai marre d'entendre parler de ça.

- Ah ! dit Ferlini en agitant la main, tu vieillis, Wanda, c'est ça ton problème.

- Non mais, dis donc ! Tu n'es plus tout jeune toi aussi, Joe, ne l'oublie pas.

Il se retourna vers elle avec un sourire sagace.

- Je dénombre dix rides de plus sur ta figure depuis la semaine dernière, mon chou. Tu t'es bien regardée ? Allez, vas-y, tu as un miroir.

- Oooh, fous-moi la paix !

- Vas-y, regarde ! hurla soudain Ferlini.

Son bras musclé se détendit et il la saisit par le poignet. Il la força à se pencher devant le miroir illuminé placé sur la coiffeuse, l'obligea à se regarder. Son reflet lui dévoila les traces de maquillage orangé sur le front et le menton, les rides profondes autour de la bouche accusant son âge et la chair boursouflée sous les yeux. Elle détourna la tête, mais Ferlini, cruellement, resserra son étreinte.

- Arrête, Joe, par pitié !

- Qui est-ce qui est vieux, hein ? Je suis plus jeune que toi, compris ? Parce que je me garde en forme ! Ne me traite plus jamais de vieux, tu m'entends ?

- D'accord, d'accord !

Il la relâcha avec un grognement de dégoût. Sa bonne humeur s'était dissipée. Wanda, la vue brouillée par les larmes, traversa la pièce et acheva de s'habiller.

- Je ne suis pas si vieille que ça aux yeux de certains, marmonna-t-elle. Non, pas si vieille, Joe.

- Ferme-la et habille-toi. On est censés aller dîner, alors, allons-y. En outre, dit-il en se levant et se tapant sur l'estomac, j'ai à discuter avec Roscoe. C'est à propos du tour dans l'eau.

Wanda se tut.

* * *

Le restaurant choisi par Phil Roscoe était à son image : loin de sa prime jeunesse, commun et bien éclairé. Roscoe, galamment, avança un siège à Wanda, tandis que Ferlini s'écroulait lourdement sur une chaise en s'emparant d'un morceau de pain qu'il ouvrit en deux. La bouche pleine, il dit :

- Tu aurais dû me voir ce soir, Phil, j'étais le meilleur. Pas vrai, Wanda, dis-lui, toi.

Wanda eut un faible sourire.

- La salle était chaude.

- Chaude ? J'ai eu trois rappels, dit Ferlini, oubliant qu'il travaillait sans rideau et donc sans rappels. Je te le dis, Phil, le truc de l'évasion va revenir et faire un tabac. Et ce sera moi le plus fort. Surtout avec le truc de l'eau.

- Quoi ? Encore ? grommela Phil. Écoute, on a même pas encore bu un coup et tu oses me parler d'eau ?

Ferlini éclata de rire et appela le serveur.

Pour Wanda, le dîner fut ennuyeux tout du long. Ferlini et son manager se chargèrent de la conversation ; elle connaissait tout ça par cœur.

- Écoute, Joe, dit Roscoe, tu sais aussi bien que moi que les temps ont changé. Il y a quelques années, un bon attaché de presse pouvait propulser un spécialiste de l'évasion comme toi en première page.

Seulement, Houdini est mort, Joe. N'oublie pas ça.

- D'accord, Houdini est mort. Mais moi, je suis vivant. (Il se tapa sur la poitrine.) Moi, Joe Ferlini.

- Toi, au moins, la fausse modestie ne t'a jamais étouffé.

- Écoute, grinça Ferlini, que pouvait faire Houdini dont je ne sois capable ? Je me débarrasse des cordes, des chaînes, des fers. Je peux me sortir des sacs, des malles, des entraves et des coffres. Je connais à fond le truc des menottes. Ainsi que le coup où tu es attaché à une planche. Même le truc chinois, ligoté par les pouces. Je peux m'extirper d'une camisole de force. Je sais faire des tours d'évasion auxquels même Houdini n'avait jamais pensé. Et puis, tu sais, il trichait beaucoup.

- Et toi, tu ne triches pas peut-être ? dit Wanda, écœurée.

- Bien sûr, quelquefois. C'est-à-dire que j'ai mon passe, mes serrures truquées et tout le bazar. Mais, tu me connais, Phil, je réalise mes meilleures performances grâce à mes muscles. Pas vrai ?

- Bien sûr, bien sûr, approuva prudemment le manager. Tu es le meilleur, Joe.

- Je me garde en forme, demande à Wanda. Je fais des haltères une heure par jour. J'arrive toujours à gonfler ma poitrine. Je peux faire le coup de l'eau, Phil. Ce sera fantastique !

- Mais ça a déjà été fait, Joe, c'est ce que j'essaie de te faire comprendre. Ça n'intéresse plus personne.

Ferlini fit claquer sa langue avec mépris.

- Tu bois trop, Phil ; ça te ramollit le cerveau. Bien sûr, ça a déjà été fait, mais ça remonte à quand ? Il y a toute une nouvelle génération maintenant. Et vu comment tu prends les choses en main, ça pourrait être un gros coup, pas vrai ? Qu'est-ce que t'en dis ?

Roscoe soupira, et ce fut le signal de sa défaite.

- D'accord, Joe, à ta guise. Quel est ton plan ?

Ferlini rayonna.

- Il faut que ce soit fait sérieusement. D'abord on me passe les menottes. Ensuite on m'enroule d'une corde de quinze mètres, les fers aux pieds ; puis on me met dans un sac ; on ferme en faisant des nœuds solides et, pour finir, on place le tout dans un gros coffre en fer qu'on jette dans le lac Truscan. Alors ?

- Alors, c'est la mort instantanée. Quelle est la part de truquage et quelle est la part de muscles ?

- Pour la corde, c'est les muscles ; il me suffira de gonfler la poitrine et le tout me glissera immédiatement du corps. J'aurai mon passe pour les menottes, planqué dans une double couture du revers de mon pantalon. Une fois libéré, je pourrai fendre le sac d'un coup de rasoir. Le coffre aura un double fond ; je n'aurai qu'à l'ouvrir d'une simple poussée et je remonterai à la surface en nageant ; tout l'attirail coulera

et moi, je surgirai hors de l'eau frais comme un gardon.

- Tu es bon nageur ?

- Le meilleur. T'en fais pas pour ça. Quand j'étais môme, je voulais traverser la Manche à la nage, c'est te dire.

- On pourrait te lâcher d'un canot à moteur et te récupérer de la même manière. Ça diminuerait les risques.

- Sûr, c'est du tout cuit. Je savais bien que tu pigerais, Phil.

- J'ai pigé, dit le manager, mais ça me déplaît toujours autant. Hé, garçon, ça vient ce bourbon ?

* * *

Par la fenêtre de leur chambre au troisième étage de l'hôtel, Wanda pouvait voir son mari nager rapidement dans la piscine en plein air située dans la cour. Il se déplaçait dans l'eau comme un requin, ses cheveux grisonnants plaqués en arrière et ondulant sur les côtés ; chaque mouvement souple de ses bras faisait saillir les muscles épais de son dos et de ses épaules. Quinze ans auparavant, elle aurait été béate d'admiration. À présent, elle savait à quoi s'en tenir. Le Grand Ferlini n'avait besoin que d'un seul admirateur, et il le rencontrait chaque matin dans le miroir de la salle de bains.

Elle retourna s'asseoir en soupirant et se mit à feuilleter avec indifférence le magazine *Variety*. Peu après, elle entendit frapper timidement à la porte et pria son visiteur d'entrer. Quand elle reconnut Bagget, un sentiment mêlé de surprise et de culpabilité lui coupa le souffle.

- Tommy ! Qu'est-ce que tu fais là ?

- J'avais besoin de te voir, Wanda. Je savais que Joe était à la piscine et je me suis dit qu'il fallait en profiter. On dirait qu'il va y passer la journée.

- Tu as probablement raison.

Elle était émue mais s'efforçait de ne pas le montrer. Elle lui offrit un verre qu'il refusa. Elle essaya d'entamer la conversation, sans succès. Quelques secondes plus tard, elle était dans ses bras. Mais elle s'y sentit mal à l'aise et se dégagea très vite, pour se mettre à parler de son mari.

- Tu ne peux savoir ce que c'est. Il empire chaque année, chaque jour. Tout ce dont il est capable de parler, c'est de son spectacle, jour et nuit c'est évasion, évasion, évasion ! Parfois, j'ai l'impression que je vais devenir folle, Tommy, sincèrement. L'année dernière, quand on était à Louisville, j'avais même commencé un traitement chez un psy, tu savais ça ? J'y suis allée pendant trois mois et puis Joe a décroché un boulot à Las Vegas et j'ai dû arrêter.

- Si tu veux mon avis, grogna Bagget, c'est lui qui est cinglé, avec la vie qu'il te fait mener.

- Tu sais qu'il fait même, des fois, son truc d'évasion en dormant. Sans blague ! Il se réveille en plein milieu de la nuit, rejette ses couvertures et salue.

Elle rit, le visage dénué d'expression, et des larmes jaillirent de ses yeux. De nouveau, Bagget la prit dans ses bras.

- Quelquefois, je souhaite qu'il se retrouve attaché quelque part d'où il ne pourrait plus s'enfuir ; plus jamais.

- Comment ça ?

Elle leva les yeux vers lui.

- Tu sais, le truc de l'eau qui consiste à se faire jeter dans un lac ? Eh bien, il va le faire dans une quinzaine de jours. Tu veux savoir quelle idée ça m'a donnée ?

Elle alla vers la fenêtre et regarda la piscine dans laquelle Ferlini s'ébattait avec obstination.

- Je me suis dit que quelque chose pouvait mal tourner. Il est doué ; je le sais. Mais si le moindre petit imprévu se produisait durant son spectacle..., il se noierait. Tu dois me trouver horrible d'avoir eu de telles pensées ?

- Je te comprends tout à fait, approuva Bagget, dévoué.

Lentement, Wanda se dirigea vers le bureau et ouvrit le deuxième tiroir. De tout un bric-à-brac, elle sortit une paire de menottes d'acier et deux petits objets en métal.

Elle apporta les menottes à Bagget et dit :

- Fais-moi plaisir, Tommy, mets ça.

Il sourcilla.

- Vraiment ?

- S'il te plaît.

Il tendit les poignets avec bonne volonté ; elle lui mit les menottes et les referma.

- Maintenant, essaie de te libérer.

Bagget, qui était plutôt du genre fragile et romanesque, fit de violents efforts jusqu'à ce que le sang monte à son cou, y traçant une ligne pourpre.

- Je ne peux pas, dit-il, haletant.

- Bien sûr que tu ne peux pas. Personne ne pourrait, pas même Ferlini, à moins d'avoir la chance de posséder ceci.

Elle tenait une petite clé qu'elle lui tendit.

- Maintenant, essaie, dit-elle.

En se tordant les doigts, la langue crispée dans le coin de la bouche, Bagget réussit à introduire la clé minuscule dans le trou de la serrure. Il la tourna, mais rien ne se produisit.

- Ça ne marche pas, dit-il, ça ne tourne pas.

- Non, dit Wanda rêveuse, effectivement.

- Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Sa voix semblait un peu affolée.

- Ce n'est pas la bonne clé, répondit Wanda. Voilà ce qui ne va pas. Et voici la solution.

Elle sortit une deuxième clé, s'approcha et l'introduisit elle-même. La serrure s'ouvrit instantanément libérant les menottes. Bagget la regardait d'un air interrogateur en se frottant les poignets.

- Je pense qu'il vaut mieux maintenant que tu partes, dit Wanda.

* * *

Phil Roscoe était ravi des résultats de sa campagne de publicité. Quatre journaux de la région de Denver guettaient l'événement et une grande station de radio propageait déjà la nouvelle sur les ondes. Mais le Grand Ferlini n'était pas satisfait pour autant. Son idée était, d'une part de faire couvrir l'événement par la télévision et les grands magazines du pays, d'autre part de décrocher des contrats à Hollywood. Tous ces petits plaisirs, Roscoe avait été incapable de les lui obtenir.

- Pour l'amour du ciel, lui dit Roscoe, ne crois pas que ça va te rapporter la lune. Ça n'a plus rien d'exceptionnel depuis qu'Houdini l'a fait. Contente-toi de ce que tu as.

Ferlini ronchonna, mais il était satisfait.

Le jour prévu, Wanda Ferlini se réveilla, se sentant plus vieille et plus défaite que jamais. Elle avait passé une mauvaise nuit ; son mari l'avait brusquement réveillée à deux reprises, avec ses rêves fous d'incroyables évasions. Mais ce n'était pas seulement le manque de sommeil qui alourdissait ses paupières et affaiblissait ses réactions. C'était l'anticipation, la hantise que quelque chose ne tourne pas rond. Pour l'occasion, Roscoe avait loué une voiture avec chauffeur, une Cadillac décapotable. Ils se rendirent sur les lieux de l'événement en grande pompe. Wanda, assise à l'arrière à côté de Roscoe, portait sa plus belle robe et n'avait cependant jamais paru plus mal en point ; Roscoe, congestionné par l'énervement et le bourbon, lui tendit fermement la main. Ferlini se tenait à l'avant, sur le siège d'honneur, et saluait la foule en agitant le bras ; vêtu d'un smoking et d'une cravate blanche, ses épaules musclées tendaient le tissu brillant à en faire craquer les coutures. En ce qui concernait l'efficacité de la campagne de promotion de Roscoe, les mécontentements de Ferlini s'étaient envolés.

Plusieurs centaines de personnes se pressaient au bord du lac Truscan. Roscoe n'avait pas réussi à inclure le maire dans son programme, mais il y avait néanmoins un conseiller municipal, le chef de la police et le chef adjoint des pompiers, ainsi que deux des hommes d'affaires les plus éminents de la ville. Le cabaret avait apporté sa contribution en déplaçant sur place l'orchestre des six musiciens au complet et leurs

ragtimes donnaient à l'événement un air plus joyeux et plus important qu'il ne l'était vraiment. Mieux encore, il y avait une douzaine de photographes et de journalistes.

Roscoe avait bien fait les choses, mais il y eut quelques anicroches. Les micros prévus pour s'adresser au public se mirent à siffler, ce qui rendit impossible le discours de présentation. Le temps semblait parfait en début de matinée, mais, vers une heure et demie, un nuage bordé de noir prit position au-dessus de la foule. Roscoe s'affairait nerveusement parmi les officiels, essayant d'accélérer le programme avant la pluie qui rendrait la tentative de Ferlini encore plus difficile.

Tout fut prêt à deux heures.

Dans un premier temps, le chef de la police, un homme bourru au sourire forcé, lui mit les menottes ; ce rôle lui convenait à merveille. Il les examina avec soin et les déclara parfaitement conformes, avant de les fixer aux poignets de Ferlini.

On laissa le soin aux deux hommes d'affaires d'enrouler une corde épaisse autour de Ferlini. Il se débarrassa de sa veste, de sa cravate blanche et de sa chemise élégante, puis envoya valser ses chaussures. Sa poitrine musclée, sous le tee-shirt, fit pousser des cris d'admiration à la gent féminine. Les hommes d'affaires étaient tous les deux petits, rondouillards, et, après avoir ligoté le corps de Ferlini à l'aide de la corde qui mesurait quinze mètres, ils furent à bout de souffle.

- Attachez-la, attachez-la, les exhorta Ferlini, découvrant des dents robustes, rendues coupantes par des années employées à déchiqeter des cordes.

Ils s'exécutèrent et firent des nœuds compliqués et grossiers qui resserrèrent davantage la corde. Ils s'activaient tant et si bien que, ni eux, ni les spectateurs, ne s'aperçurent que Ferlini se remplissait les poumons d'air, augmentant ainsi la largeur de sa poitrine de presque vingt centimètres. Lorsqu'ils eurent terminé, il arbora un sourire suffisant, certain de pouvoir se débarrasser de ses liens en quelques secondes.

On demanda au chef adjoint des pompiers d'aider Ferlini à s'introduire dans le sac. Il l'étala par terre et souleva Ferlini ; puis, l'officiel remonta le tissu jusqu'à ce que le champion de l'évasion en soit complètement recouvert. Un murmure parcourut la foule lorsque le sac fut solidement noué au-dessus de sa tête.

Mais, à la vue de l'énorme coffre de fer, la réaction du public fut encore plus vive. Une femme hurla, quelque part dans la foule, et Roscoe grimaça de plaisir. C'était un véritable tour de force. Il chercha le regard de Wanda pour partager cet instant avec elle, mais il lui trouva le visage blême, les traits tirés et les yeux clos ; ses lèvres remuaient sans émettre un son.

On mit Ferlini à l'intérieur du coffre qui fut fermé à clé par le

conseiller municipal. Les membres du comité examinèrent le coffre, le jugèrent à l'épreuve de toute tentative d'évasion, puis s'écartèrent ; quatre types musclés, engagés pour l'occasion, soulevèrent le coffre et le déposèrent à l'arrière d'un canot à moteur amarré dans le port :

L'orchestre du cabaret attaqua la marche funèbre, scandant la lugubre mélodie. Roscoe monta dans le bateau le premier, puis il tendit la main à Wanda, ressemblant déjà à une veuve éplorée, pour l'aider à grimper à bord. Le pilote de l'embarcation, un jeune homme désinvolte aux cheveux coupés en brosse, salua la foule et dénoua le cordage. Il mit le moteur en route et le bateau partit lentement vers le milieu profond du lac.

- Ça va ? demanda Roscoe à la femme.

Wanda eut un murmure imperceptible et lui prit la main.

Quand ils furent à cinq cent mètres de la côte, le pilote coupa le contact.

- Ici, monsieur Roscoe ?

- C'est parfait.

Roscoe braqua ses jumelles en direction du rivage pour voir où en étaient les journalistes. Ils l'observaient avec une égale attention ; les photographes s'activaient, certains utilisant un téléobjectif.

- Lâchez tout, dit Roscoe.

Wanda laissa échapper un faible cri et le pilote grimaça ; il prit le coffre d'acier, le fit basculer sur le côté. Le coffre tomba dans l'eau en les éclaboussant tous, puis disparut, faisant naître à la surface du lac une ondulation qui se propagea jusqu'à la rive.

Alors, ils attendirent.

Roscoe regardait sa montre. Quand trente secondes se furent écoulées il adressa un sourire rassurant à Wanda.

Ils attendirent encore.

Au bout d'une minute le sourire du pilote s'évanouit et il se mit à siffler faux. Wanda lui hurla de se tenir tranquille et il cessa.

Deux minutes s'étaient écoulées et Roscoe ne pouvait plus regarder Wanda dont le visage était devenu blanc comme un linge ; il reprit donc ses jumelles et se mit à observer la côte. Entre-temps, la foule s'était accumulée au bord de l'eau, remuant comme un sombre animal frémissant.

- Mon Dieu, dit le pilote, il ne remonte pas, monsieur Roscoe !

- Il doit remonter, il le faut !

Trois minutes passèrent, mais le Grand Ferlini ne réapparaissait toujours pas.

Au bout de six minutes Wanda Ferlini gémit, chancela et s'évanouit. Roscoe la rattrapa avant qu'elle ne s'écroule sur les planches du pont. Cinq minutes plus tard, il ordonna au pilote de remettre le cap sur la côte.

Tard dans la nuit, ils retrouvèrent le corps de Ferlini qui avait toujours les menottes aux poignets.

* * *

Bagget essaya de voir Wanda le jour des funérailles, mais Phil Roscoe refusa de le laisser entrer. Phil ne se souciait pas de la vie sentimentale de Wanda ; il avait assez de ses propres problèmes. Mais il était toujours un homme d'affaires et Wanda toujours sa cliente, même si son célèbre mari avait disparu. Il trouvait plus convenable qu'elle s'en tienne à son rôle de veuve éplorée.

Wanda s'en tirait très bien. Par une étrange alchimie cosmétique, le désespoir la rajeunissait. Son visage poudré de blanc et son rouge à lèvres pâle contrastaient avantageusement avec sa sombre tenue de deuil.

Roscoe s'était occupé des funérailles et le résultat était presque aussi grandiose que le jour de la tentative d'évasion. Il y avait beaucoup de monde et la presse avait bien couvert l'événement ; des gens du spectacle, d'ailleurs assez satisfaits de pouvoir se montrer, étaient venus nombreux rendre un dernier hommage au grand artiste de l'évasion. Le cortège se déroula dans les rues avec lenteur, dépassant chaque immeuble au rythme d'une demi-heure. Quand Ferlini eut atteint sa destination finale, la foule s'était considérablement éclaircie. Au cimetière il ne resta plus que quelques personnes pour assister aux dernières cérémonies.

Wanda sanglota sur l'épaule de Roscoe qui la consola d'une caresse affectueuse.

- C'est ce qu'il aurait voulu, dit-il gauchement.

- Je sais, je sais, répondit Wanda.

Le prêtre le plus éminent de la ville prononça un bref sermon. Il mentionna le courage de Ferlini, sa dévotion à son art et le plaisir qu'il avait procuré à tant de gens durant sa vie. Pendant qu'il parlait, les yeux de Wanda devinrent vitreux et Roscoe eut peur qu'elle ne s'évanouisse à nouveau.

Ils transportèrent le cercueil au bord de la tombe. Le porteur qui se tenait à l'avant, un des serveurs du club- restaurant, sembla marquer un signe d'étonnement et murmura quelques mots à l'oreille de l'homme situé derrière lui. Roscoe s'avança vers eux, leur parla brièvement et alla précipitamment s'entretenir avec le prêtre. La discussion éveilla la curiosité des quelques journalistes présents qui sortirent des rangs pour demander ce qui se passait,

- J'sais pas, dit Roscoe en se grattant la tête, Freddy, là, pense que quelque chose n'est pas normal. Il dit que le cercueil est bizarre.

- Comment ça, bizarre ?

Le serveur hochait la tête.

- Léger, c'est ce que je veux dire. Il paraît trop léger.
- Vraiment, chuchota le prêtre, je n'ose penser...
- Mais, c'est vrai, dit un autre porteur. Ça ne pèse presque rien. Pourtant, Ferlini, c'était un gros costaud.
Ils regardèrent le cercueil en attendant que quelqu'un fasse une suggestion. Roscoe finit par intervenir.
- Ça me déplait fort, dit-il doucement, mais je pense qu'on ferait mieux de l'ouvrir.

Le prêtre protesta, mais ils s'étaient déjà attaqués au couvercle.

- Que se passe-t-il ? dit Wanda. Que font-ils, Phil ?

- N'approche pas, la pria-t-il, je ne veux pas que tu voies ça, Wanda.

Mais rien ne put l'en empêcher. On ôta le couvercle et la vérité éclata aux yeux de tous.

La foule en fut estomaquée, comme frappée par un énorme poing.

Le cercueil était vide et Wanda hurlait comme le vent rageur sur le cime des arbres.

* * *

Le Dr Rusfield fit rouler un crayon sur le buvard de son bureau et dit :

- Allez, monsieur Roscoe, racontez-moi tout ça en détail.

Phil Roscoe humecta ses lèvres sèches ; il aurait volontiers bu un verre.

- Il faut que vous compreniez comment ça se passe dans mes affaires, docteur. Tout est mise en scène, tout. C'est pourquoi Ferlini avait conclu cet accord avec moi, il y a de ça dix ou douze ans.

- En quoi, exactement, cela consistait-il ?

- Absolument personne n'était au courant, sauf lui et moi. C'était dingue, je le lui avais bien dit. Mais vous ne pouvez pas savoir à quel point un type comme ça peut être têtue.

« Il m'a fait promettre que s'il lui arrivait quelque chose, c'est-à-dire, s'il mourait, je lui organiserais un dernier tour. Quelque chose qui ferait que l'on se souviendrait de lui plus encore que d'Houdini. Voilà, Doc.

- Un tour ?

- Oui, et enfantin. J'ai tout simplement filé cinquante sacs à l'entrepreneur des pompes funèbres et il s'est débrouillé pour faire enterrer Ferlini quelque part en douce. Puis, il a mis un cercueil vide dans le corbillard. C'est tout. Vous comprenez, hein ? Spectacle honnête et de qualité,

- Je vois, dit Rusfield en fronçant les sourcils. Mais j'ai bien peur que ceci ait causé un énorme choc à Mme Ferlini. Je crois comprendre qu'elle était déjà plutôt déséquilibrée avant ; alors maintenant...

Il soupira et se leva.

- Bien, monsieur Roscoe, vous êtes libre de la voir un instant, mais je

ne peux pas vous autoriser à lui parler. Je regrette.

Roscoe suivit le docteur dans le couloir. Ils s'arrêtèrent devant une porte munie d'une petite lucarne grillagée, et Roscoe jeta un œil à l'intérieur. Bouleversé, il s'arracha à la vision de Wanda qui, les yeux révulsés et désormais sans vie, essayait vainement d'échapper à l'étreinte implacable de la camisole de force.

RISQUE CALCULÉ

(Come-Back Performance)

par RICHARD DEMING

Juan et Juanita Cabanellas étaient les derniers clients dans la salle à manger de l'hôtel. Le directeur, Cari Bremer, avait déjà mis la pancarte FERMÉ contre la vitre de la porte de devant et baissé le store. Toutefois il avait dit au couple de ne pas se presser de finir leur repas car sa femme et lui en avaient encore pour une demi-heure à nettoyer. Non seulement Cari et Helen Bremer servaient dans la salle à manger mais, si l'on exceptait les femmes de chambre, ils constituaient à eux seuls tout le personnel du *Mercer Hotel*.

Vingt minutes après que Bremer avait fermé la porte de devant, Juan et Juanita finirent de dîner. Comme d'habitude, ils sortirent par la porte donnant sur le couloir puisqu'ils logeaient à l'hôtel.

Au lieu de le pousser, Juanita laissa son mari se débrouiller seul avec son fauteuil à roulettes car il préférait qu'elle le précède pour ouvrir les portes. Il avait besoin d'exercice, disait-il toujours.

Mince et nerveuse, les cheveux gris, encore attirante malgré, ses cinquante ans, Juanita possédait une sorte de grâce athlétique et cependant féminine. Elle avait préservé sa silhouette en faisant quotidiennement travailler son corps avec un zèle quasi religieux. À cinquante-cinq ans, Juan avait encore beaucoup d'allure, lui aussi. En dépit de ses jambes paralysées, il entretenait sa forme tous les jours, principalement aux barres parallèles, dans le gymnase le plus proche de l'endroit où ils étaient descendus, et la partie supérieure de son corps demeurait mince et musclée. Il faisait dix ans de moins que son âge. Son visage était sans rides et sa chevelure, quoique grisonnante, était encore aussi fournie que lorsqu'il avait vingt ans.

Les Cabanellas ne croisèrent personne dans le petit couloir en sortant de la salle à manger et prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième étage. Juanita tint la porte ouverte tandis que Juan dégageait le fauteuil à roulettes de la cabine, puis elle partit en avant ouvrir la porte de leur suite.

En règle générale, ils préféraient une suite dans un petit hôtel comme le Mercer à une seule chambre dans un établissement de première catégorie. La suite se composait d'un salon, d'une chambre et d'une salle de bains. Ils n'avaient pas besoin de cuisine : gens du spectacle, ils avaient depuis longtemps pris l'habitude de manger au restaurant.

Comme Juanita refermait la porte derrière eux, Juan fouilla les poches de sa veste et dit, d'un ton d'excuse :

- Chérie, j'ai dû laisser mon briquet sur la table.

- Je redescends le chercher, répondit son épouse.

Le couloir était toujours désert lorsqu'elle sortit de l'ascenseur. Elle entra dans la salle à manger, constata que leur table avait déjà été débarrassée et se dirigea vers la porte battante menant à la cuisine.

Trois personnes y étaient assises autour d'une table : Cari Bremer, le patron, un homme d'âge mûr, corpulent et rougeaud ; sa femme Helen, d'âge mûr elle aussi, sorte de mégère décharnée ; et un homme massif aux épaules carrées âgé d'une quarantaine d'années. Ce dernier avait un menton en galoche, une mince fente en guise de bouche et les yeux les plus froids que Juanita eût jamais vus. Une cicatrice blême courait du coin de son œil droit à sa mâchoire. Au milieu de la table trônait une valise ouverte de laquelle le balafré venait de sortir plusieurs liasses de billets de banque.

Quand Juanita pénétra dans la cuisine, trois paires d'yeux se braquèrent vers elle, l'homme au menton en galoche laissa les billets retomber dans la valise et rabattit le couvercle.

Le cœur de Juanita se mit à battre follement. Le balafré, qui était pour elle un parfait inconnu, ressemblait de façon saisissante au portrait-robot publié dans les journaux du soir. En fait, la presse avait reproduit trois portraits, mais les deux autres ne présentaient qu'une vague ressemblance avec Cari et Helen Bremer. Juanita n'aurait jamais établi de rapport entre les patrons de l'hôtel et les portraits si elle ne les avait pas vus en compagnie de l'homme au menton en galoche. À présent, elle savait qu'elle avait devant elle les auteurs du rapt Kleinbeck.

Le petit Freddie Kleinbeck, violoniste prodige âgé de six ans, avait été libéré la veille par ses ravisseurs après que son père, un industriel, eut versé une rançon de deux cent mille dollars. Apparemment, les bandits avaient supposé - à tort - qu'un enfant de six ans serait incapable de donner d'eux un bon signalement, car ils n'avaient fait aucun effort pour masquer leurs traits en sa présence. Mais le jeune Freddie était d'une intelligence exceptionnelle. S'il n'avait pu fournir à la police aucun renseignement sur le lieu de sa détention - excepté qu'on l'avait gardé dans une grande cave - il avait décrit ses trois geôliers avec assez de détails pour qu'un dessinateur de la police établît leur portrait-robot.

Juanita s'efforça vaillamment de donner l'impression qu'elle n'avait pas vu l'argent ni reconnu l'homme à la cicatrice. Évitant soigneusement de regarder l'inconnu ou la valise, elle parvint à articuler, malgré sa gorge sèche :

- Monsieur Bremer, mon mari a oublié son briquet sur la table. Vous

ne l'auriez pas trouvé ?

Le gérant de l'hôtel, qui fixait l'intruse avec des yeux d'animal pris au piège, tenta de se convaincre qu'elle n'avait vraiment rien vu. Il parvint à sourire de façon engageante et répondit :

- Oui, je l'ai, madame Cabanellas.

Il se leva, sortit un briquet de sa poche et se dirigea vers Juanita, mais l'autre homme fut plus rapide que lui. Avec une agilité étonnante pour sa corpulence, il traversa la cuisine, agrippa Juanita par le bras, la tira vers le fond de la pièce et se planta devant la porte.

- Elle m'a reconnu dès qu'elle m'a vu, dit-il d'une voix blanche. Cette saleté de portrait-robot !

L'air vivement agité, Helen Bremer lança à son mari :

- Je t'avais bien dit qu'il fallait faire autrement. Ce gosse était trop malin.

L'implication de ces propos bouleversa davantage Juanita que la découverte de la participation des Bremer à l'enlèvement. Apparemment Helen aurait voulu tuer l'enfant après avoir touché la rançon, mais n'était pas parvenue à imposer son opinion.

Ignorant sa femme, Bremer regarda Juanita puis l'homme à la cicatrice et s'humecta les lèvres.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

- C'est qui, cette bonne femme ? dit le balafré.

- Mme Cabanellas, chambre 420. Elle et son mari sont ici depuis une semaine environ. Ils font un numéro à la boîte de nuit du *Golden Penguin*, au bout de la rue.

- Ah, ouais ?

L'homme au menton en galoche consulta sa montre puis revint à Juanita.

- Il est dix heures passées. Pourquoi vous êtes pas là-bas ?

- Le *Golden Penguin* ferme le lundi.

L'homme réfléchit en examinant Juanita de ses yeux froids. Cari Bremer rompit le silence en disant :

- Son mari est dans un fauteuil à roulettes. Paralysé au-dessous de la taille.

- Ah, ouais ? répéta le balafré en lançant un regard interrogateur à Juanita. Qu'est-ce qu'il fait comme numéro dans un fauteuil à roulettes ?

- Il lit dans les pensées.

L'homme grogna puis se tourna vers la femme de Bremer, restée assise à la table.

- T'aurais pas une brillante idée, Helen ?

- Non, mais je peux faire une prévision. Si Mme Cabanellas ne remonte pas rapidement à la chambre 420, son mari va nous appeler. Et si nous lui racontons que nous ne l'avons pas vue, il finira par

téléphoner aux flics.

Le balafré se pinça le lobe de l'oreille d'un air pensif.

- Je vois, dit-il. Pas moyen de le laisser de côté, alors ?

- Ne mêlez pas mon mari à cette histoire, intervint précipitamment Juanita. Je me tairai, je vous le prom...

Elle s'interrompt, consciente de la vanité de ses efforts.

L'homme à la carrure massive lui lança un regard incrédule.

- Bien sûr, si on te laisse filer, tu préviendras pas la police et tu diras rien à ton mari ! ironisa-t-il.

Juanita garda le silence. Certaine qu'il ne la laisserait pas partir de toute façon, elle s'épargnait l'humiliation de l'implorer.

Il plongea la main dans sa poche-revolver, en sortit un pistolet automatique plat qu'il montra à Juanita et rempocha aussitôt.

- Juste pour que tu saches, expliqua-t-il. Tu vas pas m'obliger à m'en servir, j'espère ?

Juanita secoua lentement la tête en silence.

- Donne-lui le briquet qu'elle est venue chercher, dit le balafré à Bremer. On monte avec elle.

Le patron de l'hôtel eut l'air légèrement surpris, mais il s'exécuta.

Juanita le gratifia d'un « merci » machinal qui lui parut aussitôt ridicule. Cari Bremer s'approcha du monte-charge, qui se trouvait près de la porte de derrière de la cuisine, ouvrit, pénétra dans la cabine. L'homme au menton en galoche fit signe à Juanita d'en faire autant puis la suivit.

- Mack ? appela Helen Bremer.

- Ouais ?

- Tu feras rien dans l'hôtel, hein ? Je veux dire...

- On fera peut-être rien nulle part. On va d'abord parler fric et on verra leur réaction.

- Tu veux leur filer une part ? protesta Helen.

- Pas une part entière, expliqua Mack. Juste quelques gros biffetons pour qu'ils la bouclent.

Il fit un signe à Bremer, qui ferma la porte du monte-charge et appuya sur le bouton. Parvenu au quatrième étage, le gérant de l'hôtel entrouvrit la porte et vérifia que le couloir était désert avant de l'ouvrir toute grande. Le trio arriva devant la chambre 420 sans avoir croisé personne et Bremer utilisa son passe-partout pour y pénétrer.

Juan, qui se trouvait au salon, avait mis la télévision en marche. Il avait dû dénicher quelque part une boîte d'allumettes car il fumait sa pipe. Il tourna la tête en entendant du bruit et découvrit avec plaisir les deux hommes escortant son épouse : il aimait la compagnie.

Tandis que Mack refermait la porte derrière lui, Juan fit rouler son fauteuil jusqu'au poste de télévision et l'arrêta.

- Bonsoir, monsieur Bremer, dit-il avec un sourire aimable. Bonsoir,

monsieur.

Son sourire s'effaça quand il reconnut le menton en galoche. Au même moment, il s'aperçut de la conduite étrange de sa femme et l'interrogea du regard.

- Oui, c'est bien lui, dit-elle calmement. Et les Bremer sont les deux autres dont les journaux ont publié le portrait-robot.

- Vous, monsieur Bremer ? murmura l'infirmier, stupéfait.

Le teint rougeaud du patron de l'hôtel s'empourpra encore davantage...

- Votre femme, je le comprends, poursuivit Juan. Franchement, elle m'a toujours fait l'impression d'une virago cupide. Mais vous, comment pouvez-vous vous retrouver mêlé à un kidnapping ?

Désignant le balafré d'un signe de tête, Bremer répondit, d'un ton de défense :

- C'est le cousin de ma femme.

- Vous vous êtes laissé entraîner par de mauvaises fréquentations. Monsieur, ajouta Juan en se tournant vers Mack, vous devriez avoir honte.

Le balafré demeura un moment bouche bée, puis dit à Juanita :

- C'est un sacré comique, ton mari. Je croyais que son truc, c'était lire dans les pensées.

- Nous faisons aussi un peu de mise en boîte, répondit-elle. Cela plaît au public.

Elle s'approcha de son mari, lui donna son briquet, qu'il laissa tomber dans une de ses poches. Après avoir tiré une bouffée de sa pipe, il demanda :

- Comment t'es-tu retrouvée dans les pattes de ces malfrats ?

- Je suis entrée dans la cuisine au moment où ils partageaient l'argent. À propos, Mack a un pistolet, dit-elle en indiquant du menton le balafré.

- Vraiment ? fit Juan en examinant la carrure du bandit. Je n'en vois pas l'utilité. Il devrait pouvoir s'en passer aisément. Aurait-il l'intention de nous tuer ?

- Je crois plutôt qu'il voudrait acheter notre silence.

Juan chercha le regard de sa femme et y riva le sien. Bien que leur numéro reposât en grande partie sur un truc, il existait entre eux certains liens mentaux qui leur permettaient, en se concentrant vraiment, de sentir ce que l'autre pensait.

Juanita se plaça contre le fauteuil à roulettes et Juan se tourna vers le balafré.

- À combien estimez-vous notre silence ? demanda-t-il.

- J'ai pas encore réfléchi. Ça dépend du pognon que vous avez déjà. Vous vous faites beaucoup de fric, avec votre numéro ?

- Nous nous débrouillons, répondit Juan de manière évasive.

Mack parcourut la pièce des yeux avant de répliquer :

- Si t'étais plein aux as, tu pieuterai pas dans une taule pareille. Qu'est-ce qui se passe quand t'as pas d'engagement pendant un ou deux mois ?

- Cela nous arrive régulièrement. Nous touchons une indemnité de chômage de notre compagnie (fa- rances.

- Donc, t'es pas tellement riche ?

- Nous nous débrouillons, je vous l'ai dit, répondit Juan avec Une pointe d'agacement. Nous ne prenons pas nos vacances en France, sur la Côte d'Azur.

- Te vexe pas ! J'essaie seulement de savoir si t'as besoin d'oseille.

- On peut en désirer sans en avoir besoin. Nous ne crèverions pas de faim si nous ne vous avions pas rencontrés, mais la perspective d'accéder à un luxe jusqu'ici hors de notre portée a quelque chose de tentant.

- Tout le monde est à vendre, je l'ai toujours dit, déclara Mack, sarcastique.

- C'est un lieu commun, rétorqua l'infirme, tout aussi sarcastique. Mais comme nombre de clichés sur la nature humaine, il est malheureusement vrai. Permettez-moi de mettre en avant le fait que l'enfant a été restitué sain et sauf et que son multimillionnaire de père avait largement les moyens de payer la rançon. Je ne sais si nous n'aurions pas quand même été sensibles à votre offre au cas où vous l'auriez tué, mais laissez- moi cependant déclarer vertueusement que nous n'aurions rien voulu entendre si vous aviez fait mal à l'enfant ou ruiné son père.

- Si ça peut soulager votre conscience, répondit Mack avec son sourire glacial. Bon, maintenant, parlons chiffres.

- C'est extrêmement simple. Je crois savoir que la rançon s'élevait à deux cent mille dollars. Il suffit de diviser par cinq au lieu de trois. Cela fait quatre-vingt mille dollars pour ma femme et moi.

De glacial, le sourire de Mack devint amusé.

- De plus en plus rigolo, marmonna-t-il. Dis donc, tu lis vraiment dans les pensées ?

- C'est surtout un truc, avoua Juan.

- Dommage, parce que sinon tu saurais que je viens de me dire que le plus simple, ce serait de vous bousiller tous les deux. Naturellement, il faudrait ensuite se débarrasser des cadavres et la police enquêterait sur votre disparition. Je suis prêt à allonger quelques milliers de dollars, mais si vous devenez trop gourmands, on sera forcé de prendre des risques.

- Vos arguments m'incitent à rester raisonnable, dit Juan. Écoutez, les chirurgiens pourraient me rendre l'usage de mes jambes grâce à une opération coûtant huit mille dollars. Ajoutez-en deux mille pour nous

permettre de tenir pendant mon séjour à l'hôpital et c'est d'accord.

- Dix mille tickets ? dit Mack en regardant Bremer.

- C'est mieux que d'essayer de s'en tirer avec deux meurtres, répondit le gérant du Mercer. Moi, je marche mais je ne sais pas si Helen acceptera.

- Si elle râle, cogne-la, conseilla Mack froidement. C'est ce que t'aurais dû faire depuis longtemps. Et toi, qu'est-ce que t'en penses ? demanda-t-il à Juanita.

- C'est mon mari qui décide.

Le balafré eut un hochement de tête approbateur avant de se tourner à nouveau vers son complice.

- Descends chercher dix mille dollars. Si Helen moufte, préviens-la que c'est *moi* qui descendrai si tu remontes pas rapidos.

- Bon, dit Bremer, la voix chargée d'appréhension.

Après le départ du patron de l'hôtel, Mack s'assit sur le sofa et demanda à Juan.

- T'as toujours été dans un fauteuil à roulettes ?

L'infirme ôta sa pipe de sa bouche pour répondre :

- Non, cela fait dix ans. Je me suis brisé les reins en tombant.

- C'est alors que nous avons monté notre numéro de télépathie, expliqua Juanita. Mon mari ne pouvait plus être porteur. C'est lui, Juan Cabanellas, vous savez, ajouta-t-elle en relevant la tête fièrement.

- Connais pas, grommela Mack. Je devrais ? Il y a pourtant rien de sorcier à être porteur...

Juan gloussa et regarda Juanita, qui sourit elle aussi.

- Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? s'enquit le balafré.

- Rien, juste une plaisanterie entre nous. Vous ne pouvez pas comprendre.

L'homme au menton à galoche haussa les épaules. Les minutes s'écoulaient, Mack consultait fréquemment sa montre, chaque fois avec une impatience accrue. Finalement, il alla à la fenêtre et contempla la rue, quatre étages plus bas. La fenêtre était fermée car, malgré sa vétusté, le Mercer avait l'air conditionné.

- Elle s'accroche au fric, murmura le balafré en se retournant. Dans cinq minutes, c'est *moi* qui descends.

- Votre cousine Helen semble plutôt cupide, dit Juan.

Mack émit un bruit tenant à la fois du grognement et du ricanement.

- Si c'était elle qui décidait, il y aurait pas eu de marchandage. Vous seriez déjà morts.

Un frisson secoua les épaules de Juanita.

- D'après ce que j'ai entendu en bas, elle aurait voulu tuer le petit Kleinbeck, dit-elle.

- Ouais. À côté d'elle, les gardiens des camps de concentration nazis

qui faisaient des abat-jour avec de la peau humaine ont l'air de boy-scouts. Moi-même je suis pas un enfant de chœur mais je tuerais pas juste pour le plaisir. Je vous liquiderais tous les deux s'il fallait le faire pour couper à trente ans de ballon, mais c'est comme qui dirait de la légitime défense. Il y a une grosse différence.

Apparemment, Mack voulait s'assurer que les Cabanellas ne prenaient pas son réalisme pour de la faiblesse et Juan lui donna satisfaction en acquiesçant :

- Oui, il y a une différence.

- J'ai tout calculé dans ma tête. Sur les dix mille tickets, il y en a que trois mille trois cent trente-trois qui sortent de ma poche parce qu'on fait part à trois. Je vais pas commettre deux meurtres pour si peu alors qu'il me reste le tiers de deux cent mille jetons à palper !

- C'est tout à fait sensé, approuva Juan. Et heureux pour tout le monde, vous y compris. La police aurait peut-être découvert nos meurtriers, vous savez.

- Ouais, j'ai pensé aussi à ça.

À ce moment la porte s'ouvrit, Cari Bremer entra, tenant à la main un sac en papier brun. Deux estafilades barraient toute la largeur de sa joue gauche. En tendant le sac à son complice, il déclara, à la fois fier et étonné de son audace :

- J'ai dû lui taper dessus.

- T'aurais dû le faire le soir de tes nocces, grogna Mack.

Il ouvrit le sac, en sortit cinq liasses de billets, les examina brièvement avant de les laisser retomber puis s'approcha de Juan et lui lança le sac sur les genoux.

- Rien que des billets de vingt usagés, dont les numéros se suivent pas. La police a sans doute relevé quand même les numéros de série. Attendez un mois ou deux avant de commencer à les échanger, par cent dollars seulement et chaque fois dans une banque différente.

- Cent dollars seulement ? dit Juan. Nous devons faire une centaine de banques.

- Et nous près de deux mille, alors te plains pas. Vous voyagez dans tout le pays, non ? Ce fric est dangereux, l'oublie pas. Je tiens pas à ce que tu te fasses piquer et que tu racontes aux poulets où tu l'as eu.

- Je préfère ne pas avoir à m'expliquer sur sa provenance, croyez-le. Je pense que nous suivrons vos conseils, même si cela doit retarder mon opération de plusieurs mois.

Il y avait dans la voix de l'infirmier une déception convaincante.

- Personnellement, je me fous bien que tu te fasses alpaguer dans deux mois : j'aurai quitté le pays. Mais Cari et Helen seront encore dans le coin. Ils vont acheter ce trou à rats avec leur part.

- Encore un succès à mettre au compte de notre système de libre entreprise, ironisa Juan avec un coup d'œil à Bremer.

Le directeur du Mercer le regarda d'un air renfrogné mais garda le silence. Juan reporta son attention sur Mack :

- Quand nous quitterez-vous pour d'autres climats ?

- Je me barre demain matin. C'est trop dangereux pour moi, dans cette ville, avec ma trombine dans tous les journaux.

- Dans ce cas, nous ne nous reverrons sans doute plus. Ce fut un plaisir de travailler avec vous, assura aimablement l'infirmier.

- Je peux pas en dire autant, grogna le balafré. Enfin, sans rancune. À ta place, j'aurais fait la même chose. Viens Cari, on file. Vous deux, vous restez là. Helen va monter vous surveiller, pour que vous fassiez pas de bêtises.

Quand les deux kidnappeurs eurent quitté la pièce, Juan et Juanita se regardèrent.

- Tu as de la monnaie ? demanda Juanita.

Juan tira une pièce de sa poche, la lui tendit et dit :

- Attention, ils sont peut-être encore dans le couloir.

Au Mercer, il n'y avait ni standard ni téléphone dans les chambres mais un appareil mural à chaque étage. Celui du quatrième se trouvait en face du monte-charge, entre un extincteur et une hache d'incendie protégée par une vitre.

Juanita attendit dix minutes, entrouvrit la porte, vérifia que le couloir était désert, courut jusqu'au téléphone, glissa sa pièce dans la fente et composa le zéro. Quand l'opératrice répondit, elle demanda d'une voix nerveuse :

- La police, s'il vous plaît.

La sonnerie bourdonna trois fois avant qu'une voix d'homme n'annonce d'un ton las :

- Police. Sergent Jensen à l'appareil.

- Sergent, j'ai des informations sur l'enlèvement du petit Kleinbeck. Je connais les ravisseurs et l'endroit où ils se trouvent.

- Qui êtes-vous ? demanda le policier, interloqué.

Avant que Juanita n'ait eu le temps de répondre, une main décharnée passa entre elle et l'appareil, coupant la communication. Une autre main lui arracha le téléphone et le replaça brutalement sur son socle.

Griffant et crachant comme un chat sauvage, Helen Bremer se jeta sur Juanita.

Les deux bras levés pour protéger son visage, Juanita recula précipitamment, trébucha et tomba en arrière. Au lieu d'exploiter son avantage, la gérante de l'hôtel fit volte-face et courut vers le téléphone.

Juanita finissait de se relever lorsqu'elle entendit un bruit de verre brisé et vit, horrifiée, que Helen Bremer saisissait la hache. Quand la furie se rua vers elle, brandissant son arme, Juanita se retourna et courut vers la porte de sa chambre. La terreur lui donnait des ailes et

elle parvint au but avec près de deux mètres d'avance sur sa poursuivante. Ce fut juste assez pour ouvrir la porte, se précipiter à l'intérieur, refermer et appuyer sur le bouton bloquant la poignée.

Juanita poussait un soupir de soulagement quand elle entendit le passe-partout de Helen glisser dans la serrure. La porte, dépourvue de verrou, possédait cependant une chaîne de sûreté que Juanita mit rapidement en place. Un instant plus tard, la chaîne se tendit sous la pression de la porte et les yeux furieux de Helen apparurent dans l'entrebâillement. Juanita recula, sans oser se retourner.

- Que se passe-t-il ? demanda Juan derrière elle.

La porte se ferma avec un claquement sec.

- Helen Bremer est sortie du monte-charge pendant que je téléphonais, expliqua Juanita. Elle m'a poursuivie jusqu'ici avec la hache d'incendie du couloir.

- Tu as pu prévenir la police ?

- Je n'ai pas eu le temps. En tout cas, Helen Bremer a entendu à qui je téléphonais. Il faut faire quelque chose rapidement.

Comme elle tendait la main vers la porte, Juan s'exclama :

- N'ouvre pas ! Elle attend peut-être dehors avec la hache.

- Je n'ôte pas la chaîne.

Juanita ouvrit la porte autant que la chaîne de sûreté le permettait et regarda dans le couloir. Helen Bremer téléphonait, la hache appuyée contre le mur à côté d'elle. Apercevant le visage de Juanita dans l'entrebâillement, elle lui lança un regard haineux et Juanita referma précipitamment la porte.

- Elle est au téléphone, dit-elle à son mari. Elle prévient les autres, en bas, je suppose.

Juan fit la grimace :

- Pas de chance, elle avait de la monnaie sur elle. Si elle était descendue par le monte-charge, tu aurais pu te sauver par l'escalier d'incendie pour aller chercher de l'aide.

- Peut-être qu'un des autres clients de l'hôtel passera dans le couloir.

- Tu en as vu beaucoup depuis que nous sommes ici ? demanda Juan.

La question découragea sa femme. Le Mercer était aux trois quarts vide et la plupart des locataires permanents étaient des personnes âgées qui dormaient profondément à cette heure-là.

- Qu'est-ce que nous allons faire ? murmura Juanita.

- Commençons par regarder s'il y a quelqu'un dans la rue.

Juanita alla ouvrir la fenêtre du salon. Celle de la chambre donnait sur la 6e Rue, où circulaient beaucoup de voitures, mais du salon on découvrait une ruelle courant le long de l'hôtel. Il était environ dix heures et demie et les piétons se faisaient rares dans ce quartier après la tombée du jour, car les agressions y étaient fréquentes. En outre, la plupart des boîtes de nuit et des bars fermaient le lundi, ce qui

réduisait encore le nombre des passants.

Il n'y avait pas âme qui vive dans la ruelle, ni à pied ni en voiture.

Juanita ferma la fenêtre et gagna la chambre, Juan la suivit dans son fauteuil à roulettes. Elle ouvrit la fenêtre, passa la tête au-dehors. Il n'y avait pas un seul piéton non plus dans la 6e Rue. Il soufflait un vent assez fort pour emporter au loin tout appel à l'aide avant qu'il ne parvienne aux oreilles des chauffeurs de voiture passant dans la rue. Juanita se pencha davantage pour examiner les fenêtres du troisième puis du cinquième étage. Pas d'espoir là non plus : elles étaient toutes fermées du fait de la climatisation.

Elle se retourna vers Juan et demanda :

- Nous avons des voisins à cet étage ?

- Je ne sais pas. Mais si tu songeais à taper contre les murs, c'est inutile. Cet hôtel a été construit à une époque où l'on aimait le solide, les murs ont probablement trente centimètres d'épaisseur. As-tu entendu du bruit provenant des chambres voisines ?

- Non, reconnut Juanita.

- Tu vois bien. Enfin, pour le moment, les autres ne peuvent pas entrer ici. Je crois que nous allons attendre jusqu'à ce que quelqu'un finisse par passer dans la rue à pied.

- Et s'il ne passe personne avant demain matin ?

- Alors nous attendrons jusqu'à demain.

Juanita s'assit sur l'appui de fenêtre et se pencha à nouveau dehors en se tenant à l'encadrement. Ainsi, elle pouvait surveiller les deux trottoirs de la rue.

Soudain elle entendit la porte du couloir s'ouvrir dans le salon. Juanita se précipita hors de la chambre, Juan la suivit jusqu'au seuil de la pièce.

Les mâchoires d'une grosse tenaille apparurent par l'entrebâillement de la porte et se refermèrent sur la chaîne de sûreté.

Juanita repoussa vivement le fauteuil à roulettes de son mari à l'intérieur de la chambre, se précipita à son tour dans la pièce et claqua la porte derrière elle. La porte de la chambre n'avait pas de serrure mais un bouton situé du côté intérieur permettait de bloquer la poignée. Juanita appuya sur le bouton puis prit la chaise du bureau et la cala sous la poignée.

De l'autre côté, quelqu'un essaya d'ouvrir puis donna un coup d'épaule dans la porte, qu'il n'ébranla même pas : les portes du Mercer étaient aussi solides que le reste du bâtiment.

Il y eut un juron étouffé, puis la voix à peine audible de Helen Bremer prononça une phrase où Juanita perçut le mot « hache ». Celle de Mack, plus proche de la porte, lui répondit en grommelant :

- Trop bruyant. Les clients viendraient voir ce qui se passe.

- Il ne connaît pas le Mercer, fit observer Juan. On pourrait travailler

au marteau-piqueur sans déranger les voisins.

- Chchut ! lui intima sa femme. Il pourrait t'entendre ! Tant mieux s'il pense cela.

- Cari, t'as une scie dans ta boîte à outils ? reprit la voix du balafré.

Les Cabanellas entendirent Bremer répondre, mais ne saisirent pas ce qu'il disait. Puis Mack, qui s'était éloigné de la porte, prononça une phrase indistincte d'où seuls émergèrent les mots « mèche » et « foret ».

- Ils vont percer un trou dans la porte puis scier une ouverture assez grande pour passer la main, débloquer la poignée et enlever la chaise.

Juanita parcourut la chambre des yeux.

- Nous n'avons rien pour lui frapper la main quand il la glissera par le trou ?

- Il a un pistolet, ne l'oublie pas. Cela pourrait le rendre furieux au point de nous tirer dessus à l'aveuglette par l'ouverture.

Juanita retourna à la fenêtre, regarda au-dehors.

- Il ne passera jamais personne, dit-elle en rentrant la tête. Combien de temps leur faudra-t-il pour réussir à ouvrir ?

Juan réfléchit en faisant la moue.

- Eh bien, Bremer doit redescendre chercher ses outils, et le bois de la porte est plutôt dur. Une vingtaine de minutes, peut-être.

Juanita se remit à surveiller la rue et Juan vint la rejoindre.

- À ton avis il y a combien de mètres d'ici au trottoir ? demanda-t-elle.

Juan baissa les yeux vers la rue puis estima la hauteur du plafond.

- Les chambres font environ trois mètres trente de haut, et il doit y avoir une trentaine de centimètres entre chaque étage. Le plancher du quatrième se trouve donc à quatorze mètres quarante approximativement.

- Avec quatre-vingt-dix centimètres en plus pour l'appui de fenêtre, cela fait quinze mètres trente.

- Où veux-tu en venir ? dit Juan en regardant sa femme d'un air interrogateur.

Au lieu de répondre, elle lui posa une autre question :

- Et ce fil, à combien du sol est-il, à ton avis ? Le dernier, le plus gros.

Juan baissa de nouveau les yeux vers la rue, examina le câble, d'un diamètre d'un ou deux centimètres, tendu entre deux poteaux en bois.

- Trois fois ta taille, je dirais, estima-t-il. Environ cinq mètres.

- Donc à dix mètres trente de l'appui de fenêtre. Parfait. Tu crois qu'il y passe du courant ?

- Non, c'est un câble téléphonique. Mais si j'ai bien compris ton intention, cela n'aurait pas d'importance, de toute façon. Il faut être en contact avec le sol pour être électrocuté. Les oiseaux se posent sans problème sur des fils à haute tension. Mais tu ne vas quand même pas faire cela. C'est de la folie.

- Et attendre de se faire assassiner sans rien faire, ce n'est pas de la folie ? répliqua Juanita.

Elle commença à ôter ses vêtements, qu'elle jeta sur le lit. Quand elle fut en slip et soutien-gorge, elle alla à la penderie, en sortit une petite malle en cuir cerclée de cuivre. Elle leva le couvercle, fouilla à l'intérieur de la malle, en tira un collant blanc légèrement jauni par le temps et orné de paillettes dorées. Elle l'enfila prestement, remonta la fermeture à glissière puis inclina gracieusement le buste en déclarant :

- Vous remarquerez, heureux homme, que je n'ai pas pris un gramme en dix ans.

- Tu n'as pas sauté non plus depuis dix ans, riposta Juan. Ne sois pas folle.

Juanita exécuta une pirouette et se releva sans l'aide de ses mains.

- C'est comme la bicyclette, ça ne s'oublie pas, dit-elle. D'ailleurs, ce sera moins dur : il y a dix ans, je plongeais de dix mètres vers une cible mouvante.

- Tu vas te tuer, ma chérie !

- Peut-être, convint Juanita. Mais pas forcément. Tandis que si nous attendons sans bouger, nous n'avons aucune chance de nous en sortir, ni l'un ni l'autre.

Tous deux sursautèrent lorsqu'un fer de hache transperça soudain la porte. Apparemment, le trio des ravisseurs avait fini par s'apercevoir que les chambres du Mercer étaient quasi insonorisées. Le fer disparut puis perça de nouveau le bois, lui arrachant des éclats.

Juanita courut vers son mari, posa un bref baiser sur ses lèvres et murmura :

- Je t'aime.

Quelques instants plus tard, il y avait dans le panneau de bois un trou assez grand pour y passer la main, enlever la chaise, appuyer sur le bouton. La porte s'ouvrit toute grande, heurta le mur.

Mack, le premier à la franchir, avait déjà parcouru la moitié de la pièce quand il se figea, l'air stupéfait. Vêtue de son costume blanc scintillant, les deux mains agrippant l'encadrement, Juanita se tenait debout sur l'appui de fenêtre. Par-dessus son épaule, elle adressa aux kidnappeurs un joyeux sourire et se lança dans le vide.

Le trio se ressaisit, courut à la fenêtre. Le dos arqué, les bras étendus, Juanita effectuait un gracieux plongeon. Un moment elle parut suspendue en l'air puis, lorsqu'elle commença à tomber, elle battit des bras devant elle.

À dix mètres d'une mort certaine, elle agrippa le câble téléphonique. Emporté par l'élan, son corps continua à tourner jusqu'à ce que ses jambes pointent vers le ciel. Elle se laissa redescendre puis s'assit agilement sur le fil et envoya un baiser vers la fenêtre du quatrième.

- Ça alors ! marmonna Mack, médusé.

Juan laissa échapper un soupir longtemps retenu.

- Quand ma femme vous a dit que j'étais porteur, avant mon accident, elle ne parlait pas de bagages. C'est d'un trapèze que je suis tombé. En termes de métier, le porteur est celui qui, accroché par les jambes, lance et attrape ses partenaires. On nous appelait les Cabanellas Volants.

Le balafré plongea la main dans sa poche-revolver et en sortit son arme. Comme il passait le bras par la fenêtre et visait la rue, Juan, qui se trouvait juste derrière lui dans son fauteuil, le poussa brutalement. L'homme au menton en galoche bascula en avant et n'évita de tomber la tête la première qu'en lâchant le pistolet pour saisir l'appui de la fenêtre à deux mains.

Il se releva avec l'aide des Bremer, se retourna et décocha rageusement une violente gifle à l'infirme. Mais il manqua son coup car Juan, d'un vif mouvement des poignets, avait propulsé son fauteuil en arrière, près de la porte du salon.

Mack allait poursuivre son assaut lorsque Cari Bremer détourna son attention en s'exclamant :

- Regarde ce qu'elle fait, maintenant !

Retournant à la fenêtre, le balafré vit Juanita suspendue au fil par les mains. Sans paraître fournir d'efforts, elle se rapprochait de la porte d'entrée de l'hôtel en lançant alternativement ses bras devant elle.

Elle ne passait pas inaperçue et des voitures s'étaient arrêtées, bloquant la circulation dans les deux sens. Chauffeurs et passagers descendaient de leur véhicule pour contempler le spectacle.

Parvenue à proximité de l'hôtel, Juanita se suspendit à une seule main pour faire face au mur, ramena ses jambes sous elle puis les étendit à nouveau et lâcha prise. Après un saut périlleux, elle atterrit sur la tente protégeant l'entrée du Mercer, se laissa glisser sur le dos le long de sa surface incurvée et se retourna juste à temps pour agripper le bord de la toile et demeurer suspendue, les jambes ballantes, à moins d'un mètre du trottoir. Elle sauta, se reçut avec souplesse et se tourna vers le « public » de plus en plus nombreux.

Un véhicule noir et blanc dont le toit portait un gyrophare s'arrêta quelques mètres plus loin. Quand deux policiers en uniforme en descendirent, Juanita se rua vers eux.

Mack et les Bremer se précipitèrent alors vers le salon et Juan s'écarta de leur passage en faisant rouler son fauteuil légèrement de côté. Helen franchit la porte la première, suivie de près par son mari, Mack fermant la marche. Juan entendit la porte du couloir claquer contre le mur puis des bruits de pas courant vers le monte-charge.

Ils réussirent peut-être à sortir de l'hôtel mais ils n'iront pas plus loin, pensa l'infirme.

L'idée lui vint que si M. Kleinbek récupérerait intégralement l'argent de

la rançon, il laisserait peut-être aux Cabanellas, en guise de récompense, les dix mille dollars que les ravisseurs leur avaient donnés.

UNE FAMILLE SYMPATHIQUE

(An Attractive Family)

par ROBERT ARTHUR

La famille Farrington était plutôt sympathique si l'on veut bien faire abstraction de quelques-unes de ses mauvaises habitudes ; par exemple celle de commettre des meurtres. Il est probablement injuste de parler de meurtres comme de l'une de ses habitudes. Après tout elle n'en avait pas commis plus de deux.

Cependant elle était en bonne voie pour en faire une habitude. Même maintenant elle projetait de faire passer le chiffre de deux à trois. Pourtant les membres de la famille n'avaient pas l'air sinistre, ils ne s'adressaient pas la parole en murmures comploteurs. Ils discutaient franchement et ouvertement du sujet, confortablement installés dans le salon de East View, la maison de vacances qu'ils avaient louée sur la côte du Massachusetts, dans une région où les falaises rocheuses tombaient plutôt à pic dans les vagues grondantes de l'Atlantique.

Ils prenaient même le thé en bavardant. Du moins, Marion Farrington : un thé-citron. Bert Farrington, son oncle, buvait également du thé, mais le sien était additionné du rhum jamaïcain. Dick, son jeune frère, buvait un whisky-soda, cela ressemblait à du thé, mais ce n'en était pas.

- C'est vraiment dommage que l'anniversaire de cette petite tombe dans deux semaines, dit Marion Farrington. Cela nous force à agir.

Dick, trente-deux ans, bien bâti, bronzé, beau garçon, habitué de toute évidence à mener la bonne vie et à dépenser sans compter, jeta un coup d'œil par la fenêtre. On apercevait Jinny Wells à l'autre bout du champ, juste à la lisière des bois. De loin, elle avait presque l'air d'être une « petite » comme Marion l'avait appelée, bien qu'elle eût presque vingt et un ans. Ses vingt et un ans, selon les statistiques des agissements passés de la famille Farrington, elle ne les atteindrait vraisemblablement pas. À cet instant, Jinny semblait chercher par terre de menus objets qu'elle jetait dans le panier accroché à son bras.

- C'est un petit être tout à fait charmant, commenta Dick. Et je crois vraiment qu'elle m'admire.

Il remit sa cravate d'aplomb.

- Si au moins on pouvait remettre cela à un peu plus tard...

- Ah, ah ! fit Bert Farrington qui, rondouillard et rubicond, avait vingt ans de plus que son neveu, en agitant un index moqueur. Faut pas

devenir sentimental, Dick. L'avenir de la Famille est en jeu.

Il le dit ainsi, avec un F majuscule, comme s'il parlait de l'Empire britannique ou de l'Etat du Texas.

- Bert a raison.

Marion se tenait très droite sur son siège, avec toute la dignité de ses quarante-deux ans aux formes bien pleines ; elle était attirante dans la mesure où l'on évitait de s'attarder sur sa série de mentons et sur la détermination qui luisait dans ses yeux bleu clair.

- Pour l'anniversaire de Jinny, il nous faut faire un état des biens, selon les termes du testament d'Alice. Nous pourrions arriver à retarder cela de quelques semaines, mais son notaire finirait toujours par nous imposer de le faire. Vous savez bien quel en serait le résultat. Dick vida son verre de façon plutôt nerveuse, il pensait à tout l'argent que lui avait légué Alice et qui s'était envolé, y compris la moitié de ce qu'elle avait laissé à Jinny.

- C'est sûr, l'argent ne fait pas long feu par les temps qui courent, dit-il.

- L'inflation ! énonça Bert d'un ton philosophe.

Après tout, si quelqu'un allait en prison, ce serait Dick, comme administrateur des biens de Jinny, plutôt que Bert. Bert - qui, vivant depuis quinze ans aux crochets de sa nièce et de son neveu, avait l'intention de continuer indéfiniment - était donc désireux de tout faire pour empêcher son neveu d'aller en prison. Après tout, Dick trouverait bientôt une autre femme riche à épouser, et il était rare que pareille chose se produisît sous les verrous.

Dick se resservit un whisky-soda.

- Je pourrais l'emmener faire un tour dans la baie et chavirer.

Bert fronça les sourcils.

- Impossible, dit-il. Tu sais bien qu'Alice est morte noyée.

- Et Harry aussi, il y a quinze ans, dit Marion. Trois noyades, ce serait vraiment trop pour n'être que coïncidences.

Harry avait été le premier et unique époux de Marion. C'était un riche horticulteur de l'Oregon qu'elle avait épousé à une époque où les finances de la famille étaient au plus bas ; il n'avait survécu que pendant sept semaines de bonheur matrimonial. Les eaux du Puget Sound peuvent aussi être traîtresses, et lorsque le voilier chavira, Marion était trop occupée à aider son jeune frère Dick (excellent nageur) pour tendre la main à son époux qui, lui, ne savait pas nager. Il fut bientôt hors de portée. À seulement quinze mètres de là, mais malheureusement quinze mètres dans le sens de la profondeur.

Alice, unique épouse de Dick - à ce jour -, s'était noyée deux ans plus tôt, alors qu'elle nageait dans les eaux d'une plage déserté d'Acapulco au Mexique. Alice était une fille sans grand charme, aux traits plutôt ingrats dans un corps mince et sans rondeurs, mais c'était une

excellente nageuse. Lorsqu'elle rencontra Dick - sa voiture était tombée en panne dans la petite ville du Middle West où elle vivait et il était allé passer le temps à la piscine en attendant que la réparation soit faite - elle fut au comble de l'émerveillement car il la trouva belle. Cela n'était jamais arrivé à aucun autre homme, cela aurait pourtant pu se produire s'ils avaient su, comme Dick, qu'elle touchait la moitié des revenus d'un placement de deux cent mille dollars fait par son défunt père à son nom et à celui de sa sœur.

Dick avait espéré quelque chose de plus coquet - dans les deux sens - mais un compte en banque vaudrait toujours mieux que mille beautés. Il avait alors saisi l'occasion, il l'avait enlevée, et ensemble - Bert, Marion et lui - ils l'avaient emmenée en lune de miel au Mexique. Alice s'était plu à nager longuement dans les eaux bleues du Pacifique. Parfois, lorsque Dick était fatigué, elle nageait seule. Elle ne revint jamais de l'une de ces longues baignades solitaires.

Une crampe, avaient conclu les autorités mexicaines lorsque son corps avait finalement été rejeté sur le rivage. Mais il aurait bien pu s'agir de la torpeur excessive provoquée par les barbituriques que l'on avait mélangés au café noir qu'elle adorait boire juste avant d'aller nager.

De toute façon, maintenant sa fortune était dissipée ; Jinny allait bientôt avoir vingt et un ans, or il fallait rendre des comptes au sujet de l'argent légué par Alice à sa jolie petite sœur, et que l'on avait déjà commencé à grignoter. Les Farrington, même s'ils s'irritaient de voir le destin les forcer à commettre un nouveau crime, faisaient néanmoins face à cette nouvelle obligation.

- Il faut que ce soit un accident clair et net, dit Marion.

- Qu'il n'y ait aucune possibilité de commérages, ajouta Bert.

- Un pique-nique du côté de la maison du bout de la falaise, peut-être ? suggéra Dick. La chute est longue avant d'atterrir sur les rochers.

- Si nous ne trouvons rien de mieux, opina Marion. Mais, chut ! La voilà qui revient.

Ils regardèrent la svelte jeune fille traverser le champ, son panier au bras. À mi-chemin de la maison, elle fit signe à un petit homme en casquette à carreaux qui roulait à bicyclette. Ce petit homme s'appelait Downey et avait loué la maison voisine pour l'été. M. Downey était un rat de bibliothèque dont la passion était la géologie, et il allait partout sur sa bicyclette pour prélever des échantillons de roche.

- À propos de sommeil, dit Bert d'une voix chuchotée, vous ne croyez pas que la petite est médium ?

- Qu'est-ce tu veux dire ? demanda Marion.

- Tous ces cauchemars qu'elle a depuis les deux dernières semaines, depuis qu'elle est avec nous... Une nuit sur deux. Ces cauchemars où de grandes silhouettes sombres l'enserrent, lui murmurent des choses

qu'elle n'arrive pas à saisir.

Il toussa légèrement.

- Ce que je veux dire, c'est... pensez-vous qu'elle...

- Bien sûr qu'elle n'est pas médium ! dit Marion. Seulement elle ne mange pas assez et elle est nerveuse, comme beaucoup de jeunes filles d'aujourd'hui. De plus, elle travaille trop à la faculté. Pensez, une gosse comme elle, à pas même vingt et un ans, qui a déjà tous ces diplômes ! Mais qu'importe la raison de ses cauchemars, j'en suis heureuse. Toute la ville est au courant, et le docteur Barnes peut certifier qu'elle n'a pas les nerfs solides ; c'est pour cela que je l'ai forcée à le voir. Alors peu importe ce qui arrive...

Elle s'interrompt au moment où s'ouvrait la porte de la maison. Un instant plus tard Jinny Wells entra dans la pièce.

Jinny était svelte, avec une ossature délicate, un visage fin, songeur et ovale, une manière de parler lente et douce. Ses joues étaient roses de la chaleur de l'effort, ses yeux sombres scintillaient.

- Eh bien, j'en ai trouvé quelques-uns ! s'écria-t-elle. J'ai trouvé quelques champignons. Regardez !

Ses grands yeux pleins d'adoration sourirent à Dick, lequel lui retourna son sourire. Elle tendit le panier à Marion qui regarda à l'intérieur.

- Oh ! Pourquoi... commença Marion, mais elle se reprit habilement. Eh bien, ma fille, tu ne t'es pas mal débrouillée ! Tu les auras au dîner. Porte-les dans la cuisine ; je vais les préparer moi-même.

- Oh ! Merci Marion ! dit Jinny. Mais nous en mangerons tous !

Elle fit demi-tour pour s'en aller, et elle battit des cils en lançant à Dick un regard mutin. Puis, légère, elle sortit avec son panier de champignons.

- Eh bien, voilà qui arrange tout, dit Marion lorsque Jinny fut sortie. Elle a mélangé quelques champignons des plus vénéneux avec d'autres, comestibles, qui y ressemblent beaucoup. Comment s'appelle ce champignon, ce champignon terriblement vénéneux ? Pas d'importance, il y en a bien assez pour la tuer. Et en plus elle les a ramassés elle-même et elle les a montrés au voisin, M. Downey. Nous serons au-dessus de tout soupçon, absolument au-dessus de tout soupçon.

Après tout, pensa Marion, l'instruction sert à quelque chose. Ce qui aurait très bien pu ne pas être le cas, si elle n'avait pas suivi des cours de botanique.

La famille Farrington était plutôt sympathique, mais comme à la plupart d'entre nous, il lui arrivait parfois d'être d'une humeur exécrable. Et elle était de cette humeur-là, à ce moment, dans le salon qui sentait le renfermé. Tous trois étaient tellement furieux que chacun d'eux aurait pu commettre un meurtre.

L'horloge marquait onze heures du soir. La soirée s'était mal déroulée. Marion avait préparé un délicieux dîner : canard et riz complet, avec un accompagnement spécial de champignons pour Jinny toute seule. Il n'y en avait pas assez pour tout le monde, avait-elle affirmé. Jinny les avait ramassés, alors c'est elle qui devait en profiter. Elle aurait bien aimé ne pas avoir besoin d'y mettre les comestibles, mais sans eux la portion eut paru vraiment trop congrue.

Jinny avait frétille de joie à l'idée de manger quelque chose récolté par elle-même chez Dame Nature. Tout en racontant avec beaucoup de vivacité son année à l'université, elle piqua sa fourchette une demi-douzaine de fois dans les champignons. Et chaque fois, alors qu'ils attendaient pétrifiés d'impatience, elle avait suspendu son geste pour leur parler d'un épisode amusant de sa vie d'étudiante. Mais, à la fin, elle mit carrément le plat devant elle et commença de manger. Elle avait dégusté au moins trois champignons, pris dans l'assiette où étaient mélangés les vénéneux et les comestibles, lorsque le téléphone sonna. Aussi vive qu'un petit garçon, Jinny bondit pour y répondre, et le plat se retrouva par terre, les champignons répandus sur le tapis.

Jinny fut atrocement confuse, mais il ne resta plus qu'à jeter les champignons à la poubelle. Quant au coup de téléphone, il venait simplement de leur fatigant voisin M. Downey qui les invitait à venir prendre le thé le lendemain après-midi.

Ils avaient attendu pleins d'espoir que Dame Nature suive son cours - si les trois champignons qu'avait mangés Jinny étaient mortels. Mais Jinny était montée se coucher en parfaite santé et maintenant les Farrington se trouvaient devant l'embarrassante nécessité d'imaginer un autre moyen de la faire disparaître. Cette jeune fille manquait vraiment de délicatesse pour leur créer de tels soucis !

- Il faudra se résoudre à la chute du haut de la falaise, déclara Marion. J'ai dit à M. Downey que nous ne pourrions pas venir prendre le thé parce que nous allions en pique-nique. Nous irons donc en pique-nique. Jinny aura vu une fleur très particulière qu'elle aura eu envie de cueillir, cette fleur était dangereusement accrochée au bord de la falaise. Jinny sera descendue de quelques pas pour la prendre, aura glissé et... Et nous n'étions pas assez proches pour pouvoir la rattraper. Elle parlait de façon très convaincante. Il semblait presque que le corps de Jinny était déjà étendu, inerte, sur les rochers cruels, et en conséquence, ils se sentaient beaucoup mieux. C'est alors que, soudain, un cri aigu venu de la chambre du dessus leur fit lever la tête. Un nouveau cri - puis un autre encore, un trémolo horrifié qui fit vibrer le lustre de cristal.

Une lueur d'espoir jaillit dans les yeux de Marion.

- Les champignons ! s'exclama-t-elle.

- Zut ! dit Bert. Elle va réveiller tout le quartier. Elle ne peut donc pas

mourir en silence ?

En haut, les hurlements continuèrent à indiquer que c'était impossible.

- *Amanita virosa* ! s'exclama Marion avec respect. Voilà le nom dont je n'arrivais pas à me souvenir. Ça, ça vient juste de me revenir. Il n'y a pas de champignon plus mortel !

Il y eut un autre cri.

- Il va falloir que nous montions, dit Marion. Maintenant, M. Downey l'a certainement entendue. Viens, Dick.

Dick et elle gravirent l'escalier quatre à quatre et ouvrirent brusquement la porte de la chambre de Jinny. Assise au bord du lit, les mains sur la bouche, elle essayait de réprimer un nouveau hurlement.

- Jinny ! (Marion se précipita vers elle.) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te sens mal ?

Jinny secoua la tête, son souffle arrivait en hoquets irréguliers.

- Tu n'as pas mal ?

Le ton de Marion était plus curieux que soucieux.

- C'est... un nouveau cauchemar. Le... le pire de tous.

Ils entendirent une fenêtre s'ouvrir. Et une voix appela :

- Hé, ho ! Quelque chose ne va pas, là-bas ?

- C'est vous M. Downey ? (Dick avança la tête à la fenêtre de la chambre.) Jinny vient de faire un nouveau cauchemar, c'est tout. Ça va bien maintenant.

- Ah bon ! fit M. Downey. Bon.

La fenêtre se referma. Dick revint s'asseoir au bord du lit, et prit dans la sienne la douce petite main de Jinny.

- Raconte-le-nous, Jinny. C'est le meilleur moyen de t'en débarrasser.

La respiration de Jinny était redevenue presque normale maintenant.

- C'était tellement... tellement réel, dit-elle. J'étais au milieu d'une grande pièce sombre, dans une vieille maison bizarre, toute branlante et pleine d'ombres. Soudain les ombres sont devenues vivantes et ont commencé à glisser vers moi. Il y avait un plafond terriblement haut et de l'obscurité descendait une corde. Au bout il y avait un nœud coulant. Les ombres se sont toutes mises à me pousser vers le nœud ; je savais qu'elles voulaient que je passe mon cou dedans, et elles me pressaient de plus en plus jusqu'à m'étouffer. Et puis tout d'un coup, le nœud s'est resserré autour de mon cou et... et...

Elle eut un autre hoquet et se mit à trembler. Marion lui tendit un cachet et un verre d'eau.

- Prends ça, Jinny, dit-elle. Dors un peu. Tu as fait un mauvais rêve, c'est tout.

- Oui, bien sûr, murmura Jinny. C'était simplement un... un mauvais rêve. Merci Marion.

Elle prit le cachet, but, se recoucha. Dick lui pressa un petit peu la

main.

- À demain matin, Jinny.

Il sortit tout doucement. Marion et Bert le suivirent sur la pointe des pieds, comme des parents attentionnés quitteraient le chevet d'un enfant endormi.

C'était une parfaite matinée d'été. L'horoscope du journal disait : *Aujourd'hui vous allez pouvoir mettre à exécution les projets que vous avez reportés.* Bert qui lisait toujours l'horoscope le montra à Marion.

- Oui, nous avons attendu trop longtemps, dit celle-ci en fronçant les sourcils. Nous allons en terminer avec cette affaire aujourd'hui. Le cauchemar de Jinny la nuit dernière nous donne l'occasion dont nous avons besoin.

Elle décrocha le combiné du téléphone.

- Allô, dit-elle à l'opératrice. Je voudrais appeler Boston, avec préavis au docteur M. J. Brewer. C'est un psychiatre célèbre. Je ne connais pas son adresse, mais je suis certaine que vous pourrez le localiser. C'est très important... D'accord, vous me rappelez.

Elle raccrocha et se tourna vers Bert.

- J'ai également appelé le docteur Barnes, dit-elle. Je lui ai parlé des cauchemars de Jinny et dit me faire un sang d'encre. Il m'a suggéré Brewer. Je vais demander un rendez-vous à ce dernier pour lui expliquer les crises dépressives de Jinny et lui parler de la fois où elle a pris trop de comprimés pour dormir...

- C'était quand ? demanda Bert.

- Me sois pas contrariant, Bert ! Le fait est que cette enfant est mélancolique, dépressive et pense au suicide. Après tout le paquet que j'ai mis pour demander le numéro, je suis sûr que l'opératrice va écouter et qu'elle ébruitera la nouvelle. Avec Mme Graves et miss Bernham, nous sommes sur la même ligne, et j'ai entendu décrocher. Jinny est allée chez M. Downey, s'excuser de l'avoir réveillé la nuit dernière. D'ici ce soir tout le patelin sera au courant du rêve de Jinny, de ses tendances suicidaires, de son instabilité et du reste. Et puis, cet après-midi, pour le pique-nique nous irons à Pointe Noire. Tu connais la vieille maison dans les bois, là-bas ?

- Oui, dit Bert en hochant la tête. Qu'est-ce qu'elle a ?

- Eh bien, ce sera la plus naturelle des choses... Oh ! Le téléphone... Allô ? Docteur Brewer ?... docteur Brewer il est très important que vous me donniez un rendez-vous le plus tôt possible. Voilà...

* * *

Les Farrington étaient une famille plutôt sympathique, surtout en pareille occasion, lorsqu'ils portaient en pique-nique.

Marion avait rempli un panier de provisions, Bert préparé un panier plus petit avec du vin et d'autres boissons. Dick conduisit la voiture

très loin sur les falaises désolées, jusqu'à la région que l'on appelait Pointe Noire. Les conifères poussaient très haut, en sanctuaires ombragés calmes comme des cathédrales. Dick aida tendrement Jinny à franchir les parcours difficiles. Il caressait ses bras nus en l'aidant à s'asseoir sur le bord d'une falaise rocheuse, au soleil ; en contrebas les rouleaux de l'Atlantique s'écrasaient sur les rochers. Les mouettes criaient ; l'air avait une odeur d'embruns salés. Jinny inspira profondément.

- Ça sent si bon l'air pur ! murmura-t-elle. Ça me fait oublier tout ce qui s'est passé cette nuit - cet horrible cauchemar.

Ses yeux s'embruèrent, mais le regard admiratif de Dick lui fit retrouver sa bonne humeur.

- Bon, je ne vais pas en reparler. Si nous mangions ? J'ai une faim de loup.

Ils mangèrent. Bert raconta des histoires drôles à propos de ses voyages en Europe, en négligeant de dire qu'il y était allé pour cause de détournement de fonds aux États-Unis. Marion était pleine d'esprit, mais ses histoires sur les gens du village étaient aussi un peu méchantes. Dick se trouvait tout à côté de Jinny et lui prenait la main dès qu'il le pouvait, il se penchait vers elle et lui murmurait parfois dans l'oreille qu'elle était jolie. Jinny rougissait, ses yeux riaient, et plus que jamais elle avait l'air d'une enfant qui vivait le jour le plus heureux de sa vie.

Le soleil disparut derrière les pins. Les ombres s'allongèrent. Le fond de l'air fraîchit.

- Pourquoi n'allez-vous pas vous promener tous les deux ? demanda Marion. Bert et moi nous occuperons de ranger.

Dick fut aussitôt debout, il aida Jinny à se relever.

- Viens ! dit-il gaiement. Nous allons partir à la découverte !

En riant, Jinny se laissa tirer. Dick enferma dans sa grande main la sienne toute menue.

- Quelle belle journée ! dit-il avec un geste large. Tu es contente ?

- Oh oui ! Sauf que... en regardant la mer, j'ai repensé à Alice.

- Je sais. (Dick prit un air grave.) Elle adorait la mer... Elle l'aimait trop. Elle ne pouvait vivre hors de l'eau.

- Tu l'aimais vraiment beaucoup, Dick ? demanda Jinny.

- Oui, vraiment beaucoup, acquiesça-t-il en hochant la tête. Ces trois semaines resteront les plus heureuses de toute ma vie. Et puis... elle m'a été arrachée.

- Elle aussi t'aimait, lui assura Jinny. Si tu avais vu son visage lorsqu'elle m'a dit qu'elle allait t'épouser ! Complètement transformé ! Elle ne parvenait pas à s'imaginer ce que tu pouvais bien lui trouver. Elle avait un physique tellement ingrat !

- Comment ça ? (Dick était indigné.) Elle ne m'a jamais paru laide.

Pour moi elle était jolie, très jolie...

- J'ai toujours pensé qu'elle était plutôt terne, dit innocemment Jinny. Tout ce qu'elle savait faire, c'était nager. Elle ne parlait pas bien, n'aimait pas les livres, ni la musique, ni...

- Je t'en prie, Jinny ! (La voix de Dick se fit soudain cassante.) Tu oublies que nous nous aimions. Cela me fait de la peine de parler d'elle. Elle... Elle me manque *terriblement* !

- Bien sûr, dit Jinny aussitôt contrite. Pardon, Dick. Oh ! Regarde... n'est-ce pas une maison là-bas devant nous ?

- Une maison abandonnée ! s'exclama Dick. Elle est peut-être hantée ! Enfoncée dans les bois, la maison où ils arrivaient était immense et d'un brun lugubre. Le toit s'était en partie effondré. Le large porche s'affaissait. La plupart des fenêtres étaient démolies. Une pesante atmosphère de sombre désolation l'enveloppait.

Jinny inspira profondément.

- Je n'aime pas ça, dit-elle. Rebroussons chemin, Dick.

Mais Dick, avec son enthousiasme de garçon, lui avait pris la main et la tirait vers les ruines.

- Allons voir à l'intérieur, dit-il en essayant de la persuader. Allons dire bonjour au fantôme. On ne sait jamais ce qu'on peut trouver !

Jinny essaya de résister, mais bon gré mal gré, il lui fallut le suivre, en courant à demi.

- Dick, je... j'ai peur. Il fait si noir... c'est tellement lugubre. Ça ressemble à mon cauchemar de cette nuit...

- Oh ! Mais ce n'était qu'un rêve ! Allez, ne fais pas l'enfant, Jinny. Viens, allons voir à l'intérieur.

Jinny le suivit de mauvaise grâce vers le porche qui cédait et craquait sous leurs pas. Ensemble ils risquèrent un regard par une entrée sans porte. À l'intérieur ce n'était qu'obscurité, odeur de plâtre moisi et de bois infesté de vermine ; on entendait courir des rats, on percevait d'étranges craquements, frottements...

Jinny frissonna.

- S'il te plaît, Dick ! J'ai, j'ai si peur. Je sais bien que c'est irraisonné, mais je t'en prie, faisons demi-tour !

- Ce serait la pire des choses que de céder à la peur. Viens, entrons !

Dick la tira et Jinny entra avec lui.

À l'intérieur, l'obscurité était encore plus dense. Mais ils arrivèrent à distinguer les trous dans le plâtre, les taches lépreuses sur les murs, l'escalier rompu qui conduisait à l'étage... et la corde pendant d'un crochet au plafond.

C'était une vieille corde, une corde élimée, mais elle semblait se tortiller gentiment comme si elle vivait, comme si elle avait faim, comme si elle attendait. Et elle se terminait par un nœud coulant.

- Mon rêve ! s'écria Jinny pleine de terreur. Il est en train de se

réaliser. Cette vieille maison... cette pièce... la corde. Dick ! (Elle tira pour se libérer.) Vite, fuyons !

Dick la serra très fort.

- Ne sois pas bête, dit-il. C'est la façon de te guérir. Vas-y, touche la corde, rends-toi à l'évidence que c'est une vieille corde que quelqu'un a laissé pendre là.

- Non, oh non ! Regarde comme elle... se tord.

- Bien sûr ! Il y a des courants d'air. Les fenêtres sont toutes déglinguées dans cette baraque.

Et Jinny se sentit pratiquement transportée à l'autre bout de la pièce sous le nœud coulant qui se balançait comme une gueule ouverte.

Doucement, gentiment, Dick murmura :

- Jinny, voici un vieux tabouret. Monte dessus... passe la corde autour de ton cou. Ensuite ôte-la. Fais-le et tu n'auras plus jamais peur des cauchemars. Tu seras devenu trop courageuse pour cela. Je te le promets.

- Non, je ne veux pas, dit Jinny en tremblant, puis, avec la force du désespoir, elle se libéra soudain de l'étreinte de Dick. Je ne peux pas !

- Il le faut, Jinny.

Cette fois c'était Marion qui parlait. Sans qu'on sût dire comment, Marion et Bert s'étaient matérialisés dans l'embrasement de la porte. Bientôt ils furent tout près de Jinny, la touchèrent, ils la cernèrent. Elle tremblait violemment, comme un petit animal pris au piège.

- C'est pour ton bien, ma belle.

La voix de Marion était douce, presque gentille.

- Cela t'aidera à te remettre de tes habituels cauchemars. C'est le docteur qui l'a suggéré. Dick, place le tabouret ! Bert, pose-la dessus ! En un rien de temps tous trois étaient parvenus à installer Jinny sur le vieux tabouret, le nœud coulant autour du cou, la corde rêche râpait sa gorge tendre. Serrés autour d'elle, ils étaient laids, ils attendaient comme des ombres, ils la maintenaient pour l'empêcher de bouger.

- Vous allez me tuer, dit-elle, abaissant vers eux ses yeux immenses dans son petit visage blanc. Vous voulez vous débarrasser de moi. Alors vous allez me tuer. Alice aussi vous l'avez tuée. C'est écrit sur votre visage.

- Oui, poison ! répondit Marion. Je lui ai mis un calmant dans son café avant qu'elle aille nager. Mais nous n'allons pas te tuer, mon petit. Tu vas le faire toute seule. Tu es dépressive, tu as une tendance suicidaire. La nuit dernière tu as fait un cauchemar. Aujourd'hui tu es allée te promener, tu es tombée sur cette vieille baraque, tu as trouvé cette corde, tu l'as attachée à un crochet au plafond et tu as accompli ton mauvais rêve. Tu t'es tuée. Nous aurions dû te surveiller, mais tu nous as échappé, et dans une crise de profonde déprime tu t'es tuée.

« Dick, enlève le tabouret. Bert, descends-la doucement. Il faut que

cela ait l'air naturel. Fais-lui agripper la corde pour se soutenir - ses mains devront être écorchées -, c'est instinctif de s'agripper à la corde. Elle se fatiguera bien assez vite.

Dick enleva le tabouret. Bert retint Jinny, l'abaisse doucement, puis la lâcha. Jinny demeura suspendue, ses petites mains agrippées à la corde pour essayer de supporter son poids, mais le chanvre lui entraît de plus en plus profondément dans la gorge. Lentement, son corps tournait sur lui-même, jetant des ombres folles sur le mur tandis qu'un dernier rai de lumière perçait la pièce, sa respiration s'étranglait.

- Bien, maintenant remettez le tabouret.

Mais ce n'était pas un Farrington qui avait parlé. C'était M. Downey, debout dans l'embrasement de la porte, un fusil à la main. À ses côtés se tenait le shérif Lamb, grand, taciturne, mais dont le visage, à ce moment précis, exprimait un immense déplaisir.

- Je vous ai dit de remettre le tabouret en place !

La voix du petit M. Downey claqua comme un piège qui se referme. Bert remit le tabouret sous les pieds de Jinny. Jinny s'y tint très droite et de ses doigts pleins d'assurance desserra le nœud. Puis elle descendit du tabouret.

- J'ai presque cru, dans un instant de panique, que vous n'alliez pas venir, monsieur Downey.

Sa voix n'avait plus rien de celle d'une enfant.

- Oh ! Nous étions là ! dit M. Downey. Comme tout nous l'avait indiqué. Mais ce qui nous a pris un peu de temps, c'est que nous écoutions à la fenêtre. Il nous a donc fallu faire le tour jusqu'à la porte pour que vous ne soyez pas entre eux et nous.

Jinny regarda froidement les trois Farrington, trois ombres grotesquement figées dans leur fuite.

- Vous avez tué Alice, dit-elle. J'en ai toujours eu la conviction. Je l'aimais, mais elle était plutôt laide, sans charme, et je savais que personne ne l'aurait épousée, si ce n'était pour son argent. Alors je me suis promis de vous avoir. Puisque vous l'aviez tuée à l'étranger, la seule chose que je pouvais faire c'était de vous inciter à me supprimer... devant témoins.

« C'était risqué, certes ! Mais, à l'université, j'ai étudié la psychologie et M. Downey est un remarquable détective privé, alors j'ai pensé que d'une façon ou d'une autre j'y arriverais. J'ai fait semblant d'avoir de mauvais rêves pour vous donner à penser que j'étais vraiment une enfant très nerveuse. Hier soir lorsque vous avez voulu me faire manger les champignons vénéneux, j'ai su qu'il allait me falloir agir vite. Alors j'ai tenté de vous mettre l'idée de la corde dans la tête. Je n'avais pas envie que vous me poussiez du haut de la falaise ou que vous me noyiez. Je ne serais sans doute pas arrivée à vous faire arrêter si vous aviez fait cela. Bon, enfin, tout a marché comme je le voulais.

Vous vous êtes montrés tellement naïfs, tellement faciles à berner. Si vous aviez vu la tête que vous faisiez lorsque j'ai renversé le plat de champignons par terre ! Bien sûr que ceux que j'avais mangés étaient les bons !

Jinny se tourna vers M. Downey et le shérif Lamb.

- Emmenez-les, s'il vous plaît, dit-elle.

Les Farrington s'en allèrent, suivis par les deux hommes armés. Derrière venait Jinny Wells. Dans la maison abandonnée, le nœud coulant, agité par les courants d'air, tournait et se tordait.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les Farrington étaient une famille plutôt sympathique si l'on voulait bien faire abstraction de quelques mauvaises habitudes.

Mais, apparemment, c'est ce que Jinny Wells se refusait à faire.

SADIE, QUAND ELLE MOURUT

(Sadie, When She Died)

par ED. MCBAIN

- Je suis très content qu'elle soit morte, dit l'homme, qui portait un chapeau mou, un cache-nez, un manteau et des gants et qui se tenait près de la table de nuit.

Il était grand, avec un visage étroit et une moustache soignée qui cadrerait bien avec ses tempes grisonnantes ; ses yeux bleu clair ne reflétaient ni chagrin ni émotion.

L'inspecteur Steve Carella n'était pas sûr d'avoir entendu correctement.

- Monsieur, fit-il, je suis sûr que je n'ai pas besoin de vous dire...

- Exact, coupa l'autre. Vous n'avez pas besoin de me le dire. Il se trouve que je suis avocat à la cour d'assises et que je connais bien mes droits. Ma femme n'était pas bonne et je suis ravi que quelqu'un l'ait tuée.

Carella ouvrit son bloc-notes. Ce n'était pas là, tant s'en faut, le genre de réflexion qu'un homme affligé est supposé faire alors que sa femme gît éventrée près du lit et baigne dans une mare de sang.

- Vous vous appelez Gerald Fletcher ?

- Très juste.

- Comment se nomme votre femme ?

- Sarah. Sarah Fletcher.

- Voudriez-vous me dire ce qui s'est passé ?

- Je suis arrivé chez moi, il y a un quart d'heure environ. J'ai appelé ma femme depuis l'entrée et n'ayant pas obtenu de réponse, j'ai pénétré dans la chambre à coucher où je l'ai trouvée morte sur le plancher. J'ai immédiatement prévenu la police.

- La pièce était dans cet état quand vous y êtes entré ?

- Oui.

- Vous n'avez touché à rien ?

- Non, et je n'ai pas bougé de cette place depuis mon coup de fil.

- Personne ne se trouvait ici, bien entendu ?

- Pas une âme, sauf ma femme, évidemment.

- Est-ce votre valise que j'ai remarquée dans le couloir à l'entrée ?

- Oui. J'étais sur la côte depuis trois jours. Un de mes associés avait besoin de conseils pour une lettre. Votre nom ?

- Carella. Inspecteur Steve Carella.

- Je m'en souviendrai.

Tandis que le photographe de la police effectuait une sorte de danse macabre autour du corps pour que les clichés soient bons, un responsable du laboratoire, Marshall Davies, attendait dans la cuisine que le médecin légiste signe le permis d'inhumation. Il devrait se rendre ensuite dans la chambre à coucher pour retirer délicatement le couteau ayant servi au meurtre, en prenant bien soin de ne pas effacer d'éventuelles empreintes laissées sur le manche.

Davies était nouveau dans le métier mais il n'avait pas les yeux dans sa poche. Il remarqua que la fenêtre de la cuisine était grande ouverte, fait insolite pour une nuit de décembre, alors que la température extérieure avoisinait moins cinq degrés. Il se pencha par-dessus l'évier et vit que la fenêtre donnait sur un escalier de secours à l'arrière de l'immeuble. Il ne put s'empêcher d'en déduire que quelqu'un l'avait utilisé pour pénétrer dans l'appartement. Comme de plus il y avait une grosse empreinte boueuse de pas sur l'évier, une autre sur le sol à côté et plusieurs autres de moins en moins nettes sur le trajet menant à la salle de séjour, il en conclut, un peu hâtivement peut-être, que grâce à lui le travail des gars de la brigade criminelle du 87^e district était à moitié fait. Il en ressentit une légitime fierté.

* * *

Le lieutenant Byrnes et les détectives Meyer Meyer et Steve Carella interrogeaient Fletcher dans une pièce sans fenêtre. Celui-ci portait toujours son chapeau mou, son cache-nez, son manteau et ses gants comme s'il s'attendait à être appelé à l'extérieur d'un instant à l'autre. Les trois policiers étaient estomaqués par la brutale franchise de l'homme et aucun d'entre eux ne parut amusé.

- Je détestais son tempérament, dit-il.

- Monsieur Fletcher, dit le lieutenant Byrnes, j'estime qu'il est *toujours* de mon devoir de vous prévenir qu'une femme a été assassinée...

- Oui, je sais... ma chère, ma merveilleuse épouse, répondit Fletcher sarcastiquement.

Byrnes se sentait la gorge sèche en présence de Fletcher. La tête ronde, les cheveux grisonnants tournant au blanc de neige, bâti comme un *deuxième ligne* de rugby, il lança un regard à ses collègues pour solliciter leur soutien mais tous deux contemplaient leurs chaussures.

- Vous n'avez cessé de me prévenir, reprit Fletcher. Je me demande bien pourquoi. Ma femme est morte. Quelqu'un l'a assassinée, mais ce n'est pas moi.

- J'admire votre assurance, monsieur Fletcher, mais nos doutes n'en sont pas dissipés pour autant, dit Carella, cherchant à l'impressionner. Rien ne nous prouve que vous n'êtes pas coupable.

- Pour commencer, dit celui-ci, il y a les marques d'entrée par

effraction dans la cuisine et de départ précipité dans la chambre à coucher. En outre, les tiroirs du buffet de la salle à manger étaient ouverts...

- Décidément, rien ne vous échappe, coupa brusquement Meyer. Vous avez remarqué tout ceci pendant les quatre minutes qu'il vous a fallu pour entrer chez vous et appeler la police ?

- Mon boulot consiste aussi à observer, répliqua Fletcher. Mais pour répondre à votre question, c'est non. J'ai remarqué ceci *après* avoir parlé à l'inspecteur Carella.

D'un geste las, Byrnes lui fit signe qu'il n'avait plus besoin de lui et Fletcher quitta la pièce.

- Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il ensuite.

- Je crois qu'il est coupable, dit Carella.

- Même avec ces signes évidents de vol avec effraction ?

- *Surtout* à cause d'eux. Fletcher aura pu trouver sa femme poignardée, mais pas mortellement et il l'aura achevée en enfonçant l'arme dans le ventre. Il avait quatre minutes mais quatre secondes lui suffisaient.

- C'est possible, opina Meyer.

- Peut-être bien que je formule cette hypothèse parce que je n'aime pas ce type-là.

- Attendons le rapport du laboratoire, dit Byrnes.

* * *

Le rapport signalait de bonnes empreintes digitales sur le châssis de la fenêtre de la cuisine et sur le tiroir du buffet de la salle à manger. Il y avait également des empreintes sur certaines pièces de l'argenterie qui jonchait le parquet près de la fenêtre brisée de la chambre à coucher et, fait très important, il y en avait d'excellentes sur le manche du couteau à cran d'arrêt. Toutes avaient été laissées par la même personne.

Gerald Fletcher se prêta de bonne grâce à la prise de ses empreintes digitales. Elles ne correspondaient pas à celles rapportées du laboratoire par Marshall Davies.

Ceci ne blanchissait pas l'avocat d'une manière absolue. Il aurait pu avoir enfilé des gants pour achever sa femme.

* * *

Le lundi matin, au second étage du 721 Silvermine Oval, seul un contour dessiné à la craie sur le parquet de la chambre à coucher rappelait qu'une femme y avait été assassinée la veille. Carella l'évita et, par la fenêtre brisée, regarda la ruelle étroite au-dessous. Trois mètres quatre-vingts tout au plus séparaient cet immeuble de celui d'en face.

On aurait pu supposer que le cambrioleur avait franchi cette distance d'un bond, mais cela impliquait que l'acte avait été prémédité et mis au point. Il était en revanche plus logique de penser qu'il était tombé sur la chaussée.

- Une sacrée chute, dit l'inspecteur Bert Kling en reluquant par-dessus l'épaule de Carella.

- Ça fait quelle hauteur selon toi ?

- Neuf mètres. Au moins.

- Après une chute pareille, on a de fortes chances de se casser une jambe. Tu crois qu'il est tombé la tête la première ?

- Je ne vois pas d'autre explication.

- Il se pourrait qu'il ait cassé le carreau d'abord puis qu'il soit passé au travers, suggéra Carella.

- Mais pourquoi diable ne s'est-il pas contenté de l'ouvrir, cette sacrée fenêtre ?

- Ma foi... Si nous la regardions de près ?

Ils examinèrent le loquet et l'armature puis Kling tenta de soulever à deux mains la fenêtre à guillotine mais sans y parvenir.

- Impossible, dit-il.

- Elle a été probablement collée par la peinture.

- Notre cambrioleur aura tenté de l'ouvrir et, en désespoir de cause, aura été contraint de casser le carreau.

- Ouais, dit Carella. Et il devait être bigrement pressé. Fletcher ouvrait la porte d'entrée, peut-être même était-il déjà dans l'appartement.

- Et notre lascar qui devait avoir un sac pour entasser le butin, l'aura balancé à travers la vitre et des objets seront tombés à ce moment, ce qui explique l'argenterie trouvée sur le parquet. Il aura ensuite jeté le sac, passé la fenêtre et se sera laissé tomber du rebord pour avoir moins de hauteur à sauter.

- C'est sûrement ce qui s'est passé, dit Carella. Le type aura été pris de court par l'arrivée de Fletcher, sans quoi, il serait reparti tranquillement par la cuisine et l'escalier de secours. Allons jeter un coup d'œil à la ruelle.

Une fois là, ils examinèrent la chaussée en ciment puis levèrent les yeux en direction de la vitre brisée du second étage.

- Où crois-tu qu'il ait atterri ? demanda Kling.

- Exactement à l'endroit où nous sommes. C'est tout de même bizarre. Voilà un gars qui fait une chute de neuf mètres, tombe sur ses pieds, ne se casse rien, se relève et file sans se faire remarquer. Prodigeux, non ?

Carella secoua la tête et reprit :

- J'ai dans l'idée qu'il est resté là, retenant son souffle. Fletcher aurait eu tout le temps de le voir s'il s'était penché par la fenêtre. Mais il ne l'a pas fait.

- Il était pressé de téléphoner à la police.
- Je suis toujours persuadé que c'est lui le coupable.
- Steve, sois donc raisonnable. Si on retrouve les empreintes digitales d'un type sur un couteau et le couteau dans le ventre de la victime...
- Et si le mari de la victime, qui n'est que blessée, survient peu après et se dit : *Je tiens là une formidable occasion de me débarrasser d'elle et de mettre le crime sur le dos du cambrioleur ?*
- Ça se tient, fit Kling, mais il te faut le prouver.
- J'en serai incapable, tant qu'on n'aura pas arrêté le voleur.

* * *

Dans l'intervalle, Marshall Davies avait appelé le 87e district et avait eu l'inspecteur Meyer au bout du fil.

- Je pense avoir des renseignements assez intéressants concernant le suspect. Il a laissé des empreintes digitales un peu partout dans l'appartement et des empreintes de pas dans la cuisine : une, parfaite, sur l'évier et d'autres assez bonnes sur le passage menant de la cuisine à la salle à manger. J'ai pris d'excellents clichés des empreintes et fait de bons agrandissements du talon.

- Très bien, dit Meyer.

- Plus important encore, reprit Davies, j'ai pu avoir une idée de la façon de marcher du cambrioleur. Quand un homme marche lentement, la distance entre ses pas est de soixante-dix centimètres normalement. Elle est d'un mètre quand il court et de quatre-vingts centimètres quand il marche vite. Dans le cas qui nous intéresse, la distance était de soixante-quinze centimètres. Autrement dit, notre lascar se déplaçait assez vite, mais pas trop et sa *ligne de marche* n'était pas brisée.

- Que voulez-vous dire par là ?

- Voilà : la *ligne de marche* court normalement le long du bord intérieur des talons. Au fait, la dimension, la forme de la chaussure et l'angle du pied indiquent clairement qu'il s'agissait d'un homme.

- O.K. ! dit Meyer qui, en son for intérieur, ne trouvait pas ces renseignements particulièrement précieux.

- Attendez. Cela n'est pas bien important en soi, reprit Davies, comme s'il avait lu dans la pensée de Meyer. Il faut aussi considérer le reste. J'ai pris également des photos de l'endroit où le cambrioleur était supposé atterrir dans la ruelle. J'ai obtenu une *autre ligne de marche*. L'homme est tombé sur les deux pieds et s'est dirigé vers le sous-sol de l'immeuble, mais le fait le plus important à mon avis, c'est qu'il est blessé et sérieusement.

- Comment le savez-vous ? demanda Meyer intéressé.

- La ligne de marche, comme je vous l'ai dit, est totalement différente. C'est celle d'un homme qui s'appuyait lourdement sur la jambe gauche

et traînait la droite. S'il n'a pas une jambe brisée, je veux bien avaler mes clichés. Je vous suggère donc de voir du côté des médecins pour le cas où il aurait contacté l'un d'eux.

* * *

Une jeune fille en manteau vert attendait Carella et Kling devant l'appartement quand ceux-ci remontèrent de la ruelle.

- Excusez-moi, dit-elle. Vous êtes bien les inspecteurs ?

- Oui, répondit Carella.

- C'est le concierge qui m'a dit que vous étiez dans l'immeuble. Vous êtes chargés de l'affaire Fletcher, n'est-ce pas ?

Elle parlait d'une voix douce.

- Que pouvons-nous faire pour vous ? demanda Carella.

- J'ai vu quelqu'un hier soir dans le sous-sol de l'immeuble. Il avait du sang sur ses vêtements.

Carella jeta un regard d'intelligence à Kling.

- À quelle heure ?

- Vers onze heures moins le quart.

- Que faisiez-vous au sous-sol ?

La jeune fille parut surprise.

- C'est là que se trouvent les machines à laver le linge. Oh ! Je suis désolée ! Je me présente : Selma Bernstein. J'habite dans l'immeuble.

- Racontez-nous ce qui s'est passé, voulez-vous ?

- J'étais assise près d'une machine et je regardais le linge s'agiter à l'intérieur - c'est fascinant vous savez - quand la porte donnant sur la ruelle s'ouvrit. L'homme descendit l'escalier sans me prêter attention et se dirigea vers l'autre escalier tout au bout, celui qui donne sur la rue. Je ne l'avais jamais vu auparavant.

- Pouvez-vous nous le décrire ?

- Bien entendu : dans les vingt et un, vingt-deux ans, les cheveux bruns, votre taille et votre poids. Non, il était un peu plus petit que vous tout de même. Il ne devait pas dépasser 1 m 80 en tout cas.

Kling prenait déjà des notes. L'homme était de race blanche, portait des chaussures montantes à semelles de caoutchouc, un pantalon noir et une veste de popeline avec du sang sur la manche droite. Il avait également du sang sur le front. Il tenait un petit sac de voyage rouge, comme ceux donnés par les compagnies aériennes.

Selma n'avait pas remarqué de cicatrices.

- Il est passé rudement vite pour quelqu'un qui tramait la jambe droite, dit la jeune fille. À mon avis elle devait terriblement le faire souffrir.

* * *

Carella et Kling firent appel au service anthropométrique mais les empreintes relevées dans l'appartement ne correspondaient à celles d'aucun des délinquants fichés. *Autant chercher maintenant une aiguille dans une botte de foin*, se dirent-ils et, à tout hasard, ils adressèrent un message à tous les médecins de la ville.

Comme pour prouver que les flics peuvent se tromper comme tout le monde, à quatre heures trente-sept de l'après-midi très exactement, alors que Carella s'apprêtait à rentrer chez lui, le téléphone retentit.

- Ici le docteur Mendelsohn. Je viens de recevoir votre message et je vous signale que j'ai traité tôt ce matin un homme répondant à la description que vous en faites dans le message. C'est un certain Ralph Corwin, demeurant au 894 Woodside à Riverhead. Il avait une méchante foulure à la cheville.

- Merci, docteur Mendelsohn, dit Carella en raccrochant.

Il s'empessa ensuite de sortir l'annuaire de Riverhead et en feuilleta rapidement les pages jusqu'à la lettre C. Il faut être un cambrieur amateur, et stupide de surcroît, pour pénétrer par effraction dans un appartement, poignarder une femme puis donner son véritable nom au médecin qui vous soigne la cheville !

Eh bien, il faut croire que Ralph Corwin était un stupide amateur. Son nom figurait dans l'annuaire et il avait indiqué au docteur Mendelsohn sa véritable adresse.

* * *

Carella et King enfoncèrent la porte à coups de pied et pénétrèrent dans la chambre, revolver au poing. L'homme était étendu sur le lit, vêtu seulement d'un slip. Sa cheville droite était bandée.

- Êtes-vous Ralph Corwin ? demanda Carella.

- Oui, répondit-il, les traits tirés, les yeux douloureux.

- Habillez-vous, Corwin ! Nous avons des questions à vous poser.

- Inutile, dit Corwin en enfonçant sa tête dans l'oreiller. C'est moi qui l'ai tuée.

* * *

Ralph Corwin fit ses aveux en présence de deux inspecteurs, d'un sténographe de la police, d'un juge-adjoint de district et d'un avocat commis d'office.

Il avait agi ainsi que Carella et Kling l'avaient imaginé : il était entré au 721 Silvermine Oval en passant par le sous-sol vers dix heures du soir. Il était monté au second étage par l'escalier de secours et avait pénétré dans l'appartement de Fletcher parce qu'il n'y avait pas vu de lumière et qu'il croyait n'y trouver personne. La fenêtre de la cuisine était légèrement ouverte et il n'avait eu qu'à appuyer dessus pour

l'ouvrir complètement. Il jura n'avoir jamais rien volé auparavant mais qu'il avait un besoin urgent d'argent pour se procurer de la drogue.

Le juge-adjoint qui menait l'interrogatoire lui demanda alors pourquoi il n'avait pas pris de gants pour éviter de laisser des empreintes. Corwin répondit qu'il croyait que ça ne se faisait que dans les films et que, de toute façon, il ne possédait pas de gants.

Corwin avait utilisé une petite torche électrique pour se guider. Dans la salle à manger, il avait vidé le tiroir du buffet de son argenterie puis il s'était rendu dans la chambre à coucher en espérant y trouver des montres, des bagues, n'importe quels bijoux.

- J'étais en manque de drogue, dit-il, et il me fallait à tout prix de l'argent pour m'en procurer.

Le moment crucial de l'interrogatoire était arrivé.

Question du juge-adjoint : Que s'est-il passé dans la chambre à coucher ?

Réponse : Il y avait une femme dans le lit. Il n'était pas encore dix heures et demie et je ne m'attendais pas à l'y trouver. Quelle idée de se coucher si tôt !

Question : Quoi qu'il en soit, elle y était ?

Réponse : Ouais. Elle alluma la lumière à l'instant même où j'entrai dans la pièce.

Question : Qu'avez-vous fait alors ?

Réponse : J'avais un couteau dans la poche. Je l'ai sorti pour l'effrayer. C'en était presque comique. Elle me regarda et me demanda : « Que faites-vous ici ? »

Question : Et vous lui avez répondu ?

Réponse : Je lui ai dit de se tenir tranquille et que je n'avais pas l'intention de lui faire du mal. Mais elle se dressa sur le lit pour décrocher le téléphone. C'est dingue, non ? Un type est debout dans votre chambre à coucher, un couteau à la main et vous cherchez à téléphoner !

Question : Quelle a été votre réaction ?

Réponse : Je lui ai saisi le poignet et je l'ai éloignée du téléphone en lui répétant qu'elle n'avait rien à craindre et que j'allais filer sur-le-champ.

Question : Elle a obéi ?

Réponse : Au contraire, elle s'est mise à hurler et à pousser des cris stridents. Je lui ai crié de s'arrêter car j'étais pris de panique, moi aussi.

Question : C'est pour cette raison que vous l'avez poignardée ?

Réponse : Oui.

Question : Où l'avez-vous frappée ?

Réponse : Je ne sais pas. Ce fut un réflexe. Elle n'arrêtait pas de hurler. J'ai eu peur que tout l'immeuble rapplique. Je l'ai frappée au ventre. Oui, quelque part au ventre.

Question : Combien de fois avez-vous frappé ?

Réponse : Une seule fois. Elle a reculé. Je... je n'oublierai jamais son regard. Puis, elle est tombée à terre.

Question : Voulez-vous examiner cette photo, je vous prie ?

Réponse : Oh ! Non...

Question : Est-ce bien la femme que vous avez poignardée ?

Réponse : Oh ! Non... je... je ne crois pas.

Peu après avoir poignardé Sarah Fletcher, Corwin entendit la porte d'entrée s'ouvrir et quelqu'un crier : *Sarah, c'est moi, je suis rentré*. Il enjamba le corps de la malheureuse et essaya d'ouvrir la fenêtre mais elle était bloquée. Il brisa alors la vitre avec le précieux sac de voyage qu'il balança le premier dans l'allée car c'était sa seule chance de pouvoir se procurer de la came. En franchissant la fenêtre à son tour, il se coupa le doigt avec un bout de verre. Il se suspendit ensuite au rebord de la fenêtre et se laissa tomber. Il eut du mal à se relever car sa cheville le faisait atrocement souffrir. Il attendit haletant un bon quart d'heure puis emprunta le circuit décrit par Selma Bernstein pour s'enfuir. Il gagna Riverhead en métro et se présenta au cabinet du docteur Mendelsohn vers neuf heures du matin. Ce n'est que plus tard qu'il apprit par les journaux la mort de Sarah Fletcher.

* * *

Le mardi 14 décembre, Carella entamait ses deux jours de repos hebdomadaire quand il reçut chez lui un coup de téléphone de Gerald Fletcher.

Celui-ci le félicita pour la manière dont l'enquête avait été menée et ajouta à l'adresse de Carella intrigué :

- J'ai eu votre adresse par un ami qui travaille au bureau du juge d'instruction. Me ferez-vous le plaisir de déjeuner avec moi à une heure au *Lion d'Or* ?

Carella n'aimait pas être dérangé pendant la période des emplettes de Noël mais c'était une occasion exceptionnelle et il accepta.

* * *

Il était rare qu'un policier déjeune au *Lion d'Or*. Carella, lui, n'y avait jamais mis les pieds. Un coup d'œil sur le menu affiché à l'extérieur l'en aurait dissuadé. Une bonne partie de sa paie y serait passée. L'intérieur était une réplique fidèle de la salle à manger d'une halte de diligence anglaise, vers 1627 : énormes poutres de chêne, nappes blanches immaculées, argenterie massive.

Gerald Fletcher avait retenu une table dans un coin retiré du restaurant. Il se leva à l'approche de Carella et lui tendit la main.

- Je suis content que vous ayez pu venir. Veuillez vous asseoir.

Carella lui serra la main. Il se sentait très mal à l'aise mais il n'aurait su dire si c'était à cause de l'endroit ou de l'homme.

- Accepterez-vous un verre ? demanda Fletcher.

- En prendrez-vous un vous-même ?

- Oui.

- Dans ce cas, je prendrai un scotch avec du soda pour vous tenir compagnie, dit Carella qui n'avait pas l'habitude de boire avant de déjeuner.

Fletcher fit signe au garçon pour passer la commande et demanda un bourbon sec pour lui-même. Quand le garçon apporta les verres, il leva le sien.

- À une affaire criminelle en voie de règlement.

- Réglée, corrigea Carella. La culpabilité de ce garçon est indiscutable.

Ils burent. Fletcher se sécha les lèvres avec une serviette de table et dit :

- On ne sait jamais de nos jours. J'espère tout de même que vous avez raison. J'avoue que j'éprouve pour lui une certaine sympathie.

- Vraiment ?

- Oui. S'il s'agit d'un toxicomane, il a droit automatiquement à de la pitié, surtout quand on songe que la femme qu'il a assassinée n'était qu'une...

- Monsieur Fletcher...

- Je vous en prie : Gerry. Je sais. Ce n'est pas très charitable de ma part d'accabler une morte, mais je regrette que vous n'ayez pas connu ma femme. Puis-je vous appeler Steve ?

- Bien sûr.

- Vous comprendriez mon attitude si vous aviez été à ma place. Je vais pourtant suivre votre conseil. Elle est morte et ne peut plus faire de mal. Si nous commandions le repas, Steve ?

Fletcher recommanda la truite meunière et le rognon madère mais l'inspecteur se contenta d'une côte de bœuf saignante et d'une chope de bière.

Tandis que les deux hommes mangeaient en bavardant, Carella eut le sentiment d'un phénomène étrange. La conversation était banale, conventionnelle. Tous deux parlaient de choses et d'autres mais ce qui ne se disait pas était plus important que le reste et confirma l'inspecteur dans sa conviction que Fletcher était le véritable coupable. Bien plus, il eut l'impression que l'autre tenait à ce qu'il le sache. C'était pour cela qu'il lui avait téléphoné ce matin, pour cela qu'il l'avait invité à déjeuner en sa compagnie. Tout dans l'attitude de Fletcher semblait lui dire : *Je sais que tu me soupçonnes, stupide flic.*

C'est bien moi l'assassin. Quelles que soient les charges que vous avez, accumulées contre l'autre et quels que soient les aveux que vous lui avez extorqués, je l'ai tuée, j'en suis content et vous ne pouvez rien contre.

* * *

Ralph Corwin était détenu, avant de passer en jugement, dans la plus vieille prison de la ville, surnommée *Calcutta* par ceux qui violent la loi et ceux qui sont chargés de la faire respecter. Ni l'avocat de Corwin ni le juge d'instruction ne s'opposèrent à ce que Carella parle au prisonnier.

Corwin l'attendait.

- Pourquoi désiriez-vous me voir ?
- Pour vous poser quelques questions.
- Mon avocat m'a conseillé de ne rien ajouter à ce que j'ai déjà dit. Mais je n'aime pas beaucoup ce type-là.
- Pourquoi ne pas réclamer un autre défenseur ? Il vous suffit d'en faire la demande à l'assistance judiciaire qui vous en commettra un autre. Ou dites-le-lui tout simplement. Je suis sûr qu'il laissera tomber sans faire d'objection.

Corwin haussa les épaules.

- Je ne veux pas le vexer. Il est un peu collant mais tout de même.
- Vous risquez gros dans cette histoire, Corwin.
- Je l'ai tuée. Alors qu'est-ce que ça fait que ce soit cet avocat ou un autre ? C'est du pareil au même.
- Avez-vous envie de répondre à quelques questions ?
- J'aimerais mieux qu'on laisse tomber. Mais puisque vous insistez...
- Si vous préférez que je revienne une autre fois...
- Non, non, allez-y puisque vous êtes là. Que voulez-vous savoir ?
- Comment vous y êtes-vous pris exactement pour poignarder Sarah Fletcher ?
- Comment *croyez-vous* qu'on poignarde quelqu'un ? Je lui ai enfoncé un couteau, c'est tout.
- Où ?
- Dans le ventre.
- Du côté gauche du corps ?
- Ouais, je crois.
- Où était le couteau quand elle est tombée ?
- Je ne saisis pas ce que vous voulez dire.
- Le couteau était du côté droit ou du côté gauche ?
- Je ne sais pas. C'était au moment où j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et je n'avais qu'une idée en tête : filer.
- Quand vous l'avez poignardée, s'est-elle écartée de vous en se *tordant* ?
- Non, elle a reculé tout droit comme si elle ne pouvait croire ce que

j'avais fait... comme si elle voulait me fuir.

- Et c'est alors qu'elle est tombée ?

- Oui. Ses genoux se sont en quelque sorte dérochés sous elle et ses mains se sont portées à son ventre, puis elle s'est écroulée.

- Dans quelle position ?

- Sur le côté.

- Quel côté ?

- Je pouvais encore voir le couteau. C'est donc du côté opposé de celui où je l'ai frappée.

- Une dernière question, Ralph. Était-elle morte quand vous êtes passé par la fenêtre ?

- Je l'ignore. Elle saignait mais elle... ne bougeait pas. Je pense qu'elle était morte. Je ne sais pas. Je le crois.

* * *

La police avait trouvé dans le sac à main de Sarah Fletcher un carnet d'adresses que Carella compulsa tranquillement le jeudi après-midi dans le bureau de la brigade criminelle.

Rien de bien fascinant dans cet agenda au début. Sarah Fletcher avait une bonne écriture et la plupart des noms mentionnés étaient ceux de couples mariés, le reste étant ceux d'amis, de fournisseurs, du coiffeur, du dentiste, de docteurs, de restaurants. Arrivé presque au bout, Carella tomba sur une page en haut de laquelle était imprimé le mot MEMORANDUM.

Au-dessous s'alignaient cinq noms avec les adresses et les numéros de téléphone, écrits de la main méticuleuse de Sarah. Tous étaient ceux d'hommes, inscrits à des époques différentes car les uns étaient marqués au crayon et d'autres au stylo-bille. À côté de chaque nom il y avait des initiales reproduites avec des crayons feutres de différentes couleurs.

Andrew Hart, 1120 Hall Avenue 622-8400 (PB&G) (RG)

Michael Thornton, 371 South Lindner, 881-9371 (LS)

Lou Kantor, 434 North 16 Street. FR 7-2346 (TPC) (RG)

Sal Decotto, 831 Grover Avenue FR 5-3287 (F) (RG)

Richard Fenner, 110 Henderson, 593-6648 (QR) (RG)

S'il y avait une chose que Carella n'aimait pas, c'était les codes. Il les aimait presque autant que la grippe asiatique. Il vérifia dans l'annuaire. Tous les noms et adresses concordaient.

Le lendemain, vers huit heures, Carella se mit au travail. Il appela Andrew Hart qui lui répondit d'assez mauvaise humeur.

- Je suis à moitié rasé, je dois tout de suite après me rendre au bureau. C'est à quel sujet ?

- Nous enquêtons sur un homicide, monsieur Hart.
- Un quoi ? Un meurtre ? Qui a été tué ?
- Une femme s'appelant Sarah Fletcher.
- Je ne connais personne répondant à ce nom.
- Elle semble pourtant vous avoir connu, monsieur Hart.
- Sarah qui ? Fletcher avez-vous dit ?

Hart paraissait encore plus contrarié à l'autre bout du fil.

- Exact.
- J'ignore qui est cette personne. Qui donc prétend qu'elle me connaissait ?
- Votre nom est inscrit sur son carnet d'adresses.
- *Mon nom* ? C'est impossible.

Hart accepta néanmoins de recevoir Carella et Meyer Meyer au bureau de *Hart et Widderman*, 480 Reed Street, au sixième étage, à dix heures du matin.

À dix heures précises, Meyer et Carella entrèrent dans l'immeuble en question et prirent l'ascenseur qui les monta au sixième étage. Hart et Widderman fabriquaient des bracelets pour montres. Un énorme panneau publicitaire, placé dans le hall d'entrée, proclamait fièrement : « *H et W, les rois du bracelet* », suivi d'une énumération des problèmes soulevés par la fabrication du bracelet-montre extensible et heureusement résolu par Hart et Widderman.

- M. Hart, s'il vous plaît, dit Carella.
- Qui dois-je annoncer ? demanda la réceptionniste.
- Inspecteurs Carella et Meyer.
- Une minute, s'il vous plaît.

Elle décrocha le téléphone et appuya sur un bouton.

- Monsieur Hart, il y a ici deux policiers, qui demandent à vous voir.
- Elle écouta un moment, puis ajouta :

- Bien, monsieur.

Elle remit le combiné en place et agita ses tresses blondes en direction du couloir intérieur.

- C'est tout droit au bout du couloir, fit-elle avant de se replonger dans la lecture de sa revue.

Le temps gris avait apparemment indisposé Hart. C'était un homme très grand, ayant dépassé la cinquantaine, aux cheveux gris et portant des lunettes cerclées de noir.

- Vous n'aviez pas besoin de clamer au monde entier que la police voulait me voir !
- Nous n'avons fait que nous annoncer, dit Carella.
- O.K. ! Maintenant que vous y êtes, finissons-en avec cette histoire. Je vous ai dit que je ne connaissais pas Sarah Fletcher et je n'en démords pas.
- Voici son agenda, fit Carella. C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

- Oui, répondit Hart en secouant la tête, mais le diable m'emporte si je sais commentai a atterri là !

- Peut-être vous êtes-vous rencontrés à une soirée et avez-vous échangé vos numéros de téléphone ?

- Non.

- Êtes-vous marié, monsieur Hart ?

- Non.

- Nous avons une photo d'elle. Si vous voulez bien...

- N'allez surtout pas me montrer les photos d'un cadavre, je vous en prie.

- Celle-ci a été prise quand elle était bien vivante.

Meyer tendit à Carella une enveloppe jaune, qu'il ouvrit pour en retirer une photo en pied qu'il montra à Hart. Celui-ci y jeta un coup d'œil puis leva immédiatement le regard vers Carella.

- C'est curieux, fit-il.

Il regarda la photo de nouveau, secoua la tête et ajouta :

- On l'a assassinée, hein ?

- Oui, dit Carella. La connaissiez-vous ?

- Je la connaissais.

- Je croyais que vous aviez dit le contraire.

- Je ne connaissais pas Sarah Fletcher, puisque c'est le nom que vous m'avez indiqué, mais je connaissais très bien cette fille.

- Et comment s'appelait-elle selon vous ? demanda Meyer.

- Sadie Collins. C'est elle-même qui s'est présentée à moi sous ce nom.

- Ah ? Et où l'avez-vous rencontrée ?

- Dans un bar pour célibataires. La ville en est pleine.

- Vous rappelez-vous quand ?

- Il y a au moins un an.

- Vous êtes souvent sorti avec elle ?

- Je la voyais une ou deux fois par semaine.

- Quand avez-vous cessé de la fréquenter ?

- L'été dernier.

- Saviez-vous qu'elle était mariée ?

- Qui ? Sadie ? Vous plaisantez.

- Elle ne vous a jamais avoué qu'elle l'était ?

- Jamais.

- Quand vous sortiez ensemble, où la preniez-vous ? Chez elle ?

- Non, elle venait chez moi.

- Où téléphoniez-vous quand vous désiriez la joindre ?

- Nulle part. C'est elle qui m'appelait.

- Quels endroits fréquentiez-vous quand vous sortiez ensemble, monsieur Hart ?

- Nous ne sortions pas beaucoup.

- Que faisiez-vous ?

- Elle venait chez moi. Pour être franc, nous ne sortions jamais. Elle n'aimait pas ça.
- Vous n'avez pas trouvé cette attitude étrange ?
- Non, dit Hart en haussant les épaules. Je pensais qu'elle était du genre casanier.
- Pourquoi avez-vous cessé de la voir ?
- J'ai rencontré quelqu'un d'autre... une jolie fille. Je l'aime sérieusement.
- Quelque chose clochait avec Sadie ?
- Non, non. C'était une très jolie femme, très jolie...
- Dans ce cas, pourquoi auriez-vous honte de...
- Honte ? Qui a parlé de honte ?
- J'avais cru comprendre que vous ne vouliez pas que votre nouvelle conquête...
- Écoutez, à quoi jouez-vous ? J'ai cessé de voir Sadie, il y a six mois et j'aurais refusé ensuite de lui parler, même au téléphone. Si cette cinglée s'est fait tuer...
- Cinglée ?

Hart se passa brusquement la main sur le visage, s'humecta les lèvres et alla se placer derrière son bureau.

- J'estime, messieurs, que je n'ai plus rien à vous dire.
- Que vouliez-vous dire par *cinglée* ? insista Carella.
- Au revoir, messieurs.

* * *

Carella se rendit au bureau du lieutenant Byrnes. Tous deux bavardèrent en sirotant une tasse de café. Byrnes fronça les sourcils lorsque Carella lui présenta sa requête.

- Allons, Pete ! insista l'inspecteur, si Fletcher est coupable...
- C'est toi qui le prétends. Suppose qu'il soit innocent et que tu agisses ainsi pour saboter la carrière du juge d'instruction...
- Pour quelle raison ferais-je ça ?
- Est-ce que je sais, moi ? Sa tête ne te revient peut-être pas.
- Fletcher haïssait sa femme, dit Carella en s'efforçant d'être calme.
- Des tas d'hommes haïssent leur femme. Rien que dans cette ville, je suis sûr que la moitié d'entre eux ne peuvent pas voir leur femme en peinture.
- La conduite de la sienne donne à Fletcher une bonne raison pour... Écoute-moi bien, Pete : il avait un mobile, une occasion inespérée de la supprimer et le moyen, c'est-à-dire le couteau enfoncé dans le ventre de Sarah. Que veux-tu de plus ?
- Des preuves. Nous vivons sous un système qui interdit d'arrêter un homme et de l'accuser de meurtre sans preuves.
- Exact. Et ce que je te demande, c'est le moyen d'essayer d'en avoir.

- Je comprends : en faisant filer Fletcher. Et s'il poursuivait la municipalité en justice ?
- Oui ou non, Pete ? Je veux que tu me donnes la permission de le surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre dès dimanche matin. Oui ou non ?
- Je dois avoir perdu l'esprit, soupira Byrnes.

* * *

Michael Thornton demeurait à quelques rues du quartier résidentiel, assez près pour en recevoir les effluves artistiques mais assez loin pour ne pas avoir à payer un loyer exorbitant. Quand les inspecteurs King et Meyer frappèrent à la porte de son appartement, un homme blond leur ouvrit et leur dit que Thornton se trouvait à la bijouterie.

Il y était en effet, revêtu d'une blouse de travail bleue qui ne dissimulait pas sa puissante carrure. Il avait les yeux bleus et les cheveux noirs. Une petite cicatrice blanche courait au-dessus de l'œil gauche sous l'épais sourcil.

- Nous sommes désolés de vous interrompre en plein travail, monsieur Thornton, dit Meyer.

- C'est bon, de quoi s'agit-il ?

- Connaissez-vous une femme s'appelant Sarah Fletcher ?

- Non.

- Et une certaine Sadie Collins ?

Thornton hésita un moment.

- Oui, finit-il par répondre.

- Quels étaient vos rapports ? demanda King.

Thornton haussa les épaules.

- Pourquoi ? Elle a des ennuis ?

- Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

- Vous n'avez pas répondu à ma question, remarqua Thornton.

- Ma foi vous n'avez pas répondu aux nôtres non plus, rétorqua Meyer en souriant. Je les répète donc : Quels étaient vos rapports ? Et quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

- Je l'ai rencontrée en juillet dans une boîte appelée *Le Saloon*, juste au tournant. C'est un bar où l'on sert aussi des sandwiches et de la soupe à l'oignon. Il est très fréquenté pendant les week-ends par des célibataires et quelques couples bizarres en quête de sensations rares. J'ai vu Sadie pour la dernière fois en août pour une brève étreinte et puis... adieu.

- Saviez-vous qu'elle était mariée ?

- Non. L'est-elle ?

- Oui.

Aucun des inspecteurs ne lui avait encore annoncé la mort de la dame en question. Ils gardaient la nouvelle pour la bonne bouche, pour la

fin.

- Fichtre ! J'ignorais ce fait sans quoi, rien ne se serait passé.

Thornton paraissait sincèrement surpris.

- Que s'est-il passé ?

- Je lui ai offert quelques verres, puis je l'ai emmenée chez moi. Un peu plus tard, je l'ai mise dans un taxi.

- Quand l'avez-vous revue ensuite ?

- Le lendemain. Elle m'a téléphoné dans la matinée pour me dire qu'elle se rendait en ville. J'étais encore au lit. « Profites-en pour passer chez moi », lui dis-je. Et elle est venue. Croyez-moi. Elle est venue.

- Vous l'avez encore revue après ça ? demanda Kling.

- Deux ou trois fois par semaine.

- Où alliez-vous ?

- Chez moi, à South Linder.

- Vous n'êtes jamais allés ailleurs ?

- Jamais.

- Pourquoi avez-vous cessé vos relations ?

- J'étais parti en voyage pour quelque temps. À mon retour, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Elle ne m'avait pas donné son numéro de téléphone et son nom ne figurait pas à l'annuaire. C'est pourquoi je n'ai pas pu la joindre.

- Connaissez-vous ceci ? dit Kling en lui présentant le carnet d'adresses.

Thornton l'examina.

- Oui. Elle m'avait demandé mon adresse la première fois que nous nous sommes rencontrés. C'est là- dessus qu'elle l'a inscrite.

- A-t-elle aussi marqué ces initiales entre parenthèses sous votre numéro de téléphone à ce moment-là ?

- En fait, je n'ai pas vu la page elle-même. Je l'ai vue seulement écrire dans l'agenda.

- Avez-vous une idée de ce que représentent les initiales ?

- Aucune.

Il parut soudain pensif puis reprit en souriant :

- Elle était plutôt *spéciale*, je dois l'avouer. Elle me retéléphonerait, j'en suis sûr.

- À votre place je n'y compterais pas, dit Meyer. Elle est morte.

Le visage de Thornton ne marqua ni surprise ni chagrin mais une colère certaine.

- La folle... s'exclama-t-il. Oui, c'est tout ce qu'elle était : une dingue stupide !

* * *

Le dimanche matin, Carella était prêt à prendre Fletcher en filature

mais celui-ci était introuvable. Il téléphona chez lui d'une cabine publique, sans plus de résultats. Il gara sa voiture en face de l'immeuble de Fletcher et resta là jusqu'à cinq heures, heure à laquelle il fut relevé par l'inspecteur Arthur Brown. Il rentra ensuite chez lui, lut la lettre adressée par son fils au Père Noël, dîna en famille et s'apprêtait à s'installer confortablement dans un fauteuil pour lire un roman quand le téléphone retentit.

- Hello, Steve ? dit la voix au bout du fil. C'est Gerry. Gerry Fletcher.

Carella faillit laisser tomber le récepteur.

- Comment allez-vous ? articula-t-il.

- Bien, merci. Je m'étais absenté pour le week-end et je viens tout juste de rentrer. Mon appartement me fiche un cafard terrible et je me demandais si vous accepteriez de prendre un verre avec moi.

- Ma foi... Nous sommes dimanche soir et il se fait tard.

- Mais non. Il n'est que huit heures. Nous ferons une petite virée dans les bons vieux pubs.

Carella se dit que Fletcher avait déjà dû siffler quelques verres pour avoir osé lui téléphoner et qu'il avait probablement une idée derrière la tête.

- O.K. ! Je vous verrai à huit heures trente si je peux arranger ça avec ma femme.

- Parfait, à tout à l'heure.

* * *

Le *Paddy's Bar and Grill* se trouvait dans le quartier des théâtres. Carella et Fletcher s'y rendirent vers neuf heures alors que l'endroit était encore relativement calme. Il commencerait à s'animer un peu plus tard, expliqua Fletcher.

Celui-ci leva son verre de bourbon en un toast silencieux.

- Selon vous, Steve, quel genre de personnes fréquentent un endroit pareil ?

- Je pencherais pour une clientèle de classe moyenne, désireuse d'établir des contacts avec des membres du sexe opposé.

- Quelle serait votre réaction si je vous disais que la blonde en robe de jersey collante est une prostituée en plein travail ?

Carella regarda la femme attentivement.

- Je ne vous croirais pas. Elle est un peu âgée pour affronter la concurrence des plus jeunes et, de plus, elle semble attendre qu'un type lui fasse des avances. Les prostituées n'attendent pas, Gerry. Au fait, en est-elle une ?

- Je n'en ai pas la moindre idée. J'essayais simplement de vous suggérer que les apparences sont parfois trompeuses. Finissez votre verre, j'aimerais vous montrer d'autres boîtes.

Carella connaissait assez Fletcher à présent pour comprendre que

celui-ci essayait de lui transmettre à nouveau un message. Celui de lundi au déjeuner avait été clair : *J'ai tué ma femme et vous n'y pouvez rien*, mais cette fois, Carella n'avait pas saisi ce que l'autre voulait lui faire entendre.

* * *

Le *Fanny's* n'était qu'à une vingtaine de rues du *Paddy's Bar and Grill* mais semblait en être aussi éloigné que la Lune.

Tandis que la première boîte était fréquentée par une clientèle paisible cherchant à satisfaire ses romantiques inclinations, le *Fanny's* était bourré d'hommes et de femmes bruyants, à la voix éraillée et accoutrés comme des hippies, de vêtements en plastique achetés dans les boutiques de Jackson Avenue.

Fletcher leva son verre.

- J'espère que vous ne serez pas offusqué si je bois à en être abruti. Fourrez-moi simplement dans ma voiture à la fin de la soirée.

Il avala une gorgée avant de reprendre :

- D'ordinaire, je ne bois pas tant mais je suis très embêté au sujet de ce garçon.

- Quel garçon ?

- Ralph Corwin. J'ai cru comprendre qu'il ne s'entendait pas bien avec son avocat et, ma foi, j'aimerais l'aider.

- L'aider ?

- Oui. Pensez-vous que le juge d'instruction trouverait bizarre que je procure un bon avocat à ce garçon ?

- Plutôt, oui.

- J'ai cru détecter une nuance de sarcasme dans votre voix.

- Pas du tout. Vous vous trompez.

Fletcher l'emmena ensuite au *Purple Chairs* puis au *Quigley's Rest*. Ces boîtes étaient encore plus sordides que le *Fanny's*. Le *Purple Chairs* était fréquenté par une foule de gens égrillards et le *Quigley's Rest* avait tout du bouge. Là, Fletcher perdit le contrôle de soi et la soirée se termina brusquement par une bagarre. Carella fut choqué par l'expérience et ne comprit toujours pas pourquoi Fletcher l'avait invité à cette sortie.

* * *

Carella subit un autre choc en poursuivant la lecture du carnet d'adresses de Sarah Fletcher. Lou Kantor était le troisième nom d'une liste fastidieuse de ses compagnons de lit... mais c'était une femme. Elle confirma tout de suite ses soupçons.

- Je ne l'ai connue que fort peu de temps, dit-elle.

Je l'avais rencontrée en septembre, je crois. Je l'ai vue trois ou quatre

fois en tout.

- Où l'avez-vous rencontrée ?

- Dans un bar, le *Purple Chairs*. C'est vrai, ajouta-t-elle très vite. Oui, j'en suis.

- Personne ne vous l'a demandé, dit Carella. Que savez-vous de Sadie Collins ?

- Prenez-en votre parti, inspecteur, je n'ai pas l'intention de vous aider. Je n'aime pas qu'on me tarabuste.

- Personne ne vous tarabuste, mademoiselle Kantor. Vous avez votre religion, j'ai la mienne. Je suis ici pour parler d'une morte.

- Dans ce cas, allez-y carrément. Que voulez-vous savoir ? Si elle était « normale » ? Tout le monde l'est jusqu'à ce que l'on dévie, pas vrai ? Elle a voulu apprendre, je lui ai enseigné.

- Saviez-vous qu'elle était mariée ?

- Elle me l'avait dit. Et alors ? Elle s'est effondrée un soir en larmes et a passé le reste de la nuit à pleurer.

- Que vous a-t-elle raconté au sujet de son mari ?

- Rien qui m'ait surprise. Il avait une autre femme, paraît-il. Il courait la voir tous les week-ends en disant à Sadie qu'il partait en voyage d'affaires. Tous les week-ends, *vous vous rendez compte ?*

- Ceci vous dit quelque chose ? demanda Carella en lui tendant le carnet d'adresses ouvert à la page *Mémorandum*. Avez-vous une idée de ces initiales sous votre nom, (T.P.C.) puis (R.G.) ?

- Pour T.P.C., c'est clair, non ? Je l'ai rencontrée au *The Purple Chairs*. Qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire d'autre ?

Carella se sentit tout d'un coup stupide. Il reprit l'agenda.

- Bien sûr. Merci beaucoup. J'ai fini.

- Elle me manquera, dit Lou avec brusquerie. Elle avait du tempérament.

* * *

Déchiffrer un code est comme faire du patin à roulettes : une fois que l'on sait, c'est facile. La veille, Carella était allé en compagnie de Fletcher au *Paddy's Bar and Grill* d'où les lettres (PB&G) sous le nom d'Andrew Hart, au *Fanny's*, d'où (F) sous celui de Sal Decotto, et au *The Purple Chairs*, d'où (TPC) sous Lou Kantor. (QR) sous le nom de Richard Fenner correspondait au *Quigley's Rest*. (LS) sous Michael Thornton équivalait au *Saloon*, la boîte où Thornton avait admis avoir rencontré Sarah pour la première fois.

Mais que diable signifiaient les initiales (R.G.) sous tous les noms, excepté celui de Thornton ?

Carella avait visité plus de bars en vingt-quatre heures que pendant les vingt-quatre dernières années de sa vie, ce qui ne l'empêcha pas cette nuit-là d'aller au *Saloon*.

La boîte était exactement ce qu'il imaginait : un bar enfumé et jonché de mégots derrière lequel courait une glace piquetée ; des banquettes de bois avec des sièges en similicuir ; des assiettes remplies de bretzels et de pommes frites, un juke-box souffreteux, des corps en sueur.

- Elles viennent ici, à toute heure de la nuit, dit le barman. Prenez votre temps. Vous êtes ici pour rencontrer une fille, n'est-ce pas ?

- J'espérais y trouver quelqu'un effectivement. Une certaine Sadie Collins. Vous la connaissez ?

- Ouais. Elle avait l'habitude de rappliquer ici souvent mais il y a des mois que je ne l'ai pas revue. Pourquoi donc tenez-vous à folâtrer avec elle ?

- Pourquoi pas ? Il y a quelque chose qui cloche en elle ?

- Vous voulez que je vous dise ? J'ai cru au début que c'était une traînée, une putain du genre agressif. Vous comprenez ce que Cela signifie ? Elle rappliquait avec une mini-jupe remontée jusqu'ici et un chemisier décolleté jusque-là, choisissait un type et lui courait après comme si la Terre devait s'arrêter de tourner à minuit. Et c'était toujours le même genre d'hommes qu'elle choisissait. Des malabars. Vous n'auriez aucune chance avec elle. Non pas que vous ne soyez pas grand, mais il lui fallait des géants... J'ajouterai quelque chose : je suis bien content qu'elle ne vienne plus. Cette fille était... Comment dire ? Comme possédée.

* * *

Le mardi après-midi, l'inspecteur Arthur Brown remit son rapport de filature de la veille sur Gerald Fletcher. Celui-ci était rentré chez lui à 16 h 55, en était ressorti pour se rendre en voiture au 812 North Crane, à 18 h 45. Là il était resté jusqu'à 20 h 46, heure à laquelle Brown le vit quitter l'immeuble en compagnie d'une jeune femme aux cheveux roux, portant un manteau de fourrure noir sur une robe verte. Ils avaient dîné chez *Rudolph* puis étaient revenus au 812 North Crane à 22 h 35 et avaient pris l'ascenseur jusqu'au onzième étage. En attendant, Arthur avait regardé les boîtes à lettres dans le couloir et constaté qu'il y avait huit appartements à cet étage. Fletcher ressortit seul de l'immeuble à 23 h 40 pour rentrer directement chez lui. Brown fut relevé de sa surveillance par l'inspecteur O'Brien à 12 h 15.

- Cette femme pourrait être utile, dit Byrnes.

- C'est aussi mon avis, opina Brown.

* * *

Carella jugea inutile d'interroger Sal Decotto et Richard Fenner, les deux derniers noms de la liste. Si Sarah Fletcher avait placé ses noms par ordre chronologique dans son carnet d'adresses, la malheureuse

n'avait pu tomber que de mal en pis.

L'existence de la femme aux cheveux roux était peut-être importante mais le comportement de Gerald Fletcher ne cessait d'intriguer notre inspecteur. Pourquoi l'avoir emmené dans tous les endroits que fréquentait sa femme en lui *montrant* du même coup qu'il avait de bonnes raisons de la tuer ? En outre, à quoi rimait cette idée d'offrir un bon avocat au garçon accusé de meurtre ?

* * *

À cinq heures du soir, Carella releva l'inspecteur Hal Willis devant le bureau de Fletcher. Il portait une fausse moustache collée sur la lèvre supérieure, une perruque avec des cheveux plus longs que les siens et des lunettes de soleil. Quand Fletcher sortit, Carella le suivit jusqu'à un grand magasin. Là, Fletcher se rendit au rayon de la lingerie féminine. Tout en le surveillant du coin de l'œil à distance, Carella faisait semblant d'être intéressé par les robes et les kimonos exposés.

- Puis-je vous aider, monsieur ?

L'inspecteur se retourna pour se trouver en face d'une femme courtaude, aux cheveux gris, avec des lunettes cerclées de noir, vêtue d'une robe noire avec, aux pieds, des chaussures de l'armée. Le sourire soupçonneux qu'elle arborait semblait l'accuser d'être un voleur à l'étalage ou pire.

- Non, merci. Je regarde simplement.

Pendant ce temps, Fletcher avait fait son choix entre différents sous-vêtements féminins qu'une vendeuse avait étalés sur le comptoir. La vendeuse inscrivit la commande puis Fletcher sortit son portefeuille pour payer comptant ou exhiber une carte de crédit. Il était difficile à Carella de le savoir de l'endroit où il se trouvait. Fletcher bavarda encore quelques instants avec la vendeuse, puis se dirigea vers l'ascenseur.

- Êtes-vous *sûr* que je ne puisse pas vous aider ? insista la vendeuse.

- Absolument sûr, coupa Carella en se rendant vers le comptoir que venait de quitter Fletcher. Celui-ci était parti sans paquet sous le bras, ce qui signifiait qu'il faisait livrer ses achats. La vendeuse était justement en train de les emballer. Elle leva le regard vers lui.

- Que puis-je pour vous, monsieur ?

Carella lui montra son insigne.

- Inspecteur de police, dit-il. Je suis intéressé par la commande que vous venez de prendre.

La vendeuse avait dans les dix-neuf ans. C'était probablement une étudiante engagée pour le coup de feu de Noël. Elle examina l'insigne sans un mot, les yeux écarquillés.

- Ce sont ces articles que vous devez envoyer ? demanda Carella.

- Oui, monsieur.

Elle humecta ses lèvres et se redressa, s'apprêtant visiblement à jouer son rôle de parfait témoin.

- Pouvez-vous me dire où ?

- Oui, monsieur, répondit-elle en lui tendant le bordereau de vente. Il désirait que les effets soient enveloppés séparément mais ils doivent tous être dépêchés à la même adresse : Mlle Arlene Orton, 812 North Crane Street. À mon avis c'est un chic cadeau qu'il lui...

- Merci beaucoup, l'interrompit Carella.

On se serait déjà cru à Noël.

* * *

L'homme qui força la serrure de la porte d'entrée de l'appartement d'Arlene Orton était un spécialiste capable d'en remonter aux meilleurs cambrioleurs de la ville. Seulement lui, travaillait pour la police. Il fallut plus de temps au technicien chargé d'installer un système d'écoute pour mettre en place son matériel. Dès que la compagnie du téléphone aurait fourni à la police une liste de points de shuntage correspondant à la ligne d'Arlene Orton, le système serait connecté dessus et chaque fois qu'un appel partirait de l'appartement ou y parviendrait, un magnétophone enregistrerait automatiquement la conversation. En outre, quand un appel serait émis de l'appartement, un cadran indicateur bifferait à l'encre une série de points correspondant au numéro demandé.

Le technicien plaça son micro-espion dans la bibliothèque de l'autre côté de la pièce. C'était un petit émetteur M.F. fonctionnant avec des piles qu'il fallait changer toutes les vingt-quatre heures.

À l'arrière d'un camion garé le long du trottoir à quatre mètres de l'entrée du 812 North Crane, Carella était assis derrière le matériel d'enregistrement connecté sur la fréquence du micro-espion. Il attendait, plein d'espoir, avec à portée de la main un sandwich au thon et une bouteille de bière. Trente minutes plus tard, Arthur Brown s'installait à son tour derrière un appareil d'enregistrement, à un point de shuntage, sept rues plus loin. Il était en contact-radio avec Carella.

Le premier appel retentit à 12 h 17. L'appareil enregistreur se déclencha automatiquement et la bande magnétique prit la conversation. Arthur Brown contrôla l'enregistrement par l'intermédiaire de son casque.

- Hello ?

- Hello, Arlene ?

- Oui. Qui est au bout du fil ?

- Nan ! Tu as une drôle de voix. Tu as attrapé un rhume ?

- Comme tous les ans à cette époque. Arlene, je suis terriblement pressé. Connais-tu le tour de taille de Beth ?

La conversation se poursuivit sur ce ton. Arlene appela ensuite trois

amies successivement puis le supermarché du quartier pour passer sa commande hebdomadaire de produits d'épicerie. Elle parlait d'une voix profonde, agréable, ponctuée de temps à autre d'un délicieux rire de gorge.

À quatre heures de l'après-midi, le téléphone sonna à nouveau dans l'appartement.

- Hello ?

- Arlene, c'est Gerry.

- Salut, chéri.

- J'aurai fini un peu plus tôt et je compte me rendre chez toi directement.

- Bonne idée.

- J'y serai dans... euh... une demi-heure, quarante minutes.

- Dépêche-toi.

Brown contacta ensuite Carella par radio et tous deux bavardèrent quelques instants.

* * *

Jeudi matin, l'avant-veille de Noël, Carella, assis dans son bureau de la brigade criminelle, examinait les transcriptions des cinq bandes enregistrées la veille. La deuxième bande l'intéressait surtout : elle correspondait à une conversation dans l'appartement qui, à un moment donné, avait brusquement changé de ton et de sujet. Carella croyait savoir pourquoi mais il voulait avoir la confirmation de ses soupçons.

Fletcher : Je veux dire après les vacances, pas le procès.

Mlle Orton : Je ne suis pas sûre de pouvoir m'absenter. Je dois consulter mon psychanalyste.

Fletcher : Qu'a-t-il à voir là-dedans ?

Mlle Orton : Ma foi, je dois payer que j'y aille ou pas, tu sais.

Fletcher : Est-ce qu'il prend des vacances, lui ?

Mlle Orton : Je lui poserai la question.

Fletcher : Oui, demande-le-lui, car j'aimerais réellement partir.

Mlle Orton : Qu'est-ce que ça changera ?

Fletcher : Rien. Il sera de toute façon condamné.

Mlle Orton : (Inaudible).

Fletcher : Car le procès va beaucoup m'occuper.

Mlle Orton : Combien de temps après, crois-tu pouvoir...

Fletcher : Je l'ignore.

Mlle Orton : Elle est morte, Gerry. Je ne vois pas...

Fletcher : Oui, mais...

Mlle Orton : J'avoue ne pas comprendre pourquoi nous devons attendre.

Fletcher : Au fait, as-tu lu ceci ?

Mlle Orton : Non, pas encore. Je pense que nous devrions fixer une date provisoire, Gerry.

Fletcher : Mmmm.

Mlle Orton : Tu crois que le procès va traîner en longueur ?

Fletcher : Pardon ?

Mlle Orton : Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu ne m'écoutes pas.

Fletcher : Je jetais un coup d'œil sur ces livres.

Mlle Orton : Crois-tu pouvoir t'en détacher quelques instants pour m'écouter ?

Fletcher : Excuse-moi, chérie.

Mlle Orton : Si le procès commence en mars et si nous fixons la date en avril...

Fletcher : Bien sûr, à moins qu'ils ne découvrent quelque chose d'imprévu.

Mlle Orton : Quoi par exemple ?

Fletcher : Est-ce que je sais, moi ? Ils ont mis des types drôlement futés sur l'enquête.

Mlle Orton : Que pourraient-ils bien découvrir ?

Fletcher : Il se peut que ce ne soit pas lui qui l'ait tuée. Sais-tu qu'un des inspecteurs pense que c'est moi le coupable.

Mlle Orton : Tu plaisantes ? Qui ?

Fletcher : Un certain Carella. Il doit être au courant au sujet de nous deux à présent. Il est très consciencieux et j'éprouve beaucoup d'estime pour lui.

Mlle Orton : Comment une telle idée a-t-elle pu germer dans sa tête ?

Fletcher : Ma foi, je lui ai dit que je la haïssais.

Mlle Orton : Hein ? Pourquoi diable as-tu fait ça ?

Fletcher : Il l'aurait su de toute façon. Je parie qu'il sait déjà que Sarah a couché avec la moitié des hommes de la ville et qu'il n'ignore pas que je le savais.

Mlle Orton : Quelle importance puisque Corwin a déjà avoué ?

Fletcher : Je comprends son raisonnement mais je ne suis pas sûr qu'il comprenne le mien.

Mlle Orton : Puisque tu parles de raisonnement, si tu avais dû la tuer, il y a des siècles que tu l'aurais fait, quand elle a refusé de se séparer de toi. Entre souhaiter la mort de sa femme et l'assassiner, il y a un monde. Si ça lui chante d'enquêter, à cet inspecteur Coppola...

Fletcher (riant) : Carella.

Mlle Orton : Qu'y a-t-il de si drôle ?

Fletcher : Je le lui dirai.

Carella réécouta soigneusement le passage à partir du moment où Fletcher demandait à Arlene au sujet d'un livre : *As-tu lu ceci ?* puis avait paru préoccupé. Il en conclut que Fletcher avait découvert le

micro-espion et que ce qu'il avait dit *après* était le plus intéressant. Fletcher avait en effet :

- 1) suggéré la possibilité de l'innocence de Corwin ;
- 2) déclaré carrément que Carella le suspectait ;
- 3) émis l'hypothèse que l'inspecteur avait deviné le *pourquoi* de la tournée des bars, le dimanche soir ;
- 4) supposé que Carella savait le genre de vie menée par Sarah et savait aussi que lui, Fletcher, ne l'ignorait pas ;
- 5) voulu lui dire directement quelque chose par l'intermédiaire du micro, mais quoi ?

Carella tenait beaucoup à entendre ce que Fletcher dirait quand il ne se *saurait* pas surveillé. Il demanda au lieutenant Byrnes de requérir un ordre de justice l'autorisant à installer un micro-espion dans la voiture de Fletcher. Byrnes donna son accord et le tribunal délivra l'ordre.

* * *

Fletcher prit rendez-vous par téléphone avec Arlene Orton pour dîner avec elle au *Chandelier* de l'autre côté du fleuve. Le micro-espion fut installé, un peu auparavant. La portée de l'émetteur étant de quatre cents mètres environ, s'il prenait à Fletcher la fantaisie de quitter la ville, le poursuivant aurait du pain sur la planche.

* * *

À dix heures moins dix cette nuit-là, Carella était assoupi et découragé. Durant tout le trajet, Fletcher et Arlene ne mentionnèrent pas une seule fois le nom de Sarah ni ne parlèrent de leur projet de mariage. L'inspecteur en était arrivé à souhaiter qu'ils aillent se coucher pour pouvoir rentrer chez lui. Quand ils sortirent finalement du restaurant et se dirigèrent vers la voiture de Fletcher, il lâcha un *enfin !* à haute voix.

Ils s'engagèrent sur la route 701 en direction du pont sans prononcer un mot. Carella crut un moment que quelque chose clochait dans le matériel puis Arlene se mit à parler et Carella comprit ce qui s'était passé. Tous deux avaient discuté dans le restaurant et Arlene s'était tue jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus contenir sa colère.

- Peut-être bien que tu ne veux plus m'épouser du tout ! cria-t-elle.
- Ridicule, rétorqua Fletcher.
- Alors, pourquoi refuses-tu de fixer une date ?
- J'en ai fixé une.
- Tu n'as rien fixé du tout. Tu n'as cessé de répéter : *après le procès*,

après le procès. Quand ça, après le procès ? Il est possible que ce ne soit qu'un prétexte et que tu n'aies jamais eu l'intention de m'épouser.

- Tu sais que ce n'est pas vrai, Arlene.

- Qui me prouve que ces papiers de divorce existaient réellement ?

- Ils existaient. Je te l'ai souvent dit.

- Dans ce cas, pourquoi refusait-elle de les signer ?

- Parce qu'elle m'aimait.

- Si elle t'aimait, pourquoi s'est-elle livrée à tous ces hommes ?

- Pour me faire souffrir, je pense.

- Et c'est pour cette raison qu'elle t'a montré son petit livre noir ?

- Oui, pour me faire souffrir.

- Non. C'est parce qu'elle était une traînée.

- Je suppose que c'est ce qu'elle est devenue.

- Chaque fois qu'elle rencontrait un nouveau type, elle te le disait et marquait (RG) sur son calepin. R.G. pour *raconté* à *Gerry*, n'est-ce pas ?

- Oui, pour me faire payer.

- Une putain, je te dis. Tu aurais dû la faire filer par des détectives. Tu aurais dû prendre des photos, la menacer, la forcer à signer.

- Non, je n'aurais pas pu faire ça. C'eût été ma ruine.

- La ruine de ta précieuse carrière.

- Oui, de ma précieuse carrière.

Le silence se fit. On approchait du pont. Carella s'efforça de rester derrière mais à un certain moment la distance entre les deux voitures augmenta et l'inspecteur perdit le contact. Quand il recolla derrière, la conversation avait repris.

Elle : Oui, Gerry, mais elle est morte. Quelle excuse vas-tu trouver à présent ?

Lui : On me soupçonne de *l'avoir tuée*, bon sang !

Fletcher quittait l'autoroute par une bretelle de gauche. Carella appuya sur l'accélérateur pour ne pas reperdre le contact.

- Quelle différence cela fait-il ? demanda-t-elle.

- Aucune, j'en suis sûr, ricana Fletcher. Je suis convaincu que cela ne te générerait pas d'être marié à un homme condamné pour meurtre.

- Qu'est-ce que tu me chantes là ? On a arrêté le meurtrier, non ?

- Oui, mais suppose que quelqu'un m'accuse de meurtre ?

La voiture de Carella était dangereusement près de celle de Fletcher et l'inspecteur risquait d'être découvert. Il retint instinctivement son souffle.

- Gerry, je ne comprends pas, dit Arlene d'une voix basse. Personne ne t'a accusé. Et pourquoi le ferait-on ? Ils savent que Corwin...

- On pourrait dire que je suis entré dans l'appartement, qu'elle était encore vivante à ce moment avec le couteau dans le ventre et que... je

l'ai achevée.

- Pourquoi aurais-tu fait cela ? Tu ne tuerais pas une mouche, tel que je te connais.

- C'est vrai, mais on pourrait prétendre *qu'elle* m'a demandé de l'achever et que...

- Gerry, je préfère ne pas savoir.

- J'essaie seulement de t'expliquer...

- Non, je ne veux pas savoir. Je t'en prie, Gerry, tu me fais peur !

- Écoute-moi, nom d'une pipe ! Je m'efforce de t'expliquer ce qui aurait pu se passer. Est-ce donc si dur d'accepter la réalité ? À savoir qu'elle aurait pu me demander de la tuer...

- Gerry, je t'en prie, je...

- Je *voulais* appeler l'hôpital, *j'étais* prêt à le faire, car je voyais bien qu'elle n'était pas mortellement blessée.

- Gerry, je t'en supplie !

- Elle *m'a supplié* de la tuer, Arlene. Elle avait honte de ce qu'elle était devenue. Elle m'a prié de le faire pour elle. Bon sang ! Est-ce que vous êtes *tous les deux* incapables de le comprendre ? Lui, je l'ai emmené à tous les endroits qu'elle hantait, dans l'espoir qu'il devinerait. Est-ce donc si difficile ?

- Mon Dieu, l'as-tu tuée ? As-tu tué Sarah ?

- Non, pas Sarah. Seulement la traînée qu'elle était devenue. C'est Sadie que j'ai achevée.

* * *

Carella n'éprouva aucune exaltation ni sentiment de triomphe. En se garant derrière la voiture de Fletcher le long du trottoir en face de l'immeuble où demeurait Arlene, il ressentit une certaine amertume qu'il connaissait bien. Fletcher était descendu de sa voiture et en avait fait le tour pour ouvrir la portière à Arlene, laquelle prit sa main et sortit en pleurant. Carella les arrêta devant l'entrée de l'immeuble. Il accusa calmement Fletcher du meurtre de sa femme, et celui-ci se laissa arrêter sans résistance. Il ne semblait pas du tout surpris.

Ainsi fut réglée cette affaire, ou du moins Carella le crut-il.

À une heure un quart du matin le téléphone retentit, troublant le silence de son living-room.

- Hello ?

- Steve, dit le lieutenant Byrnes. Je viens de recevoir un coup de fil de la prison *Calcutta*. Ralph Corwin s'est pendu dans sa cellule, peu après minuit. Il a dû le faire pendant que nous recueillions les aveux de Fletcher.

Carella demeura silencieux.

- Steve ?

- Oui, Pete.

- Rien, dit Byrnes, et il raccrocha.

* * *

Carella garda le combiné en main quelques secondes avant de le replacer sur le support.

Il parcourut du regard le living-room où les lumières de l'arbre de Noël scintillaient joyeusement et songea à un pauvre camé désespéré qui s'était suicidé sans avoir jamais su qu'il n'avait tué personne.

Et il était mort le jour de Noël.

LES CHIENS DE MOLICOTL

(The Watchdogs Of Molicotl)

par RICHARD CURTIS

Lorsque Lou Romer leva les yeux de son verre, il aperçut un regard familial qui l'observait de l'autre côté du bar en fer à cheval. Le regard n'avait rien d'hostile, mais Lou préféra l'ignorer. Dans son travail, être reconnu par des amis revenait à se faire pincer, tôt ou tard, par ses ennemis. Et puis Myron Tweemey n'avait rien d'un véritable ami. Il était simplement du même côté de la loi que Lou et, de ce côté-là, il n'y a pas d'amis.

Lou déposa vingt pesos sur le comptoir et se dirigea vers la porte, mais Tweemey l'imita, le suivit dans la fraîcheur nocturne de Mexico et régla son pas sur le sien. Lou tourna dans une ruelle sombre parallèle à La Reforma, la grand-rue de la ville. Il ne voulait pas qu'on puisse le voir en compagnie de Tweemey dans aucune des rues éclairées.

Ils marchèrent en silence. Lou était plus grand et bien plus beau que son compagnon au nez crochu, aux paupières lourdes, qui de temps à autre trottinait derrière lui pour se maintenir à son allure. Des taxis en maraude tentèrent d'embarquer les deux hommes vers des nuits alléchantes. Deux femmes aux cheveux noirs et aux formes opulentes les dépassèrent en minaudant, le regard aguichant, puis s'éloignèrent en riant.

- On pourrait s'en payer dans le quartier, pas vrai, Lou ?

Lou ignora la banalité de l'entrée en matière.

- Comment m'as-tu trouvé ?

- Disons simplement que nous employons les services du même gentleman. Il m'a dit que tu étais ici.

- Qu'il aille au diable ! S'il est incapable de se taire...

Lou pressa le pas, espérant que le petit personnage se lasserait de le suivre, mais Tweemey ne lâcha pas prise.

- Nous n'avons rien à nous dire, Tweemey, lança Lou sans le regarder.

- Ce n'est pas certain. D'ailleurs, je voulais simplement te féliciter pour ce vol de bijoux au St. Regis. Les journaux ont sorti le lendemain une photo d'Edith Glayde qui ne l'avantageait pas. Elle avait l'air folle de rage.

Lou crispa les mâchoires, mais ne réagit pas davantage.

- Je ne sais pas de quoi tu parles.

Les dents de Tweemey brillèrent sous un réverbère.

- Du moment que moi je sais de quoi je parle, ton avis a peu d'importance.

Tweemey poursuivit sur un ton plus confidentiel.

- Il faut voir les choses en face. La façon dont l'affaire a été menée ne laisse aucun doute sur l'identité de son auteur. Et, bien sûr, notre ami commun m'a montré une ou deux pierres précieuses qui ne font que confirmer cette évidence.

- J'aurais deux mots à lui dire, à celui-là !

- Ne t'emballe pas. Il est régulier. Il n'a fait que son boulot. Je garderai le secret.

- Ouais ? À quel prix ?

Tweemey s'arrêta et regarda Lou avec des yeux de chien battu.

- Je ne suis pas une balance, Lou.

- Alors que veux-tu ?

Lou le dévisageait avec une hostilité et une méfiance non déguisées.

- Voilà, répondit Tweemey, je suis branché sur une affaire pleine de promesses. Mais il faut être deux. Et j'aurais besoin de tes talents. Je te propose une association. Si tu es d'accord, je te mets de moitié avec moi. Si tu refuses, on repart chacun de notre côté. Mais tu vas sauter dessus, j'en suis sûr. C'est du gâteau !

- Tu avais dit exactement la même chose pour la Caisse de Prêts. Ta négligence a failli nous envoyer en taule. Pas vrai ? Je t'avais dit que c'était la première et la dernière fois qu'on travaillait ensemble. Et je te le répète maintenant.

- Lou, combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Ce n'était pas de la négligence, mais une pure coïncidence. Le gardien avait oublié son...

- Je me fiche de ce que le gardien avait oublié. Il me faut des garanties.

- Tu les auras.

Lou le considéra d'un air sceptique, mais Tweemey paraissait décidé et sûr de lui. Lou hésita, puis dit enfin :

- Peut-on en parler dans un endroit tranquille ?

Le visage de Tweemey s'illumina. Il proposa sa chambre d'hôtel, mais Lou ne voulait prendre aucun risque. Tweemey le laissa en décider et Lou guida son compagnon vers un banc dans l'un des innombrables petits parcs de Mexico. La végétation luxuriante au parfum de cannelle étouffait le bruit de leurs voix. Tweemey entreprit de lui exposer son plan, en tirant sur le revers du veston de Lou pour souligner chaque détail important.

- Tu connais Molicotl ?

- Une ville minière. Un piège à touristes.

- Plus que cela. Elle est perchée sur le sommet d'une montagne en argent massif, or, pierres précieuses et pierres fines. Elle en extrait, chaque jour, une véritable fortune en pierres brutes. Et cela depuis

que la ville existe, c'est-à-dire deux cents ans.

Il tira trois fois sur la veste de Lou pour bien insister sur ce point.

- Elle vient en seconde place, après Taxco, pour la production, poursuivit-il, et, comme à Taxco, ils ont toute une équipe d'artistes et d'artisans qui fabriquent des bijoux pour les vendre aux touristes. Il y a des douzaines de magasins. La plupart vendent de la camelote, mais dans quelques-uns on trouve de la marchandise de qualité, supérieure.

- Sûrement. Des turquoises d'un demi-carat, serties d'argent allemand.

- Tu parles ! Ils ont des solitaires sertis de platine. Des émeraudes, des saphirs, des rubis. Une masse de gemmes brutes dans des coffres - marchandise facile à prendre parce que mal gardées. J'y suis allé, je l'ai vu _e mes yeux. Ce n'est pas la qualité Tiffany, je le reconnais, mais c'est la quantité Woolworth [1], ce qui revient au même. Il y a plus à prendre que tu ne pourrais en emporter. Je te le garantis.

- Continue, dit Lou, en montrant un semblant ; intérêt pour la première fois.

- La marchandise est rangée chaque soir, dans les coffres des magasins. L'enseigne au néon de la boutique située de l'autre côté de la rue colorait en violet les dents de Tweemey.

- J'ai l'impression que ces coffres datent de l'époque de Cortez. Je m'exerce à en ouvrir trois chaque matin, avant de me laver les dents.

- Les propriétaires habitent-ils au même endroit ?

- Seulement dans les magasins pauvres, ceux qui ne m'intéressent pas. Quant à celui que je vise, le propriétaire habite le quartier riche, au sommet des collines.

- Il y a des gardiens, des veilleurs de nuit ?

Tweemey secoua la tête énergiquement.

- Des signaux d'alarme ?

Tweemey éclata de rire.

- Penses-tu, ils n'ont même pas l'électricité. Donc : pas de signaux d'alarme.

- Des flics ?

- Un gros commissaire et un adjoint qui est l'idiot du village. La prison est située à l'autre bout des magasins et l'étroitesse des rues les empêcherait de nous surprendre à temps - à supposer que la police dispose d'une voiture. Or, elle n'en a pas. Le commissaire et son adjoint se relayent à la « juzgado » - c'est de là que vient le nom « hoosegow » [2], tu sais - si bien qu'il y en a toujours un des deux qui dort. Seul point ennuyeux, les chiens. Mais je m'en chargerai.

Lou se dégagea.

- Une seconde. Quels chiens ? De quoi s'agit-il ? Parle-moi de cela.

Il chercha des signes de duplicité dans les yeux aux paupières lourdes. Si Tweemey évitait le sujet des chiens, c'est qu'il présentait un danger et Lou le verrait dans ses yeux. Mais Tweemey l'aborda sans aucune

hésitation. En fait, son sourire s'élargit.

- Bien sûr, Lou. Je voulais simplement laisser le plus drôle pour la fin. Je n'ai rien à cacher. Voilà, dit-il, chaque propriétaire de magasin possède un cabot qui est supposé être un chien de garde. Et voici ce que je dirai en leur faveur : ils aboient au moindre bruit.

Lou en avait assez entendu. Il se leva brusquement.

- Ravi de t'avoir revu, Tweemey. Mille souhaits de réussite dans ton entreprise. Je comprends que tu aies besoin d'un associé - il portera les biscuits de chien.

Tweemey se leva d'un bond.

- Attends de connaître la suite pour t'en aller. J'essayais simplement de mettre un peu de suspense dans cette anecdote.

Il se laissa tomber sur le banc et attira Lou à son côté par le revers de son veston.

- Écoute, les chiens aboient au moindre bruit, c'est vrai. Mais sais-tu quel est le moindre bruit dans cette ville ?

Lou ne répondit pas, toisant Tweemey d'un œil froid et impatient.

- Le moindre bruit est l'aboiement d'un chien ! dit-il, ponctuant chaque mot en tirant à lui le revers de Lou. Tu ne vois pas où je veux en venir ? Les chiens aboient toute la nuit. Dès que le soleil est couché et qu'un chien se met à aboyer, les autres se joignent à lui et il en est ainsi jusqu'à l'aube du lendemain matin. C'est comme une réaction en chaîne. Je n'ai jamais entendu pareil vacarme de toute ma vie. Ils ont dû construire les hôtels de touristes en dehors de la ville, car personne ne peut dormir au milieu de ce tumulte, excepté les indigènes - ces Mexicains, ils font tout à l'envers.

Lou sentit ses nerfs se détendre en comprenant le sens de ces paroles.

- Alors, Lou, à quoi sert un chien de garde qui ne se tait jamais ? C'est comme le berger qui crie « au loup » toutes les dix secondes. Si les flics s'amaient au pas de course chaque fois qu'un chien aboie dans cette ville, leurs nuits auraient l'air de sortir d'un film de Mack Sennett - sauf qu'ils n'ont pas assez de flics pour remplir une cabine téléphonique. Donc, autant que je puisse m'en rendre compte, le seul rôle de ces chiens est d'effrayer d'éventuels rôdeurs.

- Ils sont peut-être méchants ?

Le rire de Tweemey rompit le silence tranquille.

- Lou, ce sont les froussards les plus malingres et les plus galeux que j'aie jamais vus. Il suffit de penser à un chat pour les faire décamper.

- Alors, à quoi servent-ils ?

- Écoute. Si tu étais un voleur ordinaire, entrerais-tu dans un magasin où fonctionnerait en permanence une sirène ? Certainement pas. C'est un truc psychologique. Mais une psychologie stupide pour des gens intelligents.

- Si je comprends bien, dit Lou, intervenant activement pour la

première fois de la soirée, tout ce bruit servirait nos... servirait les desseins de quiconque voudrait opérer là-bas, la nuit.

Tweemey hocha la tête énergiquement, comme s'il voulait enfoncer les derniers clous de ce plan infailible qu'il bâtissait.

- Exactement. Maintenant, laisse-moi t'expliquer l'origine de tout cela.

Tweemey lui raconta que l'auteur du plan était leur ami commun, le receleur - un certain Diaz. Diaz avait proposé ce travail à Tweemey, lui payant le voyage de reconnaissance à Molicotl. Lorsque, à son retour, Tweemey lui eut dit que le travail n'offrait aucune difficulté, le receleur l'envoya chercher Lou.

- Diaz ne m'aurait pas donné ton adresse si cela ne lui rapportait un certain intérêt.

- Quelles sont les conditions ?

- Il prend tous les frais à sa charge. Le voyage d'aller, la fuite, et même les billets pour l'étranger. En retour, nous lui confierons la camelote. Tu vois, cela ne nous coûtera rien et nous serons aidés tout au long de l'opération. La nuit du vol, l'un des hommes de Diaz enverra un taxi à Molicotl. Il nous déposera dans l'une des petites villes côtières du Pacifique. Une embarcation nous y attendra. Elle nous emmènera à Acapulco. Là, nous rencontrerons Diaz, lui remettrons la camelote et filerons, en avion, où bon nous semblera.

Tweemey conclut son exposé en se frappant les cuisses.

- Qu'en dis-tu, Lou ?

Lou demeura silencieux pendant plusieurs minutes, retournant dans sa tête tous les aspects de l'affaire comme s'il s'agissait de cartes de poker au cours d'une partie aveugle. Il détourna son regard de la face de tortue de Tweemey, toujours éclairée en violet, pour lever les yeux vers les étoiles qui scintillaient dans le ciel de Mexico.

- Ça semble trop facile, dit-il enfin.

- C'est ce que j'ai dit au début. Mais, après avoir étudié l'affaire pendant une semaine, j'en ai conclu qu'il n'y avait aucun risque. La population de Molicotl croit simplement que l'isolement partiel de la ville, le vacarme des chiens et les coffres la mettent à l'abri de tout. Le seul crime qu'il lui arrive de connaître est le vol à l'étalage - commis par de respectables touristes. J'ai mené une enquête discrète à ce sujet. La seule tentative sérieuse de vol remonte aux années 20, quand des gens de Chicago ont attaqué trois magasins en plein jour.

- Que s'est-il passé ?

- Ça a marché. Ou, plutôt, ça aurait marché s'ils n'avaient pas loupé un virage sur la route d'Acapulco. Ils sont passés par-dessus la falaise. On ne prendra pas la route, ajouta vivement Tweemey.

Lou hocha la tête.

- Tu peux compter sur moi, dit-il enfin, après de longues minutes d'hésitation. Mais je veux me rendre compte moi-même.

- Épatant, Lou. C'est du gâteau, je te le garantis.

* * *

Afin de n'être pas vus ensemble, ils se rendirent séparément à Molicotl et retinrent des chambres dans deux hôtels différents. Ils se rencontrèrent avec précaution, choisissant des lieux de rendez-vous obscurs et prenant garde à ne jamais se rendre ensemble à *la Joya Encantada*, le magasin qu'ils devaient cambrioler.

Lou arpenta la ville dans tous les sens et étudia les différentes possibilités d'accès au magasin. Au bout de cinq jours d'observation, il rapporta d'excellentes inclusions. L'entreprise semblait aussi facile que Tweemey l'avait prédit. Il ne s'était pas trompé sur les chiens non plus. Les braillards jappaient toute la nuit. Les le coucher du soleil, Molicotl ressemblait à un immense chenil avant l'heure de la pâtée. Le vacarme rendrait fou n'importe qui et un cambrioleur au cœur fragile réfléchirait certainement à deux fois avant de fracturer un magasin gardé par l'un de ces animaux hurlants. Mais s'ils s'y entendaient à aboyer, les chiens ne mordaient pas. Et leur tintamarre servirait efficacement quiconque aurait l'intention d'aller y bricoler un coffre.

- C'est d'accord, dit Lou à Tweemey. Demande à Diaz de nous envoyer un taxi demain soir.

Le lendemain soir, à l'endroit où la grand-rue de Molicotl s'élargit vers l'ouest en direction de la mer, un taxi noir s'arrêta silencieusement dans une allée sablée. Lou et son compagnon, postés aux aguets quelques mètres plus loin, virent le conducteur agiter une cigarette allumée - le signal. Les deux hommes se dirigèrent par les chemins caillouteux vers la place El Lentro où se dressaient les immeubles municipaux et commerciaux les plus importants de la ville. *La Joya Encantada* était située de l'autre côté de cette place, dans la Calle Naranja. Ils passèrent rapidement devant le magasin. Tout paraissait normal. Ils ne virent personne et n'entendirent rien de suspect. Ils firent donc demi-tour et se dirigèrent d'un pas plus tranquille vers le magasin. Les aboiements des chiens couvraient complètement le bruit de leurs pas. Les animaux étaient là pour décourager et effrayer. Lou dut reconnaître qu'ils faisaient bien leur travail. Le vacarme mettait les nerfs à rude épreuve. Lou devait se répéter ces paroles à mi-voix pour empêcher sa raison de sombrer dans la peur instinctive d'être déchiré par une meute de bêtes enragées aux babines retroussées.

La devanture du magasin était protégée par une grille d'acier, pliée en accordéon, que l'on déplaçait et verrouillait chaque soir à l'heure de la fermeture. Us auraient ouvert le cadenas sans grande difficulté, mais il y en avait encore un autre sur la porte d'entrée derrière la grille. Le temps de venir à bout du premier verrou, puis du second, les aurait obligés à demeurer trop longtemps dans la rue principale. Ils avaient

donc jugé plus prudent d'entrer par la porte latérale qui donnait dans une étroite ruelle. C'était une porte en acier, munie d'une serrure de sûreté. Tweemey réussit à l'ouvrir en quelques minutes. Ils se précipitèrent à l'intérieur.

Ils furent accueillis par deux roquets brailleurs qui les reniflèrent, baissèrent la tête et la queue et s'en furent se tapir sous un établi. Lou s'était préparé à assommer les animaux, mais les chiens se montrèrent si ridiculement dociles qu'il ne leur accorda pas plus d'attention.

Lou et Tweemey se mirent aussitôt au travail, Tweemey s'attaquant au coffre de l'arrière-boutique, Lou à celui du magasin, dissimulé dans une petite alcôve. Le coffre de Tweemey renfermait les pierres brutes, les fils d'or, d'argent et de platine, alors que celui de Lou contenait les bijoux montés et terminés. Lou pensait avoir ouvert son coffre rapidement, mais lorsqu'il entendit cliqueter les pierres à l'autre bout du magasin, il comprit que les doigts exercés de Tweemey l'avaient battu de quelques minutes. Sa porte s'ouvrit avec un grincement et Lou aperçut un véritable trésor - des bagues de diamants, de rubis, d'émeraudes et de saphirs, des bracelets et des colliers, des topazes et des alexandrines, et une multitude d'autres pierres fines. La fabrication était parfaite et les formes singulièrement originales.

Il se mit à remplir son sac de bijoux et, ce faisant, prit soudain conscience de la respiration sifflante de Tweemey, des craquements du plancher et des battements de son propre cœur. Cette prise de conscience soudaine le mit vaguement mal à l'aise, mais il ne put s'en expliquer la raison car, lorsqu'il s'agissait de travail, il gardait généralement son sang-froid et ne se laissait jamais paniquer par des bruits insignifiants. Il ferma son sac et se dressa brusquement.

- Tweemey !

Son murmure brisa le silence.

- Qu'est-ce qu'il y a ? C'est un joli magot, non ?

Le chuchotement de Tweemey accrut étrangement son malaise.

- Tu n'entends rien ?

Tweemey le rejoignit au milieu du magasin.

- Non.

- Moi non plus. Attends...

Il prit brusquement conscience d'un nouveau bruit, un bruit venant de l'extérieur, une sorte de bruissement. Des pieds chaussés de sandales foulaient le gravier. Des lumières orangées tremblotèrent derrière les vitres du magasin. Lou se précipita à l'une des fenêtres et regarda prudemment au-dehors.

Des hommes munis de torches, de gourdins et de fusils se pressaient devant la porte latérale. Au bout de l'allée, un groupe encerclait un autre magasin. Une foule de Mexicains attendaient également devant l'entrée principale de la boutique, des torches allumées et des armes

de fortune à la main. Des groupes silencieux entouraient chaque immeuble à portée de sa vue. Tweemey et Lou cherchèrent désespérément une autre sortie dans le magasin, mais il n'y avait que ces deux portes. Ils étaient cernés. Lou mordit rageusement sa lèvre inférieure. Son cœur battait à se rompre.

Ils échangèrent un long regard d'impuissance. Tweemey se mit à pleurnicher.

- Comment nous ont-ils découverts ?

- Ils ne savent pas où nous sommes, dit Lou. Ils savent simplement que, quelque part dans la ville, quelqu'un a forcé un magasin. Ils vont rester là jusqu'à ce que nous sortions. Si nous ne sortons pas, ils viendront nous chercher à l'aube. (Il poussa un soupir de désespoir.) Je savais bien que tu gâcherais cette affaire d'une façon ou d'une autre.

- Tout est si calme, Lou, fut tout ce que le petit cambrioleur réussit à dire. Pourquoi ce silence ?

Lou prit soudain conscience du silence qui les entourait et, du même coup, réalisa :

- Les chiens !

- C'est vrai, dit Tweemey. Ils ont arrêté d'aboyer.

- Ils font leur boulot à l'envers, murmura Lou en s'effondrant contre une vitrine.

Il comprenait tout maintenant. Partout ailleurs, les chiens sont dressés à se taire, sauf à l'approche d'un rôdeur. Alors seulement, ils se mettent à aboyer. Mais la population de Molicotl avait été plus loin. Ils voulaient décourager toute tentative de vol. Aussi dressaient-ils leurs chiens à aboyer toute la nuit. S'il était un étranger assez stupide pour ne pas saisir le message et pour tenter une effraction dans un magasin, son chien de garde cessait d'aboyer. Les chiens des boutiques voisines prenaient conscience du silence de la porte d'à côté et se taisaient, l'un après l'autre, jusqu'à ce que la ville tout entière fût plongée dans le silence. La population, habituée au vacarme des animaux, se trouvait aussitôt alertée par cette tranquillité inhabituelle. C'était comme l'histoire du Londonien qui, pendant des années, avait dormi à l'ombre du carillon de Big Ben ; mais la nuit où la cloche se cassa et ne put sonner, il se réveilla en sursaut en criant : « Qu'est-ce que c'est ? »

N'ayant pas réussi à les décourager par leur vacarme, les chiens les avaient pris au piège par leur silence.

Lou et Tweemey se regardèrent, puis se décidèrent. Les chiens remuèrent amicalement la queue en voyant les deux hommes franchir la porte. Le cercle des torches se resserra.

TÉMOIN À CHARGE

(Your Witness)

par HELEN NIELSEN

C'était un meurtre, bien que le mot de massacre eût mieux convenu - ou même celui d'assassinat. Noemi Shawn choisit celui de meurtre parce que c'était un terme qui lui était étrangement familier. La victime de ce crime - quel que fût le terme sous lequel on le désignât - était un citoyen ahuri, un certain Henry Babcock, et le lieu de son exécution, la barre des témoins, dans la salle de tribunal du juge Dutton. Henry Babcock se trouvait dans des circonstances à peu près semblables à celles qu'avait connues la défunte Agnes Thompson, ménagère, qui avait été renversée par une Mercedes-Benz et subséquemment enterrée. Henry était en train de se faire enterrer lui aussi ; mais il possédait ce désagréable inconvénient de ne pas être encore mort.

De sa place, parmi le public, Noemi observait la scène d'un regard fasciné. Son mari, Arnold Shawn, était un homme d'une virilité électrisante, d'un charme persuasif et d'une remarquable habileté intellectuelle. C'était un dramaturge, un stratège, un psychologue, et il pouvait, au besoin, se montrer quelque peu poète. Il était plus bel homme à cinquante ans qu'il ne l'avait été à vingt-cinq, plus sûr de lui, il réussissait mieux, était davantage craint et beaucoup plus détesté. C'était un avocat qui sélectionnait ses clients avec un soin scrupuleux, fondant sa décision de les défendre sur leur seule situation de fortune. Mais une fois que l'accusé lui avait versé une provision, ledit accusé pouvait se détendre, dans la mesure, bien entendu, où un accusé peut se laisser aller ; il savait que son sort était entre les mains du talent juridique le plus avisé que l'argent pût acheter.

Et du pire rapace.

Le vocabulaire de Noemi Shawn n'était pas aussi riche que celui de son mari. Sans doute, d'ailleurs, aurait-il trouvé une façon plus adéquate de se définir lui-même. En fait, c'est exactement ce qu'il avait fait quelques heures plus tôt.

« Je ne suis pas cruel, Noemi ; je suis honnête. Je pourrais te mentir. Ça me serait facile, beaucoup plus facile que tu ne le penses, ma chère. Je pourrais te démontrer, en dépit de tes intuitions féminines les plus enracinées, que je suis un mari innocent, loyal, dévoué, qui t'aime passionnément, et que tout ce que tu as appris prouvant le

contraire n'est qu'une illusion. Mais je ne vais pas te mentir. Il y a une autre femme dans ma vie. »

Noemi tenta de rejeter le souvenir de cette scène. Arnold parlait, et lorsqu'il parlait, on ne pouvait pas ne pas l'écouter.

- Voyons, monsieur Babcock, disait-il, vous avez certifié avoir vu l'automobile de mon client brûler un feu rouge, heurter la défunte, Agnes Thompson, continuer sa route sur une distance d'environ cinquante mètres, s'arrêter, reculer jusqu'à la hauteur du corps, puis repartir sans même que mon client, M. Jerome, fût descendu de voiture...

M. Jerome. Il avait dix-neuf ans mais avait l'air d'un frêle adolescent, avec une figure presque enfantine, des yeux bleus coupables qui regardaient ses mains sur la table d'un air inconsolable, ses mains bien lisses aux doigts croisés. Ses cheveux blonds étaient soigneusement coiffés en arrière ; il portait une cravate sévère, une chemise blanche et un costume sombre, selon les instructions d'Arnold. Kenneth Jerome donnait davantage l'impression d'un honorable étudiant en théologie, que d'un meurtrier capable de tuer et de s'enfuir de sang-froid. Or, c'est exactement ce qu'il était ; Noemi était la seule personne de la salle qui le sût. Un matin, elle s'était rendue au bureau d'Arnold. Celui-ci n'était pas rentré à la maison de toute la nuit, situation qui était devenue d'une fréquence alarmante. Il était temps de mettre cartes sur table. Mais ce matin-là, le jeune Jerome et son père se trouvaient dans le bureau d'Arnold et on avait dirigé Noemi vers une pièce voisine. Elle avait entendu le récit. Kenneth Jerome ne pouvait nier avoir heurté la victime ; la police s'était déjà intéressée à sa voiture, dans le garage où on la réparait.

- Je ne savais pas que j'avais écrasé une femme, avait expliqué Kenneth Jerome. Je n'ai vu personne. Il m'a semblé sentir un choc, mais autour de l'aéroport, c'est la campagne. Il arrive que, tard le soir, on écrase un lapin ou même un chat. Et il était tard. Près de trois heures et demie du matin, je crois. Quoi qu'il en soit, j'ai pensé que c'était ça qui avait dû arriver quand je suis rentré chez moi et que j'ai vu l'état de mon aile avant droite. J'ai pensé que j'avais écrasé un lapin ou un chat.

- Est-ce là ce que vous avez dit à la police ? avait interrogé la voix d'Arnold, de l'autre côté de son bureau.

- Oui, bien sûr. Qu'est-ce que je pouvais leur dire d'autre ?

- Y a-t-il des feux à ce croisement ?

- Oui - mais il n'y avait aucune voiture en vue.

- Le feu était-il au vert, ou au rouge ?

- Il était pour moi. Il était au vert.

- Est-ce là ce que vous avez dit à la police ?

- Oui, bien sûr. J'ai dit que cette femme avait dû essayer de traverser

bien que ce ne fût pas à elle. Je ne l'ai pas vue du tout.

Et alors, Arnold avait souri. De la pièce voisine, Noemi n'avait pas vu ce sourire, mais, au ton d'Arnold, elle l'avait deviné.

- Très bien, monsieur Jerome. Maintenant, à moins que vous ne désiriez que je me désintéresse de votre sort, dites-moi ce qui s'est véritablement passé hier soir. Je ne traite point avec les clients qui ne se montrent pas honnêtes envers moi...

« Honnête » était un des mots favoris d'Arnold. Il revêtait pour lui une signification particulière.

« Pour être parfaitement honnête avec toi, Noemi, je ne t'ai jamais aimée. Pas de la façon dont un homme souhaite aimer une femme. Ton père avait de l'influence, et j'avais besoin d'être lancé. Ce n'est pas plus compliqué que cela. »

Des réminiscences. Noemi les écarta de son esprit. Elle était venue voir Henry Babcock se faire taper sur les doigts pour avoir voulu se montrer bon citoyen. La voix d'Arnold s'élevait de nouveau.

- Au moment où s'est produit l'accident, vous étiez debout sur le trottoir près du croisement ; est-ce bien cela ?

À ce stade du contre-interrogatoire, Henry Babcock était simplement nerveux. C'était un homme plutôt frêle, au visage rasé de près. Ses cheveux se clairsemaient, et les verres épais qu'ils portaient lui faisaient des yeux de chouette. Il pouvait avoir l'âge d'Arnold. Noemi en prit conscience avec une sorte d'incrédulité. Mais là s'arrêtait la ressemblance. Henry Babcock était défraîchi et servile. Arnold avait toujours soutenu qu'il existait une élite naturelle, prédestinée à gouverner toute société. Pour l'heure, le bien-fondé de cette théorie paraissait évident.

- Pas exactement, répondit Henry Babcock. J'étais assis sur un banc à l'arrêt des cars et j'attendais mon autobus.

- Et à quelle distance du croisement se trouve le banc, monsieur Babcock ?

- Je ne saurais le dire exactement, dit Henry Babcock, hésitant. Pas très loin.

- Pas très loin, répéta Arnold en souriant. (Il était toujours dangereux quand il souriait.) Voilà qui n'aide pas beaucoup les jurés, n'est-ce pas, monsieur Babcock ? Ne pourriez-vous vous montrer plus précis ? Était-ce loin comme...

Il se retourna lentement, balayant de ses yeux la salle du tribunal, puis fixant enfin son regard :

- ... comme de là où vous êtes jusqu'à l'endroit où l'accusé est assis ?

- Eh bien, voyons... Je ne sais pas...

- Oui ou non, monsieur Babcock ?

La question claqua comme un coup de cravache. Henry Babcock redressa ses lunettes et se figea sur son siège.

- Euh, oui, dit-il.
- Le banc se trouvait à la même distance du croisement que celle qui vous sépare maintenant de M. Jerome ?
- Oui, maître.
- Très bien. Maintenant, veuillez, je vous prie, continuer d'expliquer exactement à Messieurs les jurés ce qui est arrivé...
Ce qui était arrivé. Les pensées de Noemi vagabondaient en dépit des efforts qu'elle faisait pour les garder dans la même direction. Était-ce vraiment aussi simple qu'Arnold l'avait dit - uniquement un mariage de raison ? C'était difficile à croire. Elle savait pourquoi elle avait épousé Arnold. Elle l'avait aimé ; elle l'aimait encore en dépit de ce qu'il était devenu. Était-elle en quoi que ce soit responsable de ce changement ? Elle avait essayé d'être une bonne épouse et une bonne mère ; elle avait essayé de se hausser au niveau du succès étourdissant d'Arnold...

La voix d'Arnold couvrit à nouveau celle de ses souvenirs :

- Monsieur Babcock, je voudrais que vous éclaircissiez un détail. Vous dites que vous n'avez pas vu Agnes Thompson avant l'accident. Vous étiez assis sur le banc, en train d'attendre l'autobus. Mme Thompson s'est approchée du croisement en venant de l'est...

Quelqu'un avait installé un tableau noir devant le juge et les jurés. Sur celui-ci, on avait reproduit le croisement à la craie. Des croix indiquaient le banc où était Henry Babcock ainsi que le lieu où s'était produit l'accident, et maintenant, sur les instructions d'Arnold, on traçait une autre croix représentant Agnes Thomson s'approchant du croisement.

- Nous savons qu'elle est arrivée de l'est, reprit Arnold, parce qu'on nous a dit qu'elle venait d'aller voir un de ses petits-enfants, malade ; elle avait attendu qu'il se fût apaisé et endormi et elle rentrait chez elle, à six pâtés d'immeubles de là. Mme Thompson était vraisemblablement lasse après la tension de cette veille : elle marchait probablement d'un pas lourd - elle était plutôt forte. Comment expliquez-vous que vous n'avez pas entendu Mme Thompson s'approcher du croisement, monsieur Babcock ?

Henry Babcock parut ahuri. D'une main, il se frotta pensivement la mâchoire, et un reflet fit briller les verres de ses lunettes. Le regard inquisiteur des membres du jury et des spectateurs semblait le gêner. La question le gênait, elle aussi.

- Je n'ai pas dit que je ne l'avais pas *entendue*, répondit-il.

- Alors vous l'avez entendue.

- Je n'ai pas dit ça non plus. Je l'ai peut-être entendue. Je ne m'en souviens pas. J'étais fatigué, moi aussi. Je venais de terminer mon travail.

- Au Century Club ?

- Oui, maître. J'y fais le ménage après la fermeture, à deux heures.
- Deux heures *du matin*, vous voulez dire.
- Oui, maître.

Deux heures du matin. Généralement, il n'est pas facile de trouver un témoin pour un accident qui se produit en plein jour : pourtant, quand à la même heure d'un autre matin, quelques jours après avoir accepté l'affaire, Arnold avait reçu un coup de téléphone urgent de Jerome père, il s'était rendu compte qu'il avait du pain sur la planche. Cela s'était passé dans le vestibule. Arnold venait de rentrer. Il portait encore son feutre noir et son pardessus noir sur son smoking. Noemi avait déjà descendu une grande partie de l'escalier lorsqu'elle avait entendu Arnold rentrer. Il avait écouté son interlocuteur en silence puis l'avait assuré qu'il se chargeait de tout. Après quoi il avait reposé le combiné sur son support et l'avait presque aussitôt repris en main pour composer un numéro sur le cadran.

- Fran ? Ici Arnold. Désolé de t'appeler maintenant mais il s'est produit quelque chose. L'affaire Jerome - un témoin. Oui, la police le garde sous cloche, mais le vieux Jerome a eu vent de l'affaire à un cocktail, et m'a mis au courant. Maintenant, voilà ce que je voudrais que tu fasses. Mets la machine en mouvement. Obtiens-moi tout ce que tu peux sur Henry Babcock. C'est bien ça, Babcock. Il est gardien ou portier ou quelque chose comme ça au Century Club. Il attendait le bus qui devait le ramener chez lui après son travail quand l'accident s'est produit. Je veux que tu fasses contrôler ses moindres faits et gestes. Tu vois ce que je veux dire.

Arnold avait alors raccroché et s'était retourné. À ce moment-là, Noemi se trouvait au bas de l'escalier. Il l'avait regardée sans paraître la voir.

- C'est donc elle ? demanda Noemi. C'est Fran, ta secrétaire ?

Arnold avait une façon très particulière de froncer les sourcils quand il était agacé. Sur le moment, Noemi s'était demandé ce qui, de sa question ou du coup de téléphone de Jerome, l'agaçait le plus, mais sans doute était-ce le coup de téléphone : elle n'avait même plus le pouvoir de l'agacer.

- Qui ça, *elle* ? demanda-t-il.

- La femme avec qui tu étais ce soir.

Noemi avait tendu la main et lui avait redressé sa cravate. C'était un geste démodé et Arnold détestait être démodé en quoi que ce fût.

- Tu dis des bêtises, Noemi. Va te coucher.

C'était de cette façon qu'on se débarrassait d'un enfant. Il avait gravi l'escalier, l'esprit absorbé par le problème d'Henry Babcock, bon citoyen, enclin à commettre cette folie : faire son devoir...

Et c'est ainsi qu'il se trouvaient dans la salle du tribunal, et qu'Arnold s'apprêtait à résoudre son problème.

- ... donc, vers trois heures et demie, ayant terminé votre travail au Century Club, vous étiez assis sur un banc à l'arrêt d'autobus, attendant le moyen de transport qui vous ramènerait chez vous. Où habitez-vous, monsieur Babcock ?

C'était une question innocente, et Henry Babcock y répondit sans hésiter.

- À Inglewood. J'ai un appartement de trois pièces.

- Vivez-vous seul ?

- Oui, maître, depuis la mort de ma femme, il y a de cela trois ans.

- Depuis la mort de votre femme, répéta Arnold. Mes condoléances, monsieur Babcock. Vous devez vous sentir bien seul, à rentrer dans un appartement ride.

Le ministère public s'agita, mal à l'aise. Il semblait pressentir une intention cachée derrière cette question. Avant qu'il pût y faire objection, Henry Babcock, qui n'avait rien ressenti d'autre que l'ennui qu'on éprouve à se trouver à la barre des témoins, avait répondu :

- Oui, maître, bien seul.

- Mais vous avez des amis... hommes et femmes ?

- Des amis ?

- Là où vous travaillez. Je pense que le Century Club doit compter parmi son personnel plusieurs jeunes personnes très attirantes. Je crois comprendre que vous leur rendez quelques menus services, tels que de leur porter du café dans leur loge...

Le ministère public se leva d'un bond.

- Je proteste contre l'orientation donnée à cet interrogatoire, Votre Honneur. Nous ne sommes pas ici pour juger des qualités sociales du témoin ni pour parler de sa vie privée.

Arnold se tourna vers lui en souriant.

- Pourquoi pas ? demanda-t-il. La déclaration du témoin est en contradiction flagrante avec celle qu'a faite mon client sous serment. Il est évident qu'un de ses deux hommes se trompe, à moins qu'il ne soit un fieffé menteur. Je ne vois par conséquent rien de critiquable à essayer de mettre en lumière le caractère du témoin. Du reste, je ne vois rien de critiquable - bien que l'accusation semble ne pas être de mon avis sur ce point - à ce qu'un veuf solitaire porte du café dans une loge de jeunes femmes.

La façon d'agir d'Arnold avait quelque chose de diabolique. Noemi commençait à s'en rendre compte. En quelques mots, il avait amené le ministère public à être sur la défensive. Quand celui-ci se rassit, il n'en menait pas large. Arnold se tourna de nouveau vers Henry Babcock.

- Agnes Thompson est arrivée au croisement en venant de l'est, reprit-il. Ce qui implique qu'elle est arrivée par-derrière vous, n'est-ce pas ?

- Oui, maître.

- Oui, étant donné que vous aviez pris place sur un banc parallèle à

une rue nord-sud. Le banc... (Arnold se rapporta de nouveau au tableau noir) ... se trouve à l'angle sud-est du croisement. Le feu, que vous avez certifié être au rouge quand la voiture de mon client a heurté Mme Thompson, se trouve approximativement à trois mètres au nord du banc, c'est-à-dire sur votre droite, puisque vous étiez assis face à la rue. Est-ce exact ?

Henry Babcock ajusta ses lunettes, et se pencha en avant pour suivre les explications d'Arnold sur le tableau noir.

- Oui, c'est exact, confirma-t-il.

- Donc, vous étiez assis sur ce banc, fatigué après une nuit de travail.

- Oui, maître.

- Et seul ?

- Oui, maître.

- Attendant l'autobus qui vous ramènerait à votre appartement, où vous habitez seul.

L'incompréhension avait plissé le front de Babcock, mais il répondit :

- Oui, maître.

- Vous regardiez le feu et vous voyiez qu'il était rouge.

- Oui, maître.

- Et avant qu'il soit passé au vert, la voiture de mon client s'est engagée à vive allure dans le croisement et a renversé Mme Thompson, que vous n'aviez pas remarquée avant l'accident...

Arnold marqua un temps d'arrêt, comme si c'était seulement à cet instant qu'il remarquait une paille dans le témoignage.

- Maintenant, voilà qui paraît étrange, pensa-t-il à haute voix. Vous avez tourné la tête à droite et vous avez vu que le feu était rouge. Pourquoi n'avez-vous pas vu également Mme Thompson qui s'apprêtait à traverser ?

Il y eut un léger murmure dans la salle d'audience. La stratégie d'Arnold commençait à se révéler efficace.

- Je ne sais pas, répondit Babcock. Je suppose qu'elle n'était pas là quand j'ai regardé.

- Alors vous avez dû cesser de regarder le feu pendant un moment ?

Babcock hésita, flairant un piège.

- Le feu était rouge, insista-t-il.

- Mais vous n'avez pas vu Mme Thompson.

- Il faisait sombre.

- N'y a-t-il pas de réverbère à cette intersection ? Réfléchissez, monsieur Babcock.

- Il y a bien un réverbère, mais il n'éclaire que jusqu'à un endroit donné. Au-delà, il fait noir.

- Pourtant, il a bien fallu que Mme Thompson pénètre dans cette zone lumineuse, n'est-ce pas ?

- Elle est peut-être arrivée trop vite pour que je la voie. Peut-être

s'était-elle mise à courir ?

- Courir ? (Arnold saisit le mot et le fit danser devant les oreilles de l'auditoire.) Voyons, pourquoi aurait-elle été en train de courir, monsieur Babcock ? N'avons-nous pas déjà établi qu'il était tard, très tard, et qu'elle devait être fatiguée après avoir veillé son petit enfant malade ?

Henry Babcock était un homme simple, qui, de sa vie, n'avait vraisemblablement jamais pris place à la barre des témoins. Il était venu faire son devoir et pourtant, en répondant spontanément à quelques questions secondaires auxquelles il n'avait pas réfléchi à l'avance, il s'était mis dans une situation gênante. Il jeta un regard implorant à l'avocat de l'accusation qui, à ce moment-là, ne pouvait rien pour lui, et s'enfonça davantage encore dans les ennuis.

- Elle avait peut-être peur.

- Mais pourquoi aurait-elle eu peur ? demanda Arnold.

- Parce qu'il était terriblement tard. C'est dangereux pour une femme de se trouver seule dehors à une heure pareille. Il arrive des choses. À chaque instant, vous pouvez lire des articles là-dessus, dans les journaux.

Arnold écoutait attentivement Henry Babcock, si attentivement que son attitude se communiqua à tout le tribunal, que chacun se mit à écouter attentivement.

- Je lis des articles là-dessus ? répéta-t-il en écho. Sur quoi est-ce que *je lis* des articles ?

Il avait appuyé sur le pronom de telle façon qu'Henry Babcock fut obligé de se corriger.

- Les gens, je veux dire, expliqua-t-il. N'importe qui.

- Je pense que ce que vous voulez dire, intervint Arnold, c'est que vous lisez tout le temps des articles là-dessus. Alors, que lisez-vous exactement ?

Henry Babcock transpirait abondamment. Il ne prit pas la peine de s'essuyer le front.

- Des choses qui arrivent, dit-il. Des vols, des agressions...

- Et vous lisez toujours ce genre d'articles, c'est bien ça, monsieur Babcock ? Quand vous avez fini d'apporter du café dans la loge des dames, et de nettoyer le club désert, vous rentrez chez vous dans votre appartement, seul, et vous lisez les choses épouvantables qui arrivent aux femmes qui sortent seules dans la rue le soir...

La voix d'Arnold était un instrument dont il se servait avec une habileté toute professionnelle. Il était impossible de ne pas se laisser emporter par elle. Mais il ne put aller plus loin : l'avocat de l'accusation s'était levé d'un bond et protestait violemment. Arnold lui sourit avec une expression de patiente tolérance et Noemi fut la seule à comprendre ce qui se passait. On doit toujours faire en sorte que les

innocents paraissent coupables. C'était là le secret du succès d'Arnold.
« ... je ne veux pas de scène, Noemi. Si tu n'avais pas insisté pour que nous ayons une explication, nous aurions pu ne jamais parler de cette femme entre nous. Je n'ai pas l'intention de demander le divorce, ni de te laisser le demander. Je ne peux me permettre aucun scandale, et il te faut penser aux enfants si ma carrière ne signifie rien pour toi... »

On doit toujours faire en sorte que les innocents paraissent coupables.

- Votre Honneur, poursuivit Arnold avec une feinte humilité, je suis profondément navré si mes remarques ont mal disposé Messieurs les jurés. Il n'était pas dans mes intentions de suggérer que le témoin pût avoir des tendances sociales indésirables. Néanmoins, je suis toujours curieux de savoir comment il a pu tourner la tête pour observer les feux et ne pas voir une femme sur le point de s'engager dans le passage clouté. S'il était fatigué, il a fort bien pu sommeiller ; mais alors, il n'aurait pas vu le feu. Si, par contre, il était assez alerte pour remarquer le feu, alors pourquoi n'a-t-il pas vu Mme Thompson ?

Sur ces mots, Arnold se retourna vers Henry Babcock.

- Ou bien, l'avez-vous vue, monsieur Babcock ?

- Non, répondit Henry Babcock en sursautant.

- En êtes-vous sûr, monsieur Babcock ? Il y a un petit moment, vous déclariez de façon affirmative ne pas l'avoir vue ; peu après, vous pensiez l'avoir peut-être entendue. Maintenant, vous ne pouvez apparemment pas expliquer pourquoi vous ne l'avez pas vue. N'est-il pas possible qu'en fait, vous l'avez vue. Que vous lui ayez parlé ?

- Non...

- Que vous vous soyez approché d'elle ?

- Non ! Je n'ai quitté le banc à aucun moment !

- Vous n'avez pas quitté le banc ; pourtant, alors qu'une voiture arrivait - et Mme Thompson a sûrement vu ses phares - la victime est descendue du trottoir et s'est engagée sur la chaussée. Pourquoi l'aurait-elle fait, monsieur Babcock, si elle n'avait pas, comme vous l'avez suggéré vous-même, perdu la tête ? Y avait-il quelqu'un d'autre dans les parages à ce moment-là ?

Babcock n'était plus ahuri, mais était furieux.

- Non ! hurla-t-il.

- Alors, personne n'a pu effrayer Mme Thompson si ce n'est vous.

- Je n'ai pas dit qu'elle était effrayée.

- Mais vous l'avez suggéré. Vous avez suggéré qu'elle avait pu se mettre à courir. Ce sont là des suggestions fort intéressantes, si l'on considère le fait que vous saviez qu'il n'y avait personne d'autre que vous, dans les parages. Puisque vous avez de vous-même projeté ces lumières sur le mystère de ce qui s'est passé à ce croisement la nuit où Mme Thompson est morte, en vous rappelant que vous avez juré de dire la vérité, voudriez-vous nous dire toute la vérité ?

Arnold attendit la réponse - et la salle avec lui.

- J'ai dit la vérité, persista Babcock, toute la vérité.

- Merci, monsieur Babcock.

Arnold recula. Il paraissait prêt à laisser aller le témoin ; seule Noemi savait qu'il s'agissait là uniquement d'une feinte. Il y avait eu un autre coup de téléphone le matin-même. Elle en avait surpris suffisamment pour savoir qu'Henry Babcock n'allait pas s'en tirer à si bon compte.

- ... oui, Fran, il ne va pas être commode à démolir - trop honnête. Je n'ai rien contre lui, à moins que je ne puisse colorer un peu son job... Quoi ? Tu en as la preuve ?... Bon travail ! Bien sûr, c'est assez. Je m'arrangerai pour que ça suffise.

Il avait alors relevé la tête et s'était aperçu que Noemi le regardait d'un air accusateur.

- Que vas-tu faire à ce pauvre homme ? lui avait-elle demandé.

- Je vais gagner ma cause, avait-il répondu.

- Ton client est coupable.

- Il ne l'est pas si les jurés rapportent un verdict de non-culpabilité. Ne fais pas cette tête-là, Noemi. Tu n'es tout de même pas naïve à ce point ! Une salle d'audience, c'est comme un champ de bataille. Quand on assigne à un soldat tel ou tel objectif, il ne peut se demander si des innocents vont en souffrir ; il n'y a pas d'innocents, il n'y a que des vivants et des morts. Je fais partie des vivants. C'est pour cela que tu habites une belle maison, que tu portes de jolis vêtements, que tu conduis une voiture coûteuse...

- Qui est la femme, Arnold ?

C'est alors qu'il avait cessé de biaiser :

- ... Je ne suis pas cruel, Noemi ; je suis honnête. Je pourrais te mentir. Ça me serait facile, beaucoup plus facile que tu ne le penses...

Assise parmi les spectateurs dans la salle d'audience, Noemi apprenait à quel point c'était facile.

- Monsieur Babcock...

Arnold se retourna pour faire face au témoin, magnétisant l'attention par ce geste soudain et son intonation.

- Depuis combien de temps travaillez-vous au Century Club ?

Le changement de tactique prit Babcock de court.

- Depuis dix mois, dit-il.

- Je ne pense pas que votre salaire ait rien d'extraordinaire ?

- Je n'ai pas de gros besoins.

- Pourtant, il n'a rien de comparable à... mettons celui d'un professeur de mathématiques et de dessin industriel à la Freeman High School, fonctions que vous avez occupées pendant les quatorze ans qui ont précédé votre entrée au Century Club. Dites-moi, monsieur Babcock, pourquoi un homme de votre envergure travaille-t-il comme portier dans une boîte de nuit bon marché ? Pourquoi en êtes-vous réduit à

passer le balai et à faire des courses pour des figurantes ? Ou puis-je fournir une explication ?

Personne ne s'attendait au geste suivant d'Arnold,

Henry Babcock moins que tout autre. Lorsqu'Arnold allongea la main et lui arracha ses lunettes, Babcock se leva de son siège, agrippa l'air et se retint de justesse à la barre pour ne pas tomber.

- Mes lunettes, hoqueta-t-il.

- Vos yeux, monsieur Babcock ! rectifia Arnold. N'est-il pas exact que vous ayez renoncé à votre profession parce que vous perdiez la vue ?

- Non ! J'avais la cataracte...

- Parce que votre vue était diminuée de quatre-vingt-cinq pour cent quand vous avez subi une opération chirurgicale il y a de cela huit mois. Parce que vous ne distinguiez absolument plus les couleurs ?

Arnold avait gagné son procès. Noemi put percevoir les réactions du tribunal avant même que ses oreilles n'entendissent le murmure qui s'élevait dans la salle. À ce moment-là, Henry Babcock tentait d'expliquer que l'opération avait rendu la vue à un œil et qu'il attendait que se fût écoulée l'année entière avant la seconde opération qui rendrait la vue à l'autre œil, mais peu de gens l'entendirent.

- Je serai véritablement remis à neuf ! insista-t-il. On me redonnera mon emploi de professeur...

- Mais vous n'étiez pas « remis à neuf » la nuit où vous prétendez avoir vu mon client brûler un feu rouge !

- Avec mes lunettes, je distingue les couleurs.

- De quel œil ?

- De l'œil gauche. Celui qui a été opéré.

- Mais le feu était à votre droite.

- J'ai tourné la tête.

- Mais vous n'avez pas vu Mme Thompson.

- Je ne pouvais pas. Je ne peux pas voir sur les côtés ... seulement droit devant moi.

- Seulement droit devant vous !

Arnold bondit sur la phrase comme s'il l'avait attendue depuis le début.

- Et jusqu'à quelle distance, monsieur Babcock ? De là où vous êtes assis jusqu'au box de l'accusé - c'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ?

Henry Babcock se pencha en avant - silhouette grotesque d'un homme essayant de percer le brouillard.

- Avec mes lunettes... commença-t-il.

- Votre Honneur, annonça Arnold, je demande que le témoignage de cet homme soit rayé du procès-verbal. Il est évident pour tout le monde ici qu'il n'est pas capable de donner une information valable

sur une question ayant rapport avec la vue. La distance de la barre jusqu'à l'accusé, que M. Babcock a déclaré sous serment être la même que celle qui sépare le banc sur lequel il était assis au moment de l'accident, du point où l'accident s'est produit, ne peut être de plus de dix mètres. J'invite l'accusation à vérifier.

Il était inutile de vérifier. Noemi, rappelant ses souvenirs, comprit alors à quel moment Arnold avait placé son piège. Il était toujours dangereux quand il souriait.

- J'ai déjà vérifié la distance qui sépare le banc du lieu de l'accident, ajouta-t-il, et elle est, mesdames et messieurs les jurés, d'exactement vingt mètres soixante. Non seulement le témoin ne distingue pas les couleurs, non seulement il est incapable de voir de côté, mais il est également absolument incapable d'évaluer de simples distances. À moins qu'il n'ait délibérément menti sur tous les points, à moins qu'il n'ait en réalité quitté le banc et qu'il ne connaisse très bien la raison pour laquelle Mme Thompson s'est engagée sur la chaussée au moment précis où arrivait une voiture roulant à vive allure, la conclusion la plus charitable à laquelle nous parvenions est que l'esprit de ce pauvre homme a été affaibli par la double tragédie de perdre sa femme et presque intégralement la vue et qu'il est incompetent pour témoigner dans une cour de justice.

Le ministère public rugit une protestation. Arnold se tourna vers lui avec un geste de renvoi méprisant :

- Le témoin est à votre disposition ! lança-t-il.

* * *

Le jury resta absent quinze minutes. Après l'acquittement. Arnold reçut les félicitations avec son indifférence coutumière. La salle du tribunal se vida. Noemi put voir un petit homme défait se diriger vers le couloir : Henry Babcock ex-bon citoyen. Au moment où il passait près d'elle, ses yeux croisèrent les siens - des yeux agrandis par les verres de ses lunettes. Oui, c'était bien d'un meurtre qu'il s'agissait. Il sortit et elle resta seule à attendre Arnold.

- Alors, c'est ainsi que tu parviens à tes fins ? lui dit-elle. Fallait-il que tu détruises sa réputation en même temps que son témoignage ? Crois-tu qu'on lui redonnera jamais son poste de professeur maintenant ?

- Si c'est un homme, oui, répondit Arnold. C'est son affaire, et non la mienne.

- Ton affaire, c'est seulement de savoir comment te débarrasser d'une femme gênante, n'est-ce pas ?

Arnold parut considérer que la question ne valait pas que l'on prît la peine d'y répondre. Ils sortirent ensemble. Il n'y avait plus personne sur le trottoir, exception faite d'un homme abattu qui attendait à l'arrêt d'autobus, un homme pour qui Arnold n'eut même pas un

regard. À l'entrée du parking, il leva les yeux et regarda le ciel en fronçant les sourcils. Il commençait à pleuvoir légèrement.

- Je suis heureux que tu aies décidé de venir au tribunal aujourd'hui, Noemi, dit-il. J'ai un rendez-vous à cinq heures et c'est diablement difficile de mettre la main sur un taxi par mauvais temps.

- À cinq heures, répéta Noemi. Ça te donne le temps de prendre des fleurs. Veux-tu que je t'arrête chez un fleuriste ?

- Non, merci, Noemi. Va seulement chercher ta voiture, s'il te plaît. Je t'attends.

Et Arnold attendit. Il resta debout sur le bord du passage menant au parking, si suprêmement sûr de lui qu'il ne recula même pas quand Noemi arriva au volant de la voiture. Il n'eut même pas le temps de changer son expression de suffisance en une expression de surprise lorsque, brusquement, elle braqua et appuya à fond sur l'accélérateur. Lorsque l'agent eût extrait le corps d'Arnold de dessous les roues, Noemi tenta de s'expliquer.

- C'est une erreur, sanglota-t-elle. C'est sur le frein que je voulais appuyer et non sur l'accélérateur. C'est une horrible erreur !

Un petit attroupement s'était formé, mais il n'y avait qu'un seul témoin oculaire. L'agent se tourna vers lui, et le regard de Noemi croisa brièvement celui de l'homme. Elle y lut cette même sympathie qu'elle lui avait exprimée dans la salle du tribunal.

- Si cette femme est l'épouse de la victime, déclara-t-il, elle dit sûrement la vérité. De toute façon, ce que je pourrais avoir vu ne saurait la contredire ! (Henry Babcock retira ses lunettes et regarda en clignant des yeux la forme brouillée de l'agent.) Il a été établi devant le tribunal, expliqua-t-il, que mon témoignage est sans valeur.

TABLE DES MATIÈRES

LE PIÈGE (The Trap)	STANLEY ABBOTT
CHASSÉ-CROISÉ (Fair Game)	JOHN CORTEZ
UN MEURTRIER, EN CHAIR ET EN OS (A Real, Live Murderer)	DONALD HONIG
VIOLENCES (Act Of Violence)	ARTHUR GORDON
RECETTE D'OUTRE-TOMBE (Fair Grounds For Murder)	DONALD OLSON
DONNEZ-MOI DIX JOURS (Give Me Ten Days)	THEODORE PRATT
L'INSPIRATION (The Inspiration)	TALMAGE POWELL
POUR L'AMOUR DE L'AR... GENT (Art For Money's Sake)	DAN J. MARLOWE
LA PHALÈNE BLANCHE (The White Moth)	MARGARET CHENOWETH
UN EMPOISONNEMENT TRÈS BIEN ACCUEILLI (Most Agreeably Poisoned)	FLETCHER FLORA
QUESTION D'ÉTHIQUE (A Question Of Ethics)	JAMES HOLDING
LA DERNIÈRE ÉVASION (The Last Escape)	JAY STREET
RISQUE CALCULÉ (Come-Back Performance)	RICHARD DEMING
UNE FAMILLE SYMPATHIQUE (An Attractive Family)	ROBERT ARTHUR
SADIE, QUAND ELLE MOURUT (Sadie, When She Died)	ED. MCBAIN
LES CHIENS DE MOLICOTL (The Watchdogs Of Molicotl)	RICHARD CURTIS
TÉMOIN À CHARGE (Your Witness)	HELEN NIELSEN

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Dans ce volume, vous ne manquerez pas d'apprécier l'originalité de l'inspiration dont témoigne Talmage Powell dans la nouvelle du même nom, tout comme vous saurez goûter le parti qu'on peut tirer d'un simple fusible quand on s'appelle Stanley Abbott, et je suis sûr que vous ne manquerez pas de frissonner quand vous découvrirez à quoi aboutit *La dernière évasion...*

Soit, me direz-vous, mais pourquoi qualifier ces histoires et les autres de "percutantes" ? Parce que, ayant la passion des dictionnaires, j'y ai lu que percutante, c'était "qui produit une percussion" et que percussion, c'est "le choc résultant de l'action brusque d'un corps sur un autre". Saurait-on mieux dire en l'occurrence ?

[1] Bazar à prix unique.

[2] Prison.